

20^e anniversaire
Héritages féministes : tensions et parallèles

Merci aux associations et groupes subventionnaires :
SÉTUE, GRIP, AEMEL, AECSSP, AFÉA, AFESH, AÉMSP, AÉSPC, AÉTS, AÉÉF



Joignez-vous à notre équipe!

La revue *FéminÉtudes* est un projet dynamique, créé, réalisé et édité par une équipe multidisciplinaire formée, le plus souvent, d'étudiantes en études féministes de l'Université du Québec à Montréal. Tribune pour les féministes étudiantes de tous les horizons, *FéminÉtudes* permet d'exprimer et de diffuser des idées actuelles sur des réalités variées.

Chaque année, afin de mener à bien un nouveau volume de la revue, l'équipe se renouvelle. *FéminÉtudes* vous lance donc une invitation pour la réalisation du 21^e volume de la revue!

Communiquez avec nous :

revue.feminetudes@gmail.com ou via Facebook - « FéminÉtudes »

Site internet : www.feminetudes.org

FéminÉtudes (IREF-UQAM)

C.P. 8888, succursale Centre-ville, Montréal (Québec) H3C 3P8

Comité de rédaction

Raphaëlle Ainsley Vincent, Andréanne Béliveau-Côté, Jade Bergeron, Sandrine Bourget-Lapointe, Gabrielle Dorée, Guillaume Girard, Claudine Paillé, Camille Simard, Julie Silveira, Catherine Sylvestre, Camille Toffoli

Collaboratrices

Alice van der Klei, Laurence Léger Dumais, Annabelle Ponsin, Gabriel Delisle

Design graphique, illustrations

Geneviève Lafleur

Révision

Lise Déziel

Couverture

Geneviève Rioux

Impression

Imprimeur Katasoho

Tirage

200 copies

Papier

Enviro 140

Dépôt légal

Bibliothèque nationale du Canada, 2015.

Bibliothèque nationale du Québec, 2015.

ISSN 1911-4176

©*FéminÉtudes*, les auteur.e.s



25 ANS DE L'INSTITUT DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES FÉMINISTES (IREF)

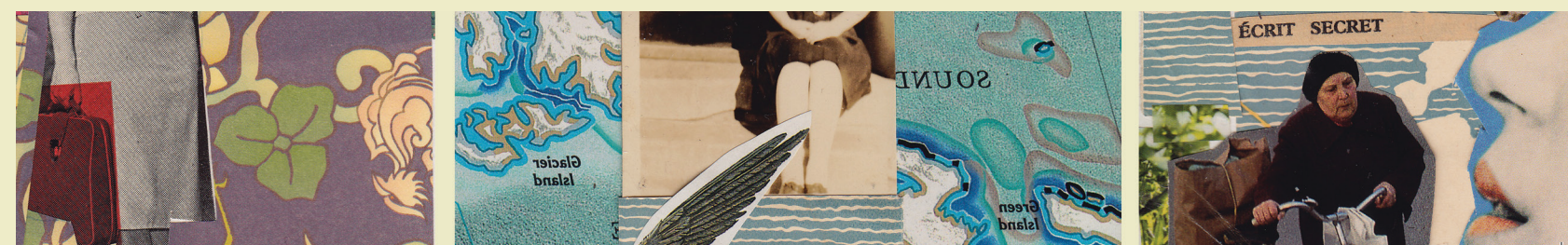
Le 18 décembre 2015 marquera les 25 ans de l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF), ainsi que l'institutionnalisation des études féministes à l'UQAM. **Créé en 1990, l'IREF a pour mandat de promouvoir, de coordonner et de développer la formation, la recherche et la recherche-création féministes dans une perspective interdisciplinaire.** Rattaché à la Faculté des sciences humaines, il constitue un regroupement de **plus de 220 membres** composé de professeur.e.s, chercheur.e.s, chargé.e.s de cours, professionnel.le.s et étudiant.e.s.

Plus de 70 professeur.e.s dans toutes les facultés de l'UQAM mènent des travaux de recherche et de recherche-création sur les femmes, les féminismes et les rapports de sexe de même que des questions de genre dans différentes disciplines. Les étudiant.e.s ont accès à une formation pluridisciplinaire aux trois cycles dans ce champ d'études : un certificat en études féministes au 1^{er} cycle; une concentration en études féministes au 1^{er} cycle, une concentration en études féministes au 2^e cycle ainsi qu'une concentration au 3^e cycle toutes offertes dans les programmes suivants : études littéraires, histoire, histoire de l'art, philosophie, psychologie, science politique, sciences des religions, sémiologie, sexologie, sociologie et travail social.

L'IREF est un chef de file reconnu en matière de recherche et de recherche-création féministes : il contribue à la transformation des rapports de sexe et à la réflexion sur les questions de genre par des activités de recherche, de recherche-création et de mobilisation des connaissances. Il accomplit cette mission en soutenant la qualité scientifique et sociale de la recherche et de la recherche-création menées par ses membres chercheur.e.s et étudiant.e.s et en assurant l'accessibilité, la diffusion et la mise en valeur de celle-ci. Ses activités d'animation scientifique et de mobilisation des connaissances doivent être orchestrées afin d'optimiser les retombées de la recherche et de la recherche-création sous toutes ses formes.

L'IREF coordonne des activités de mobilisation des connaissances pour assurer leur plein rayonnement auprès des chercheur.e.s et étudiant.e.s qui travaillent sur les rapports de sexe et les questions de genre à l'UQAM, ou dans des unités académiques d'autres universités francophones qui œuvrent sur les mêmes enjeux. L'IREF a aussi la responsabilité d'assurer, de concert avec le Protocole UQAM/Relais-femmes du Service aux collectivités, le développement de recherches, de recherches-création, de formations et d'activités diversifiées de transfert des connaissances avec les groupes de femmes et communautaires.

Renseignements : www.iref.uqam.ca : 514 987-6587



SOMMAIRE

FéminÉtudes vol. 20 – 2015

Héritages féministes : tensions et parallèles Le comité de rédaction	2	FEMMES ET MILITANTISME	
		Féminisme dans le mouvement étudiant depuis 1964	
		Jean-François Filiatrault	56
		Mouvements féministes en Suisse francophone	
		Raphaëlle Bessette-Viens	66
FEMMES DU SIÈCLE			
Entretien avec Micheline Dumont Camille Simard	6		
Œuvre : <i>Mirjana II</i> Andréane Vallières	15		
Les revues féministes étudiantes : compte-rendu d'une rencontre Jade Bergeron	16	LES FEMMES ET L'ART : DE MUSES À CRÉATRICES	
		Être papa au XXI ^e siècle. Autour du roman autobiographique <i>Un homme amoureux</i> de Karl Ove Knausgård	
		Soline Asselin	76
		Généalogie d'une arrière-génération Camille Toffoli	79
FEMMES SUR LA PLACE PUBLIQUE : VISIBILITÉS SUBVERSIVES		Œuvres photographiques Marie-Michèle Beaudoin	81
Affiliation, génération symbolique et théâtre féministe : une lecture croisée entre Françoise Collin et Jovette Marchessault Marie-Claude Garneau	20	À toutes celles Andréane Vallières	86
La guerrière hypercontemporaine, nouveau mythe féminin télévisuel et cinématographique Fanie Demeule	27	Une lame tranchante sur la tempe de l'inceste Marie-Ève Blais	88
La figure de la femme détective : regard sur son héritage dans les séries télé contemporaines Gabrielle Doré	33		
		LE FÉMINISME AU QUOTIDIEN	
CONFLICTUELLES		Putain de rage Madeleine Bègue	94
Le discours médiatique entourant le travail du sexe : une féminisation qui victimise et occulte Alexandrine Cadieux Leblanc	44	Mes origines féministes Sarah Marchand	97
Entre surmédicalisation et essentialisme : le discours des sages-femmes québécoises Annick Vallières et Karelle Villeneuve	48	Œuvre : <i>Ombres et lumières</i> Joan Berthiaume	98
		C'est son ventre Stéphanie Clermont	99
		Vents creux Héloïse Henri-Garant	100
		SECOUSES D'UN HURLEMENT TREMBLANT AU FOND DE MA GORGE Catherine Fortin	102

FéminÉtudes, d’hier à aujourd’hui et prêt.e.s pour demain

■ Le comité de rédaction

En 1995, cinq ans après la création de l’Institut de recherches et d’études féministes (IREF), Audrey Côté et Sylvie Lamarre fondaient la revue *FéminÉtudes*, avec le désir de créer un espace de réflexion et de débat au sein du milieu féministe de l’UQAM. L’éditorial de ce premier numéro avait pour titre : « Être féministe en 1995, est-ce nécessaire? ». La thématique de la revue, l’antiféminisme, rendait compte du climat défavorable au féminisme. L’avenir de la revue n’était donc pas assuré, malgré toute la bonne volonté des fondatrices. Cependant, vingt ans plus tard, *FéminÉtudes* reçoit une trentaine de propositions de textes et d’œuvres pour son vingtième volume et son comité de rédaction compte alors plus de dix membres. La réponse à la question posée dans le premier éditorial semble désormais aller de soi : être féministe en 2015, oui et plus que jamais!

Être féministe est nécessaire parce que certaines personnes croient encore qu’il est normal que les hommes décident entre eux; qu’on enseigne très peu d’œuvres de femmes dans les cours de littérature, de philosophie ou d’arts visuels; qu’un directeur favorise une étudiante plus qu’une autre parce qu’elle est plus jolie; qu’on taise ou remette en question le discours d’une survivante. Le féminisme sert à dénoncer ces inégalités et ces violences; c’est une sensibilité, une force créatrice. Heureusement pour nous, il semble avoir gagné en visibilité et en crédibilité. La preuve est qu’il y a quelques semaines se tenait à l’UQAM le 7^e Congrès international des recherches féministes dans la francophonie, et plus de 1200 féministes étaient au rendez-vous. Pensons également à toutes ces femmes réunies à Trois-Rivières en octobre, pour la Marche mondiale des femmes.

Si l’antiféminisme se fait toujours aussi cinglant, la résistance est persistante. L’année 2015 fut ponctuée de luttes d’importance, une année où la voix des féministes de tous horizons s’est fait entendre : de Beyoncé à la vague de témoignages via #AgressionNonDénoncée, la répression les a poussé.e.s à devoir crier « FUCK

TOUTE » et à organiser des manifestations non mixtes. « La lutte sera féministe ou ne sera pas », a-t-on crié : les militantes de la grève du printemps dernier étaient visibles et fortes, exigeant qu’on parle des impacts de l’austérité sur la vie des femmes, exigeant aussi une réflexion sur la division du travail militant.

Une année mouvementée, certes – n’oublions pas le *sticker gate* de l’UQAM et le colloque « Sexe, amour et pouvoir... à l’université » –, mais qui a eu pour effet de renforcer la solidarité féministe. D’ailleurs, lors de la création du 20^e numéro de *FéminÉtudes*, l’intention était de créer des liens avec nos prédécesseuses, de poursuivre ce qui avait été commencé. Ainsi, la question de l’héritage s’est imposée d’elle-même. Nous voulions nous engager dans un exercice d’auto réflexion en interrogeant les continuités et discontinuités, les cycles et les tensions qui caractérisent ces deux dernières décennies de luttes et d’études féministes. Les textes du numéro s’inscrivent sous le signe de l’héritage en ce qu’ils traitent de sujets discutés depuis les débuts de la revue. Toutefois, les perspectives sur ces questions sont tout à fait contemporaines.

En nous replongeant dans les dix-neuf derniers numéros (disponibles en ligne gratuitement sur le site feminetudes.org), nous avons relevé certaines thématiques récurrentes. La pornographie, le débat prostitution/travail du sexe, la non-mixité, les pratiques féministes dans le mouvement étudiant, la définition du féminisme et la question du pouvoir paraissent être des sujets incontournables dans une revue féministe. Au fil des années, de nouvelles approches sont apparues dans *FéminÉtudes* (féminisme *queer*, féminisme postidentitaire, postcolonialisme, etc.), signe de la diversité des féminismes. Des sujets plus inédits ont attiré notre attention, allant de la présence de l’UQAM au cœur du Red Light, à l’identité de genre dans le milieu des trapézistes, en passant par la vie et la mort du théâtre expérimental des femmes et l’usage d’objets tels que le dildo lesbien, le vibreur, ou la coupe menstruelle.

La relecture d'anciens numéros nous a aussi permis de découvrir des entrevues exclusives, menées notamment avec Denise Boucher, Pol Pelletier, Brigitte Haentjens et Lara Roxx. Les auteur.e.s de *FéminÉtudes* ont écrit sur plusieurs générations d'écrivaines et d'artistes d'ici et d'ailleurs, dont Valérie Solanas, Madeleine Gagnon, Ying Chen, Orlan et Shirin Neshat. Autant de raisons de parcourir les anciens numéros!

La revue fut aussi un lieu d'expérimentation et de réflexion sur la pratique éditoriale féministe. Les collaboratrices et collaborateurs ont contribué à développer certains outils de rédaction, qu'il s'agisse du « Petit guide de confection d'une revue étudiante féministe » conçu dans le cadre du quinzième anniversaire de la revue, ou du « Petit guide de rédaction féministe » portant sur la féminisation de la langue. Plusieurs activités furent aussi organisées par *FéminÉtudes*, comme des soirées de poésie, des ateliers de création, des expositions, un thé-discussion et une table ronde sur l'édition féministe étudiante.

Afin de rendre hommage au travail des anciens comités de *FéminÉtudes*, nous avons choisi d'intituler chacune des sections de la revue par le titre d'un ancien numéro. Ainsi, nous créons ce numéro à partir des archives de *FéminÉtudes* pour créer une filiation visible et pour que son historique soit transmis.

Le 20^e numéro de *FéminÉtudes* s'ouvre avec la section « Femmes du siècle », composée de deux textes. Afin de montrer ces « femmes du siècle », les articles représentent deux générations de féministes : l'entretien avec l'historienne Micheline Dumont symbolise un premier portrait, tandis que le résumé de la table ronde « Perspectives étudiantes : enjeux des publications féministes », tenue au CIRFF (Congrès international des recherches féministes dans la francophonie) par *FéminÉtudes*, incarne la « relève » féministe, celle qui résiste actuellement aux oppressions par la création d'espaces féministes.

La section « Femmes sur la place publique : visibilité subversives » est composée de textes sur des objets culturels. Deux articles traitent des personnages féminins « hors normes » des séries télé contemporaines, tandis que le premier texte suggère une analyse du théâtre féministe de Françoise Collin et Jovette Marchessault. Les trois textes proposent ainsi des analyses sur des objets qui mettent en scène

des femmes, mais qui ont également une visibilité sur la place publique.

Dans la section « ConflictuELLES », deux articles proposent des textes sur des sujets qui font objet de conflits : le travail du sexe et sa représentation dans le discours médiatique, puis le travail des sages-femmes. Les deux textes traitent ainsi d'enjeux importants qui ont toujours fait partie des débats féministes.

Les articles de la section « Femmes et militantisme », quant à eux, analysent et comparent différents mouvements et groupes féministes. Le premier fait un historique large des pratiques féministes en mouvement étudiant au Québec et le second s'intéresse au contexte contemporain, mais en comparant le féminisme québécois à celui de la Suisse.

La cinquième section, « Femmes et art : de muses à créatrices », est constituée de quatre comptes-rendus critiques féministes de livres récents. Ils ne sont pas tous explicitement féministes, mais ils ont touché nos critiques pour qu'elles aient envie de partager leurs impressions. En espérant que cela vous donnera envie de les lire.

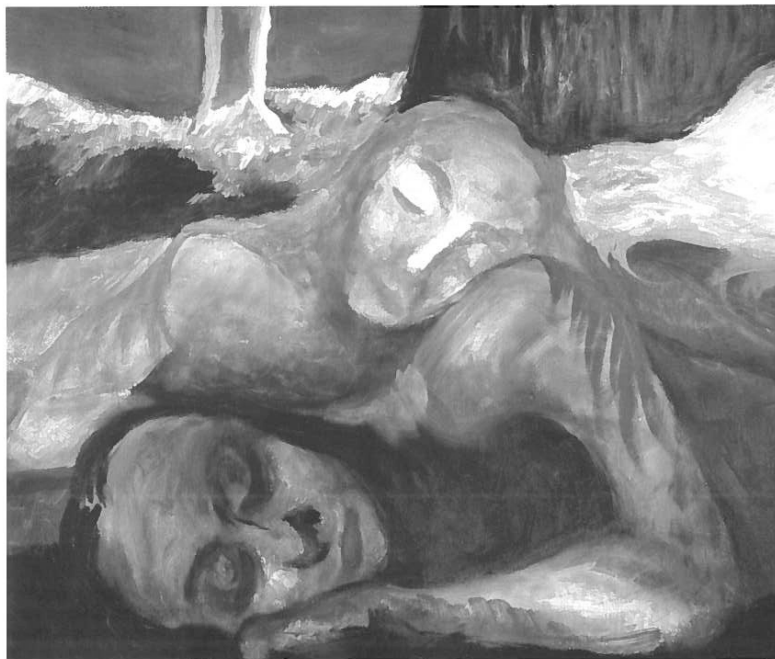
La dernière section, « Le féminisme au quotidien », s'inscrit sous le signe de la colère et de la rage ressenties au quotidien face à la violence faite aux femmes. Que cette violence soit véhiculée par les stéréotypes, par les jugements ou par les coups, elle laisse toujours un goût amer, celui de la rage, qu'on n'arrive pas toujours à exprimer, qu'on doit souvent refouler. Les auteures ont décidé de l'exprimer, de la partager, pour qu'elle résonne et qu'elle cesse de les hanter.

Nous sommes fièr.e.s du travail accompli par les collectifs bénévoles qui nous ont précédés. Ensemble et au fil des ans, nous avons construit une pratique éditoriale féministe à l'UQAM. Après avoir passé plusieurs années sous la tutelle de l'Institut de recherches et d'études féministes, nous pouvons aujourd'hui considérer *FéminÉtudes* comme une revue étudiante autogérée. Un espace entièrement géré par des comités de féministes qui chaque année sont libres de lui donner une couleur unique, selon leurs talents, leurs préoccupations et leurs envies. Nous concluons ce vingtième éditorial sur une note festive, en souhaitant que la revue continue à se réinventer et à célébrer les féminismes en tous genres. À un autre 20 ans pour *FéminÉtudes*, la revue féministe, tant qu'il le faudra!

FéminÉtudes

Revue étudiante publiée par l'Institut de Recherches et d'Études Féministes

Vol.4, #1, 1999, \$2



Femmes du siècle

Première section : Femmes du siècle

FéminÉtudes, vol. 4, no 1, avril 1999

Entretien avec Micheline Dumont

■ Camille Simard, bachelière en sciences humaines avec concentration en études féministes, UQAM

Afin de souligner le vingtième anniversaire de *FéminÉtudes*, je suis allée à la rencontre de celle qui m'a initiée à la pensée féministe. Le temps d'un avant-midi pluvieux, j'ai tenté de saisir ce que pouvait signifier une vie de lutte. Pour moi, le travail de Dumont constitue un pied de nez à l'histoire toute lisse qu'on voudrait nous faire tenir pour vraie. En abordant notamment les thèmes de la non-mixité des organisations féministes, de la foi, de l'histoire officielle et du rôle de l'État, Micheline Dumont m'a présenté une rétrospective sur son expérience de militante et d'intellectuelle. S'il existe une vérité en histoire, je suis désormais persuadée que nous l'avons à peine effleurée... Tout reste à faire.

Pionnière en histoire des femmes au Québec, Micheline Dumont a enseigné à l'Université de Sherbrooke durant trente ans. Elle a entamé ses études en histoire à l'Université de Montréal en 1957. « Ça fait longtemps. Il n'y avait quasiment pas de filles. Les garçons sortaient des collèges classiques et les filles, d'institutions exclusivement féminines. C'était la première fois de notre vie qu'on était à l'école ensemble. C'était quelque chose! Moi, j'étais particulièrement niaise vis-à-vis des garçons. Je viens d'une famille de six filles. Je ne connaissais pas ça, les garçons! Ils acceptaient de discuter avec toi. Cependant, il était hors de question qu'ils sortent avec toi parce que ça leur prenait une fille qui deviendrait une femme à la maison. Ils ne voulaient pas avoir une femme intellectuelle. Voyons donc! »

Vous étiez vue comme barrée ?

Complètement barrée (rires)! Bon, j'ai fini par me marier pareil, même si c'était tard pour l'époque, à 29 ans.

Je viens vous rencontrer puisque la revue *FéminÉtudes* de l'UQAM fête ses vingt ans cette année...

Je ne peux pas croire que ça fait vingt ans!

Qu'est-ce qui vous a (agréablement ou pas) surpris en termes de luttes féministes au courant des deux dernières décennies ?

Ce qui m'a le plus frappée, c'est ça. (*Elle pointe l'ouvrage Les femmes changent la lutte¹ publié aux Éditions du remue-ménage*). Quand j'ai lu ce livre, j'ai été, je dirais, submergée. J'ai fermé le livre et je me suis dit : il n'y a pas d'inquiétude, ça va continuer. La place que les femmes ont prise dans la lutte de 2012 a été impressionnante. Je dois cependant souligner le fait que leur participation a été occultée, comme presque tout ce que les femmes font...

Dans les médias ?

Oui. Voici un exemple anecdotique, mais que je trouve symbolique. Dans le numéro récapitulatif de l'année 2012 de la revue *L'Actualité*, la page couverture intitulée « Ils ont fait 2012 » plaçait Léo Bureau-Blouin et Gabriel Nadeau-Dubois au rang des figures marquantes, alors que Martine Desjardins brillait par son absence. Qui s'est dit : « On va prendre les deux gars, mais on ne prendra pas la fille ? »

Sur une note plus positive, ce qui m'a frappée par rapport à l'évolution au cours des vingt dernières années, c'est la tribune de plus en plus importante que les médias offrent au féminisme. Avec l'émergence du féminisme radical, il y a eu, pendant quelques années, comme une timidité à en parler. Les journalistes hésitaient à se dire féministes. Aujourd'hui, au contraire, j'ai réalisé que certaines questions sont devenues presque nobles. On traite souvent du nombre de femmes en politique, du nombre de femmes dans

les conseils d'administration, du nombre de femmes qui font ceci et cela. C'est bien.

Par contre, il n'est absolument pas question de parler des femmes pauvres, des femmes qui sont agressées sexuellement... Il ne faut pas parler de ça. C'est encore tabou parce qu'on semble dire qu'en parler présente les femmes comme des victimes... Si elles sont féministes, elles ne veulent pas se sentir victimes! Je remarque aussi que certaines femmes ne se sentent pas solidaires de celles qui sont réellement victimes. Pendant l'affaire Ghomeshi, l'automne dernier, j'ai été très surprise qu'Anne-Marie Dussault dise en entrevue : « Ce n'est pas ça, l'égalité! » En voulant dire sans doute que l'égalité était incompatible avec les agressions sexuelles. J'étais dans mon salon, découragée. J'avais envie de lui dire : « Tu ne comprends rien! La recherche de l'égalité à tout prix ne réussira pas à renverser le patriarcat!² »

Considérez-vous que les gouvernements provincial et fédéral sont des interlocuteurs crédibles pour entendre les revendications féministes? Et il y a vingt ans, qu'en était-il?

En ce moment, on ne peut absolument pas compter sur le gouvernement fédéral, pas une miette! Tous les grands débats (concernant l'écologie, les minorités, les droits) sont écartés de leur champ de vision. Au Québec, il y a un certain nombre d'acquis, mais ce n'est pas très impressionnant.

Sans être dominants, je dirais que les gouvernements étaient relativement présents à la fin des années 1960 et au début de 1970. Par exemple, le gouvernement fédéral a mis sur pied la Commission Bird³ à laquelle j'ai participé. Même si plusieurs féministes ont dit que cette commission n'a servi à rien, je pense que cette enquête a été une affaire absolument extraordinaire. C'est le rapport qui en a découlé qui a réveillé les femmes du Canada en général et du Québec en

particulier, et notamment les femmes autochtones. C'est depuis ce temps-là que les filles peuvent entrer dans l'armée et dans la police, qu'elles peuvent avoir n'importe quel poste à l'intérieur de la fonction publique, que l'égalité salariale est davantage mise de l'avant. Des institutions ont été créées à la suite de cette enquête. À la même époque, au Québec, il y a eu une embellie au moment de mettre sur pied le Conseil du statut de la femme, lorsque la seconde présidente, Claire Bonenfant a mis en place les Conseils régionaux, qui ont diffusé le féminisme dans toutes les régions. Finalement, à partir des années 1980, la création de nombreux regroupements offrant divers services, à l'initiative des militantes de la base, a également été salutaire pour la formulation des revendications féministes. Cependant, à l'heure actuelle, tous les Conseils régionaux sont fermés⁴. Plusieurs regroupements provinciaux attendent également que les femmes en poste partent à la retraite. Ils ne cherchent pas à les remplacer. C'est effrayant! C'est sûr que ces Conseils régionaux n'étaient pas tous d'une égale efficacité, mais quand même... De son côté, le gouvernement fédéral a fermé le Conseil consultatif sur la situation de la femme. Il a aussi cessé de financer un très grand nombre d'organismes, entre autres, les groupes qui n'offraient pas de « services concrets ».

De manière générale, je ne sais pas si c'est moi qui suis moins à l'affût de l'actualité, mais j'ai l'impression que les groupes de femmes sont moins actifs qu'auparavant.

Par quoi cette baisse d'activité peut-elle être expliquée? Est-ce une affaire de subventions ou de degré de combativité?

Je ne sais pas. La situation peut être simplement redevable aux personnes qui sont là. On traverse peut-être une période transitoire. Les premiers services sont apparus dans les années 1970, les regroupements dans les années 1980, les actions collectives autour de

« La connaissance de l'histoire des femmes nous permet de mieux asseoir nos revendications, car il y a une récurrence dans celles-ci. »

la marche « Du pain et des roses » et de la Marche mondiale des femmes en 2000⁵. J'ai le sentiment que l'action est retombée un petit peu, mais c'est peut-être simplement parce que je suis vieille et que je ne vais plus aux réunions (rires). Prenons comme exemple *La Voix des femmes*⁶, ce regroupement pacifique. Je crois qu'il existe encore, mais on n'en entend plus parler.

Devons-nous réinvestir les groupes de femmes ou trouver d'autres façons de faire ?

Je ne sais pas. Les réinvestir serait bien. Les redéfinir aussi. Je pense que c'est aux nouvelles générations de voir la meilleure façon de faire. Peut-être que la manière de faire dans les années 1980 ne convient plus. Je ne suis pas spécialiste en stratégies !

À quel point peut-on croire dans l'institutionnel en opposition au militantisme ?

Je pense qu'il faut de l'institutionnel pour assurer la pérennité des services, mais je crois aussi à la dynamique des groupes. S'il n'y a pas de groupes, l'institution décline.

Dans *Pas d'histoire, les femmes!* (p. 14), vous mentionnez que la révolution de l'histoire des femmes n'a pas encore eu lieu. À quoi correspondrait cette révolution ? Selon vous, a-t-elle au moins été enclenchée ?

Il faudrait que chaque ouvrage d'histoire publié intègre les femmes. Prends un livre sur les pêcheries. Tu ne peux pas ne pas parler des femmes. Elles étaient absolument indispensables à l'industrie de la pêche et à celle de la mise en conserve. Elles sont un élément de l'affaire. Dans les ouvrages traitant de l'histoire québécoise et canadienne, le taux de fécondité des femmes est presque systématiquement occulté. Pourtant, c'est une question majeure !

Non, la révolution n'est pas enclenchée ! J'ai écrit, il y a quinze ans, un article intitulé « Un champ bien clos :

l'histoire des femmes au Québec⁷ ». Mon constat est le même aujourd'hui : les intellectuel.le.s n'intègrent pas les femmes dans leurs recherches. Au moment où l'on se parle, nombre de mémoires et de thèses sont écrits par des femmes et des hommes, dans tous les domaines, sans qu'aucune perspective féministe ne soit abordée. Ça ne leur passe même pas par la tête de s'intéresser aux femmes ! C'est même considéré comme original de le faire. Ils et elles ignorent qu'il existe une perspective féministe sur le savoir. Voilà qui est tout à fait inacceptable. Quelque chose est enseigné du seul fait de ne *pas* être enseigné... Autrement dit, le silence est révélateur. En génie mécanique, je peux comprendre, mais en psychologie, en sociologie... voyons donc !

Dans ce même ouvrage, vous semblez dire que les analyses de genre, en histoire, voilent les analyses féministes. Ai-je bien saisi ? Pourriez-vous développer votre point de vue ?

C'est la mode de parler de genre. En France, actuellement, les études de genre dominent, mais elles sont mal engagées. En effet, le genre est trop souvent traité comme le sexe... Le genre, c'est beaucoup plus gros, c'est la domination des hommes sur les femmes, celle qui s'opère à travers les symboles, les lois, le pouvoir, l'organisation sociale. Mais on ne fait pas suffisamment d'analyses dans ce sens-là.

Récemment, le livre *Le Collège classique pour garçons : Études historiques sur une institution québécoise disparue*⁸ aborde la construction de la masculinité. Voilà un thème pertinent. J'ai un collègue qui, sachant que ce sujet était en préparation, avait dit aux auteur.e.s : « Ben voyons, vous ne trouverez rien dans les archives ! » Pendant des années, on apprenait à ces étudiants qu'ils étaient les rois de l'univers et que les femmes étaient des tentations. Ça en dit long sur les rapports entre les hommes et les femmes par la suite ! J'ai le sentiment que de nombreuses études qui se sont penchées sur la construction de la masculinité ne sont pas allées jusqu'au bout. Il faut donc que les études

de genre gardent en tête l'idée de patriarcat, soit de domination du masculin sur le féminin.

Selon vous, que révèle la persistance des historiens à confiner l'histoire des femmes à des encadrés ou à des chapitres spécifiques à l'intérieur de leurs ouvrages ?

Selon moi, la vraie raison de l'omission est que ces historiens ne considèrent pas les femmes comme des sujets de l'histoire. Par exemple, Éric Bédard a intégré des femmes dans son livre *L'histoire du Québec pour les nuls*, mais jamais dans le texte principal. C'est ce qu'on appelle la rectitude politique : « Ah! c'est vrai, il faut parler des femmes! Comment je vais faire? Je vais placer un encadré! » Voyons donc, elles méritent d'être traitées à part entière.

Cette question du sujet est donc fondamentale. En parlant de l'histoire québécoise et canadienne, on peut affirmer qu'il n'existe même pas de synthèse selon le point de vue des gens qui étaient là depuis 1500 ans. Le vieux réflexe, c'est de dire que Champlain était le premier.

Donc existe-t-il une histoire du Québec qui pose les femmes comme sujets ?

*L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*⁹! On a fait des césures différentes de l'histoire officielle.

En quoi la connaissance de l'histoire des femmes peut constituer une source d'empowerment pour les citoyennes du Québec ?

La connaissance de l'histoire des femmes nous permet de mieux asseoir nos revendications, car il y a une récurrence dans celles-ci.

En quoi le travail féministe militant et le travail féministe intellectuel diffèrent? Doit-on établir une priorité ?

Selon moi, le rapport entre les chercheuses universitaires et les militantes de la base a toujours été difficile. Par exemple, la fille monoparentale de dix-huit ans a du chemin à faire pour comprendre les analyses que les filles à l'université sont en train de faire...

Pourtant, elles s'adressent à elles...

Oui. J'ai une amie anthropologue, Renée Dandurand, qui a fait une thèse de doctorat sur les femmes monoparentales. Elle a fait beaucoup d'études de terrain, des entrevues en profondeur avec des femmes de diverses générations. Elle a dit que les chercheuses gagneraient à écouter davantage les femmes de la base. Les universités sont un peu coupées du monde.

Somme toute, je constate une profonde redéfinition du rôle des militantes entre les années 1970 et maintenant. Dans les années 1970, ce sont elles qui ont mené, à bout de bras et gratuitement, les CALACS (Centres d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel), les centres d'hébergement, les lignes téléphoniques ouvertes vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Ces femmes ont vieilli et ont pris leur retraite. Depuis, j'estime que les nouvelles intervenantes qui les ont remplacées ne sont pas nécessairement féministes. Elles arrivent là très jeunes, après leur DEC, après avoir côtoyé des professeur.e.s qui n'ont pas été foutu.e.s de leur enseigner la réflexion féministe. Elles sont plongées dans des problématiques féministes, mais n'en savent rien! Autrefois, une analyse politique guidait ces femmes. Je n'ai plus l'impression que c'est le cas actuellement. Maintenant qu'elles sont rémunérées, elles se contentent souvent de faire leur travail et elles veulent le garder. Cette injonction passe avant l'analyse politique. Mais je ne leur ferai pas de reproches, j'ai eu un gros salaire pendant quarante ans...

De plus, je constate qu'il y a toujours un certain écart entre les féministes radicales et le discours des « autres » féministes...

Dans les années 1970, ça m'a pris du temps avant d'accepter le message des féministes radicales. Ce n'est pas évident. Thérèse Casgrain était complètement découragée. Elle disait : « Les féministes sont folles! »

Le féminisme radical a-t-il tout de même sa place ?

Ah! ben oui! J'affirme que je suis devenue radicale. Par contre, mon amie Monique Bégin, la secrétaire générale de la Commission Bird, ne comprenait pas que les féministes radicales des années 1970 ne puissent

pas reconnaître complètement le travail accompli par la Commission Bird et la Fédération des femmes du Québec (dont elle est l'une des fondatrices).

Selon vous, à quel point les jeunes Québécoises du XXI^e siècle, à qui vous vous adressez dans *Le féminisme québécois raconté à Camille*, sont-elles encore imprégnées des préceptes catholiques qui ont régi avec tant de vigueur leurs aïeules ?

Tu me poses ici une question bien difficile. Au-delà de bien des aspects insupportables, la religion était porteuse de valeurs comme la solidarité et l'humanisme qui ne méritent pas d'être reniées. Je ne pense pas que la colère contre la religion soit positive. Je ne veux pas tout jeter. Mon implication dans la JEC¹⁰ a déclenché mon engagement public.

Autrement dit, vous considérez le rejet de la religion à la fois comme une libération et un manque ?

Je ne sais pas. Des mouvements actuels comme l'écologie, l'altermondialisme et l'anarchisme prônent aussi de belles valeurs. Je ne dirais pas que toutes ces valeurs viennent de la religion catholique ! Mais ne pas connaître l'héritage de celle-ci nous fait perdre énormément d'information sur l'histoire de l'Occident. Moi, j'ai tellement aimé l'histoire sainte ! Aujourd'hui, les jeunes ne savent strictement rien sur ce passé. Il faudrait au moins qu'ils et elles en entendent parler. C'est comme les Grecs et les Romains : ça fait partie de l'héritage.

La religion vous a-t-elle portée dans votre féminisme ?

Elle ne m'a pas portée dans mon féminisme, mais bien dans qui je suis devenue. Quoique je me sente proche de mes amies féministes chrétiennes qui ont trouvé dans la Bible toute une série de figures de femmes résistantes (dont je n'avais d'ailleurs jamais entendu parler), je ne milite pas avec elles.

D'ailleurs, je me souviens du vingtième anniversaire de *l'Autre parole*¹¹. Je m'attendais évidemment à voir célébrer une messe avec un curé, mais Marie-Andrée¹² m'a dit : « On est rendues plus loin que ça ! » Finalement, on a célébré la messe à soixante-quinze femmes. Chacune avait sa coupe et son morceau de pain. Une fille à côté de moi, venant du Nouveau-

Brunswick, m'a dit : « Micheline, je tremble, je vais mourir, je commets un sacrilège ! » C'est comme ça que je me sentais aussi. J'étais contente de participer à cet événement-là ! J'étais contente !

Nous savons que la religion était au centre des préoccupations des premières féministes au Québec.

Bien sûr. Elles se faisaient dire que pratiquer un bon féminisme correspondait à exalter le rôle des femmes dans la famille. Ça ne les empêchait pas d'être lucides et de réclamer l'égalité des salaires et des droits civiques, le droit à l'instruction, le droit d'exercer des professions... Marie Gérin-Lajoie disait que le mariage était un joug pour les femmes.

Dans l'éditorial du premier volume de *FéminÉtudes* en 1995, les étudiantes parlent de recul du féminisme et de progression de l'antiféminisme. Considérez-vous cette affirmation comme actuelle en 2015 ?

Je dois avouer qu'à la fin du XX^e siècle, j'avais de forts doutes quant à l'existence d'une relève féministe au Québec. Geneviève Guindon, une étudiante à la maîtrise en sociologie à l'Université de Montréal, s'était penchée sur l'opinion des jeunes femmes sur le féminisme¹³. Les répondantes disaient ne pas vouloir être féministes, associaient ce combat à des gens plus vieux. Elles formulaient des réponses comme : « Elles [les premières féministes] ont eu raison de faire ça, mais, moi, ça ne me rejoint pas. » Ce constat m'a beaucoup découragée. Je me disais : « On n'est pas capables de persuader les jeunes. Pourquoi ? » J'ai ensuite réalisé que cette attitude était liée à l'identification à des modèles. Je comprends que si les seuls modèles de féministes étaient, il y a quinze ans, de vieilles femmes comme moi (rires), les jeunes femmes de vingt ans ne voulaient pas leur ressembler. Moi, à leur âge, je ne voulais pas avoir l'air de Thérèse Casgrain ! Tu ne peux pas t'identifier à une vieille femme quand tu es jeune ! Aujourd'hui, c'est bon qu'il y ait de nouvelles féministes, comme Martine Delvaux¹⁴. Moi, je suis périmée !

À mon avis, c'est le combat écologiste qui a fait reprendre le féminisme au début du XXI^e siècle. Les filles ont voulu que ce mouvement soit féministe, mais les garçons ne voulaient pas. Elles ont donc fait

« À mon avis, c'est le combat écologiste qui a fait reprendre le féminisme au début du XXI^e siècle. »

comme les filles d'extrême gauche dans les années 1970 et sont sorties en disant : « On va le faire, notre mouvement ! ». Je l'ai écrit dans la préface du livre *Les femmes changent la lutte* (je suis vieille, donc je me fais demander d'écrire des préfaces tout le temps) :

Essayez d'imaginer ces « POINTS D'ORDRE ! » qu'on réclamait durant les assemblées générales lorsque des militantes invoquaient des arguments féministes. Le féminisme fait partie de la lutte. Il n'est pas hors d'ordre ! Vous comprendrez ainsi pourquoi les militantes ont exigé l'alternance des genres au micro et ont réclamé des groupes non mixtes. L'histoire leur donne raison. Il y a plus de deux siècles, au moment de la Révolution française, interdites dans les débats, les femmes ont constitué des clubs, où elles formulaient leurs revendications. Ces clubs féminins ont rapidement été interdits, et la situation des femmes s'est détériorée après la Révolution française, car elles avaient été muselées¹⁵.

Il faut donc tenir à avoir des groupes non mixtes ! Moi, les hommes, je n'en veux pas dans ces groupes ! L'histoire montre que quand ils arrivent, ce sont eux qui veulent mener. Ils ne veulent pas entendre ce que les femmes disent. J'en ai beaucoup, des exemples : la Révolution française, la révolution socialiste, le mouvement anti-esclavagiste, le mouvement syndical, l'extrême gauche, le mouvement altermondialiste. Je dis aux hommes : « Soyez féministes si vous voulez, mais laissez-nous mener nos combats à notre manière. »

Bref, tant que ce sera nécessaire, nous devons nous organiser en non mixité ?

Oui, et ce n'est pas à la veille de changer !

Pourtant, la non mixité peut être rébarbative. Ça peut faire peur.

Ah oui ! C'est ça, le problème ! Les filles veulent encore être choisies ! Elles veulent plaire. Les filles n'ont pas

encore décidé qu'elles iraient elles-mêmes se chercher un chum. Je ne sais pas, je n'y suis jamais allée, mais dans les bars, les *cruising bars*, c'est quoi la règle ? Je pense que la fille est une proie et que le gars est un prédateur.

Justement, des étudiantes du cégep, se réclamant des mouvements féministes, me confiaient récemment qu'elles étaient mal à l'aise quant au terme « féministe » et proposaient son remplacement par un mot qui puisse inclure les hommes comme « égalitariste ». De quoi ce genre de volonté témoigne-t-il ?

C'est une vieille bataille. Selon moi, l'égalité constitue un piège pour le féminisme dans la mesure où le modèle est masculin. Ça ne va jamais dans le sens contraire. Jamais, jamais, jamais ! Et ce n'est pas comme ça que tu vas changer la société ! Ce n'est pas parce qu'une dame est présidente de la Caisse de dépôt qu'elle est féministe ! Le féminisme est censé représenter une volonté de renverser le patriarcat. Le patriarcat, c'est cette vieille affaire établie depuis 8000 ans qui apparaît sous des modèles différents en Asie, en Amérique du Sud, en Afrique, etc. C'est ça qu'on essaye de renverser, mais c'est ça qu'on ne renverse pas.

Et qu'est-ce qui manque pour le renverser ?

Je ne sais pas. C'est une affaire tellement épouvantable. Dans l'article que j'ai écrit dans *Dialogues sur la troisième vague féministe*¹⁶, je fais allusion à une féministe qui, en 1915, faisait le lien entre les guerres et les viols. En 1915, il y avait des femmes qui pensaient ça et qui disaient ça ! En 1915 ! Ça fait longtemps ! Ça s'est évanoui, c'est réapparu dans les années 1970 puis 1990. Les batailles étaient là depuis le début, mais on dirait que chaque génération n'en prend qu'un petit bout. À mesure que tu règles la question d'un côté, elle se bloque de l'autre.

« Il faut commencer par entendre les femmes non occidentales, les voir et surtout les écouter. L'initiative de la Marche mondiale des femmes répond, selon moi, à cet appel à la solidarité. Si, en 2000, la première édition a autant fonctionné, c'est qu'elle mettait de l'avant la pauvreté et la violence faite aux femmes avant la valeur d'égalité. Voilà des sujets qui mobilisent les femmes non occidentales. »

Avez-vous l'impression que c'est le même scénario pour les autres types d'oppressions, soit obtenir des gains et accuser des pertes ?

Je n'ai pas beaucoup réfléchi aux oppressions autres que le sexisme, mais je sais que c'est semblable pour le racisme. À la cérémonie des Oscars la semaine dernière, quelqu'un a dit qu'il y avait actuellement davantage de personnes noires dans les prisons états-uniennes qu'il y avait d'esclaves en 1850.

Sur quoi les « nouvelles » féministes auront à se concentrer au courant des prochaines années ?

Je dirais qu'elles doivent influencer le savoir, et ce, dans toutes les disciplines.

Encore ?

On ne l'a pas influencé *pantoute!* Et ça ne se compte pas au nombre de doyennes. Par exemple, une section féministe existait au Congrès de l'ACFAS¹⁷. Cinq ans plus tard, elle a disparu! Personne ne s'en est aperçu! J'ai l'impression qu'à un moment donné, dans un certain lieu, il ne s'est trouvé personne pour prendre en charge cette section.

Au niveau mondial, c'est sûr que les femmes doivent faire face à de grands enjeux comme l'excision et l'élimination des embryons féminins.

Et s'agit-il de notre lutte en tant que femmes occidentales ?

Non. Il faut commencer par entendre les femmes non occidentales, les voir et surtout les écouter. L'initiative de la Marche mondiale des femmes répond, selon moi, à cet appel à la solidarité. Si, en 2000, la première édition a autant fonctionné, c'est qu'elle mettait de l'avant la pauvreté et la violence faite aux femmes avant

la valeur d'égalité. Voilà des sujets qui mobilisent les femmes non occidentales. L'égalité, elles s'en foutent. Ce sont elles qui mènent dans la famille. Par exemple, Silvia Federici¹⁸, lors d'un voyage au Nigeria, constate que c'est la désappropriation des terres qui est à la base de la révolte des femmes. Ce sont elles qui cultivent. Ça ne changera rien à leur situation que des femmes deviennent juges ou députées.

Dans le même sens, pour les Iraniennes, le voile constitue le cadet de leurs soucis. Qu'est-ce qui est important? L'important, c'est bien plus de changer la loi coranique concernant la protection des femmes. D'ailleurs, les féministes iraniennes ont réussi à faire amender les lois autour du divorce¹⁹. On s'en fout du voile en fait! Quand j'étais jeune, dans les années 1940, la mode, c'était d'avoir un foulard sur la tête. Personne ne s'énervait avec ça. Ces féministes proposent de décoloniser le féminisme hégémonique de l'Occident. Plusieurs sont favorables à la laïcité de l'État. Ce qui dérange les gens, c'est l'islam radical. L'islam radical est épouvantable. Et le fait d'interdire le voile ne freinera en rien ni Boko Haram²⁰ ni les djihadistes.

Et qu'est-ce qu'on fait avec la peur de l'islam ?

Aucune idée. C'est tellement une question épouvantable. Les gens de Saint-Lointain et de Saint-Profond n'ont pas à s'inquiéter. Il n'arrivera rien chez eux. C'est en Syrie, en Irak, en Libye, en Turquie que c'est grave.

Comment peut-on arriver à créer des solidarités avec ces femmes à distance ?

Je ne sais pas, il faut les écouter. Je me souviens d'être allée dans un congrès international féministe en 1995 et il y avait des femmes iraniennes qui étaient venues nous parler de leurs actions féministes. Je me souviens que certaines de mes collègues voyaient ça

dans le programme et disaient : « Voyons donc! Des féministes iraniennes! Ça ne peut pas exister! » « Ben oui, ça existe! Elles sont là! Elles sont venues! Elles ont trouvé de l'argent pour venir! » Nous affichons souvent la même attitude envers les travailleuses du sexe. Elles n'ont pas le droit de mener leur lutte puisque tellement de personnes les traitent d'aliénées.

Voici qui conclut ma série de questions. Merci énormément pour votre générosité! Je souhaite profondément que votre travail soit lu et relu, enseigné et réenseigné. À bientôt!

Notes de référence

1. Dumont en a rédigé la préface.
2. L'explication de cette affirmation arrive plus loin dans l'entretien.
3. En 1967, à la suite de la pression de nombreux groupes de femmes, une commission royale d'enquête est mise sur pied pour faire le point sur la situation des femmes au Canada. Publiées en 1970, les conclusions du rapport Bird révèlent que l'égalité de fait entre les hommes et les femmes est loin d'être atteinte. (<http://larevolutiontranquille.ca/fr/la-commission-bird.php>)
4. Philippe Couillard a annoncé, en février 2015, que le Conseil du statut de la femme cesserait ses activités régionales dans la foulée du régime d'austérité que son gouvernement impose. La Fédération des maisons d'hébergement pour femmes se désole : « La mission du Conseil du statut de la femme ne peut s'accomplir avec autant d'efficacité et d'efficience si on lui ampute ses antennes régionales. Cette fermeture prive les femmes des régions d'une expertise importante en matière de condition féminine et d'outils pour favoriser l'atteinte de l'égalité pour les femmes des régions. » (<http://www.fede.qc.ca/actualites/coupures-conseil-statut-femme-obsession-conservatrice-sans-egalite-fait>)
5. En 1995, des groupes de femmes revendiquant une loi sur l'équité salariale, l'augmentation du salaire minimum ainsi que la mise sur pied de mesures pour lutter contre la pauvreté entament la marche « Du pain et des roses » en direction de Québec. À la suite de cette initiative, la Marche mondiale des femmes voit le jour en 2000 et est, depuis, renouvelée tous les cinq ans. Elle a pour objectif de mobiliser des groupes de femmes partout à travers le monde sur des enjeux communs. (<http://www.ffq.qc.ca/luttes/marche-mondiale-des-femmes/a-propos/>)
6. *La Voix des femmes* est un organisme panquébécois créé pour s'opposer à la guerre et à l'armement. Mis sur pied en 1960, il a organisé moult conférences et fait du lobbying auprès des gouvernements. (<http://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/voix-des-femmes-la/>)
7. Micheline Dumont, 2000, « Un champ bien clos : l'histoire des femmes au Québec », *Atlantis*, volume 25, numéro 1, p. 102-118.
8. Louise Bienvenue, Ollivier Hubert et Christine Hudon, 2014, *Le collège classique pour garçons. Études historiques sur une institution québécoise disparue*, Montréal, Fides, 424 p.
9. Le collectif Clio, composé de Micheline Dumont, Michèle Jean, Marie Lavigne et Jennifer Stoddart, publie en 1992 *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*.
10. La JEC (Jeunesse étudiante catholique) constitue la frange étudiante du mouvement jeunesse d'Action catholique. Principalement actif avant la Révolution tranquille, ce vaste regroupement avait pour objectif de favoriser l'implication sociale des jeunes dans leur communauté. La JOC (Jeunesse ouvrière catholique), la JAC (Jeunesse agricole catholique) et la JIC (Jeunesse indépendante catholique) complétaient le portrait de l'organisation.
11. *L'Autre parole* est un regroupement de femmes féministes et chrétiennes, en action depuis 1976.
12. Chercheuse en théologie, Marie-Andrée Roy enseigne les sciences des religions à l'UQAM.
13. Geneviève Guindon, 1997, « Féminisme des années 1990 : opinions et perceptions des femmes de moins de trente ans », *Reflets : Revue ontarioise d'intervention sociale et communautaire*, volume 3, numéro 2, p. 201-213.
14. Martine Delvaux est écrivaine et professeure de littérature à l'UQAM.
15. Micheline Dumont, 2013, « Préface », *Les femmes changent la lutte. Au cœur du printemps québécois*, sous la dir. de Marie-Ève Surprenant et Mylène Bigaouette, Montréal, Remue-ménage, p. 10.
16. Micheline Dumont, 2005, « Préface », *Dialogues sur la troisième vague féministe*, sous la dir. de Maria Nengeh Mensah, Montréal, Remue-ménage, 247 p.

17. L'Association francophone pour le savoir (ACFAS) a pour objectif de faire la promotion de la recherche et de l'innovation scientifique au Québec et dans la francophonie canadienne. (<http://www.acfas.ca/acfas/qui-sommes-nous>)

18. D'origine italienne, Silvia Federici est professeure émérite en sciences sociales dans l'État de New York et militante féministe. En 2014, son ouvrage *Caliban et la sorcière : Femmes, corps et accumulation primitive* est traduit pour la première fois à Paris et connaît un succès considérable dans la francophonie.

19. À ce propos, l'auteure suggère la lecture de l'ouvrage *Féminismes islamiques* de Zahra Ali publié aux Éditions La Fabrique.

20. Boko Haram, groupe terroriste du Nord-Est du Nigeria, prône l'application rigoureuse de la charia.

Federici, Silvia, 2014 [1^{re} édition 2004], *Caliban et la sorcière : Femmes, corps et accumulation primitive*, traduit de l'anglais par le collectif Senonevero, Genève, Entremondes, 464 p.

Geneviève Guindon, 1997, « Féminisme des années 1990 : opinions et perceptions des femmes de moins de trente ans », *Reflète : Revue ontarioise d'intervention sociale et communautaire*, volume 3, numéro 2, p. 201-213.

Articles et ouvrages mentionnés

Ali, Zahra, 2012, *Féminismes islamiques*, Paris, La Fabrique, 234 p.

Collectif Clio, 1992, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 646 p.

Bienvenue, Louise, Ollivier Hubert et Christine Hudon, 2014, *Le collège classique pour garçons. Études historiques sur une institution québécoise disparue*, Montréal, Fides, 424 p.

Dumont, Micheline, 2000, « Un champ bien clos : l'histoire des femmes au Québec », *Atlantis*, volume 25, numéro 1, p. 102-118.

Dumont, Micheline, 2005, « Préface », *Dialogues sur la troisième vague féministe*, sous la dir. de Maria Nengeh Mensah, Montréal, Remue-ménage, 247 p.

Dumont, Micheline, 2008, *Le féminisme québécois raconté à Camille*, Montréal, Remue-ménage, 248 p.

Dumont, Micheline, 2013, « Préface », *Les femmes changent la lutte. Au cœur du printemps québécois*, sous la dir. de Marie-Ève Surprenant et Mylène Bigaouette, Montréal, Remue-ménage, 330 p.

Dumont, Micheline, 2013, *Pas d'histoire les femmes!*, Montréal, Remue-ménage, 223 p.



Andréane Vallières, *Mirjana II*, (2010).

Les revues féministes étudiantes : compte-rendu d'une rencontre

■ Jade Bergeron, étudiante au baccalauréat en études littéraires, UQAM

Université du Québec à Montréal et son Institut de recherches et d'études féministes étaient cette année les hôtes de la 7^e édition du Congrès des recherches féministes dans la francophonie, qui s'est tenu entre les 24 et 28 août 2015. Le temps d'une semaine, des centaines de congressistes de milieux et de pays différents se rencontraient pour échanger, partager et réfléchir les études féministes sous le thème « Créer, penser et agir les féminismes ».

Pour *FéminÉtudes*, l'occasion était toute indiquée de réunir différents collectifs le temps d'une table-ronde pour discuter des enjeux et des défis à relever pour les publications féministes étudiantes montréalaises. Nous avons donc rassemblé Stéphanie Dufresne, de l'équipe de la revue *Subversion* affiliée à l'Institut Simone de Beauvoir de l'Université Concordia, Isabelle L'heureux de *Yiara magazine*, Suzanne Zaccour de *Contours*, revue féministe de la Faculté de droit de l'Université McGill, Bruno Laprade de *Politiqueer*, un webzine dirigé par des doctorantEs québécois, américain et français, Sandrine Bourget-Lapointe, membre active de *FéminÉtudes* et Marie-Andrée Bergeron comme animatrice de séance.

Il va sans dire que si on ne peut plus parler DU féminisme ou de LA femme, il est d'autant plus clair que les expressions papier de ces féminismes et de ces sensibilités artistiques et théoriques divergent et se distinguent selon les milieux, les groupes et les intérêts. Ce qui semble être partagé chez ces collectifs pluriels sont les obstacles et les enjeux structurels qui obstruent la publication étudiante : la lourde charge de recherche de financement, la difficulté d'attirer des auteurEs et des publics anglophones et francophones provenant de milieux non universitaires, l'enjeu d'assurer la pérennité des publications ainsi que la transmission de la mémoire institutionnelle au sein des collectifs.

Que ce soit pour *FéminÉtudes*, qui fête avec ce numéro ses vingt ans (!!!) ou pour *Contours*, qui en est à sa troisième parution, la transmission des savoirs reste un enjeu d'importance pour les comités de rédaction. Le processus de mise en existence des revues est un chemin long et laborieux. Le financement, les contacts avec les auteurEs, les plateformes web, les budgets, les échéanciers : les équipes de rédaction doivent beaucoup aux équipes précédentes qui ont pavé le chemin. La population universitaire étant mouvante, presque éphémère, les membres doivent souvent porter à bout de bras des projets auxquels ils viennent de se joindre. Dans ce contexte particulier, il est d'autant plus important pour les ancienNEs membres des comités de partager les connaissances accumulées au fil des ans aux nouveaux membres sur le fonctionnement de l'organisme. C'est beaucoup de poids sur les épaules des ancienNEs de faire le relais auprès des autres membres et c'est en partie peut-être ce qui explique la fragilité et l'instabilité de ces publications.

La question de la langue préoccupe beaucoup les membres des comités de rédaction de *Yiara Magazine*, *Contours* et *Subversion*, des publications provenant de campus majoritairement anglophones. Même s'il existe une réelle volonté de produire des revues bilingues, les auteurEs francophones sont rarement au rendez-vous. Encore un exemple que l'existence des « deux solitudes » perdure, et cela, même au sein des milieux féministes qui se veulent pourtant inclusifs.

La représentation des groupes minorisés reste également une préoccupation importante pour tous les comités de rédaction. Quels groupes représenter et que faire pour les représenter? Que faire de la représentation au sein des comités et chez les auteurEs des francophones et des anglophones? De la représentation des étudiantEs au baccalauréat pour leur donner une occasion de publier alors

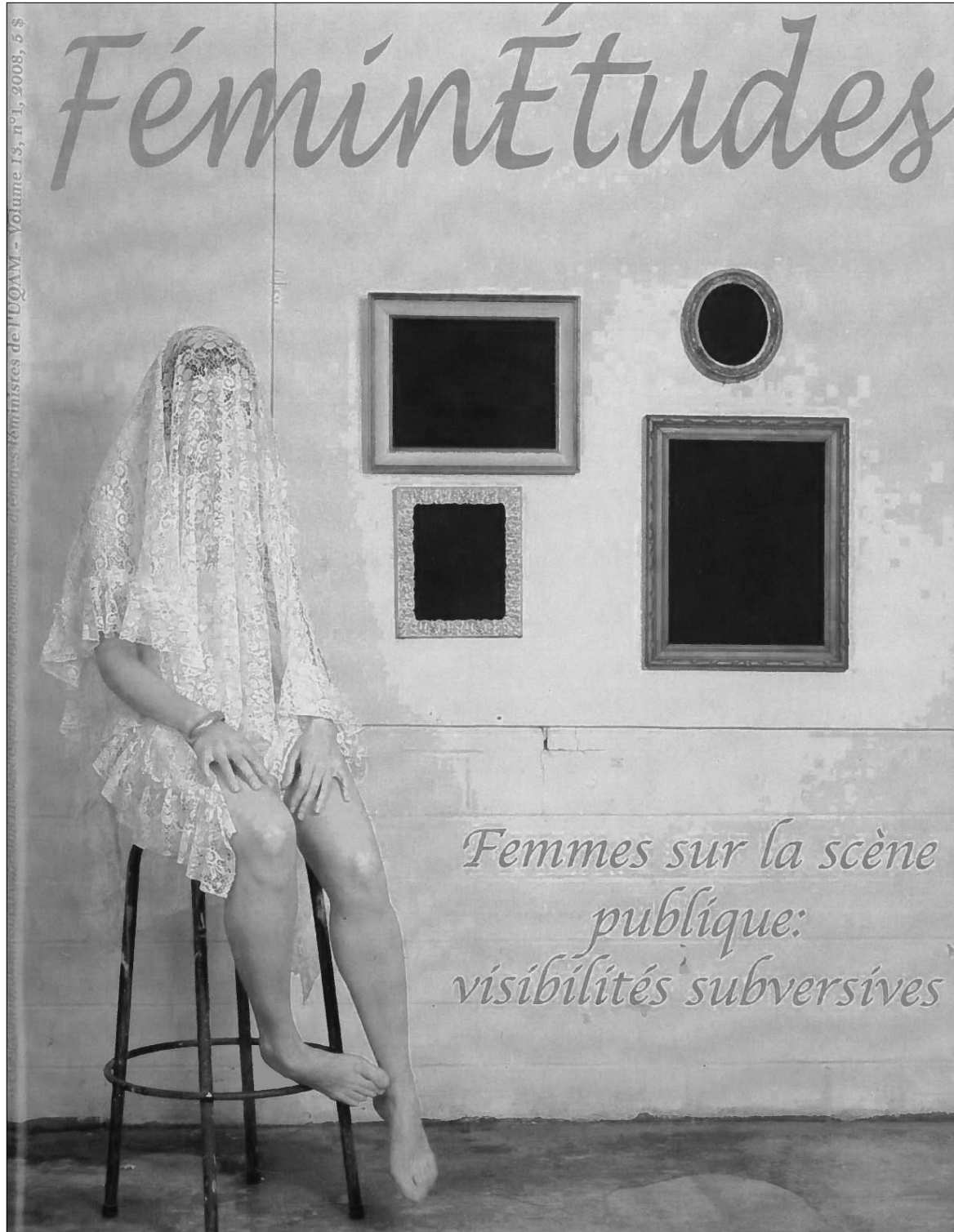
que, généralement, les revues universitaires sont réservées aux étudiantEs des cycles supérieurs? De la représentation des non-universitaires, de celle des femmes racisées ou de celle des individus qui ne se considèrent pas comme femmes? À *Contours*, seuls les individus se considérant comme femmes sont publiés et le comité est également non mixte, tandis qu'à *Yiara Magazine*, la publication est réservée aux étudiantEs montréalaisES au baccalauréat. Pour *Subversion*, l'identité étudiante est très fluide et on recherche constamment à intégrer au projet des individus appartenant à d'autres communautés. À *Politiqueer*, le comité de rédaction a un réel souci de vulgarisation scientifique et l'accessibilité de leurs articles à plusieurs communautés d'individus est

un de leurs chevaux de bataille. La question de la ligne éditoriale demeure : si *Subversion* et *FéminÉtudes* semblent être plus fluides et s'adaptent au fil du temps aux sensibilités des membres du comité pour les choix éditoriaux, les autres revues ont des mandats et des lignes éditoriales plus rigides liées aux intérêts ou aux valeurs qu'ils défendent.

Pour Suzanne Zaccour de *Contours* et Isabelle L'heureux de *Yiara Magazine*, le fait d'offrir une plateforme aux femmes pour s'exprimer sur les sujets qui les préoccupent dans un milieu aussi rigide que le droit est en soi une prise de position féministe. Pour *Politiqueer*, le but premier semble être de relayer de l'information sur le *queer* et le féminisme *queer* en langue française. La table ronde a par ailleurs rendu compte d'un fait important : les revues féministes étudiantes sont des bastions à ne pas négliger du discours et de la prise de position féministe au sein des universités de même que des espaces d'expression pour les femmes à protéger et à investir. Espérons que le cloisonnement entre ces différentes revues aura été brisé par cette rencontre et que cela donnera lieu à des collaborations, des luttes et de futures prises de parole communes.



Participant.e.s à la table-ronde.



Deuxième section : Femmes sur la
place publique : visibilité́s subversives

FéminÉtudes, vol. 13, no 1, septembre 2008

Affiliation, génération symbolique et théâtre féministe : une lecture croisée entre Françoise Collin et Jovette Marchessault

■ Marie-Claude Garneau, étudiante à la maîtrise à l'École supérieure de théâtre, UQAM

« À travers l'histoire qu'on m'apprenait, je voyais une autre histoire avec laquelle je me mettais à pactiser. La création du monde, je la refaisais à ma façon, avec les données immédiates d'une souvenance d'outre-terre, une souvenance à perte de paradis terrestre ».

(Marchessault, 1980 : 33)

« Pour moi, la communauté des femmes ne se définit pas : elle s'écrit. L'accès à la liberté s'enracine dans le rapport à la parole ».

(Collin, 2014 : 140)

J'ai découvert Françoise Collin grâce à l'*Anthologie québécoise de ses écrits (1977-2000)* parue, sous la direction de Marie-Blanche Tahon, aux Éditions du remue-ménage en 2014. Cet ouvrage nous donne accès à la pensée de cette philosophe belge qui était plus qu'appréciée par les chercheuses et féministes québécoises. Les textes réunis nous offrent des réflexions pointues et extrêmement bien vulgarisées sur les thèmes du féminisme, de l'écriture et de la philosophie. Ils révèlent la vastitude de l'engagement et de la pensée de Françoise Collin.

Jovette Marchessault, auteure et artiste multidisciplinaire née dans l'Est de Montréal, a débuté sa carrière dans le monde des arts visuels au tournant des années 1970 pour ensuite se diriger vers l'écriture. Ses textes dramatiques – dont il sera question dans cet essai – mettent en valeur sa pensée féministe, son engagement envers la création des femmes et surtout, l'amour qu'elle porte à ces dernières. Des œuvres telles que *Les Vaches de nuit* (1980), *La saga des poules mouillées* (1981), *La Terre est trop courte*, *Violette Leduc* (1982), *Alice et Gertrude*, *Nathalie et Renée et ce cher Ernest* (1984), *Anaïs dans la queue de la comète* (1985) ou encore, *Le voyage magnifique*

d'Emily Carr (1990) ont marqué l'histoire de la dramaturgie féministe québécoise. Et pourtant, je me permets de poser la question si pertinente déjà soulevée par Pol Pelletier : « Comment se fait-il que des textes aussi inspirants, exaltants, oui, exaltants, ne soient plus jamais montés ? » (Dufault et Lamar et al., 2012 : 44) ?

Je propose aujourd'hui un regard croisé entre la philosophie féministe de Françoise Collin et la démarche d'écriture dramatique de Jovette Marchessault. L'acte d'écriture, autant chez la philosophe que chez la dramaturge, se révèle à la fois moteur de changement et révélateur de mémoire. Si le dialogue entre ces deux féministes m'a paru pertinent, c'est qu'à mon sens, les textes dramatiques de Marchessault sont à l'imaginaire collectif féministe ce que la pensée philosophique de Collin est à l'engagement social et politique de ce même féminisme : une impulsion créatrice de changement radical.

Cet essai mettra en relation des thèmes chers à Collin, soit ceux de l'affiliation, de la génération symbolique et de la mémoire, avec ceux de la culture des femmes, de la création et de l'histoire féministes, mis de l'avant dans l'œuvre dramatique de Jovette Marchessault.

Affiliation et culture des femmes

Le concept d'affiliation occupe une place importante dans la réflexion de Collin, notamment dans son texte « Héritage sans testament » et c'est d'abord par lui que je veux lancer mon propos. Les rapports d'affiliation entre femmes dont traite Collin ont ceci de particulier qu'ils s'ouvrent sur des rapports autres que ceux d'ordre biologique ou familial. Il s'agit de relations plurielles entre femmes d'âges et d'expériences différentes, développées à travers des actions et des paroles; des rapports élaborés dans les sphères du politique, du culturel, des liens forgés dans l'amitié également : « Il s'agit que les femmes, au lieu de s'enfanter et surtout de s'infantiliser mutuellement, se génèrent. » (Collin, 2014 : 102). Pour Françoise Collin les liens d'affiliation peuvent assurément se développer dans la création et l'alimentation d'un « corpus féministe » (2014 : 104), corpus qui s'élabore par la prise de parole, l'implication artistique, l'écriture et la création d'œuvres féministes auxquelles d'autres générations de femmes et de féministes pourront se référer. Les liens d'affiliation sont motivés également par l'acte de transmission entre femmes, en ce sens qu'« une femme appelle l'autre à advenir et à intervenir, par laquelle une liberté en éveille une autre » (Collin, 2014 : 159). Nul doute que l'œuvre entière de Jovette Marchessault représente en soi un corpus féministe et que la dramaturge elle-même, à travers sa démarche artistique, s'inscrit dans ce corpus. De plus, la question de la transmission et le développement des liens d'affiliation s'élaborent à travers ce qu'elle nomme la culture des femmes. Par « culture des femmes », elle entend :

L'ensemble de notre production :
production dans nos cuisines, nos salons,

nos écoles, nos hôpitaux. Production à nos tables de travail : celle de l'accouchement, de l'usine, du bureau ou celles de la création. Par la culture des femmes, j'entends aussi l'ensemble de nos visions, de nos énergies et de notre mémoire (Marchessault, 1981 : 33).

La pensée de Françoise Collin concernant la culture des femmes complète la réflexion de Marchessault à ce sujet :

Pour moi, la culture des femmes n'est pas un état, préalablement définissable, mais un travail. Son champ ne peut être normatif sous peine d'exclure des formes d'expression et de langage qui ne s'y conformeraient pas. Plutôt que de culture féminine, définie comme objet, je parlerai donc volontiers de culture des femmes, de ce que les femmes génèrent dans leur *initiative singulière et collective* en devenant sujets de langage d'une part, en s'adressant aux femmes, d'autre part (2014 : 142-143, les italiques sont de moi).

Les œuvres théâtrales de Jovette Marchessault renvoient à cette « initiative singulière » dont fait mention Collin; initiative – puisque de l'ordre de l'agir, de l'action créatrice – qui prend sa source dans un imaginaire débordant, inédit, ouvrant sur un univers riche de sens et de significations. Initiative singulière que celle de *Chronique lesbienne du moyen-âge québécois*, texte paru dans *Triptyque lesbien* (1980), monologue d'une jeune adolescente lesbienne qui, à travers un discours empreint d'ironie et de rébellion, fait le procès de l'Église catholique, tout en revendiquant

« Au cœur du projet d'historicisation féministe repose le geste créateur en lui-même, la notion même de mémoire ; ces traces oubliées une fois le projet d'écriture ou de création mené à terme [...]. »

une vie libre et désirante en tant que lesbienne :

Rien à voir avec le calendrier solaire-liturgique, le calendrier des lesbiennes. Chez nous, il me semble que tout se fait par désir. Chez nous, désirer c'est faire preuve de toujours plus de vie. Une grande invasion déraisonnable qui libère toujours plus de joie. Dans le désir, nous savons que nous sommes ensemble [...] Chez nous, c'est le désir qui empêche la neutralité de s'accomplir (Marchessault, 1980 : 32).

Initiative singulière aussi que celle de *La saga des poules mouillées* (1981), où nous assistons, dans un espace-temps complètement éclaté, à la rencontre entre quatre générations d'écrivaines : Laure Conan, Germaine Guèvremont, Gabrielle Roy et Anne Hébert. Rencontre improbable d'un point de vue sociohistorique, mais rendue possible grâce à l'imaginaire féministe de Jovette Marchessault :

LAURE : Je ressens quelque chose de semblable... On est là à se communiquer des choses de nos vies...

ANNE : Nous vivons une syncope par rapport au temps.

LAURE : Quel temps ?

ANNE : L'autre ! Celui où la plupart du temps nous ignorons ce que nous faisons jusqu'au moment où il est trop tard pour y rien changer. Elle raconte, tu racontes, je raconte...

LAURE : Quoi ?

ANNE : Que mon amour pour vous doit avoir été formé avant que le monde n'existe !

[...]

GABRIELLE : Et moi je raconterai encore que tu es la mémoire des femmes ! (Marchessault, 1981 : 89).

Initiative aussi collective que ce plongeon au cœur d'une culture des femmes à travers l'imaginaire et la littérature ; culture que Jovette Marchessault, grâce à l'écriture dramatique, voulait rendre accessible à tous et à toutes. Il y a dans son geste d'écriture un fort désir de remettre au centre de l'histoire des figures marquantes de femmes écrivaines et créatrices telles que Violette Leduc, Natalie Barney, ou encore Emily Carr. Initiative collective également, dans la mesure où la création dramaturgique de Marchessault s'est élaborée au diapason de toute une création artistique et littéraire féministe qui a pris essor dans le Québec des années 1970 et ce, jusqu'au milieu des années 1980. Françoise Collin mentionne que : « L'entrée des femmes dans la culture, non pas comme objets ou comme consommatrices, mais comme créatrices, déplacera bien certainement l'espace culturel. » (2014 : 143-144) La culture des femmes telle que pensée et créée par Jovette Marchessault représente à mon sens un des points de départ de ce déplacement culturel dans la création dramaturgique féministe du Québec.

Création féministe et génération symbolique

Les liens d'affiliation qui permettent le déploiement et la transmission d'une culture des femmes vibrante et créative trouvent leur prolongement, chez Françoise Collin, dans le concept de génération symbolique. Pour la philosophe : « Créer une génération symbolique, c'est éluder le caractère oppressant, déterminant de la génération biologique – ou plutôt de ce que la structure patriarcale en a fait – en jouant avec les temps et les lieux, en complexifiant à l'infini les systèmes de parenté, en créant des familles d'esprit, en favorisant des rapprochements incongrus [...] » (2014 : 103). Le mouvement est donc ce qui caractérise les générations symboliques, cette poursuite des initiatives entre femmes, poursuite de la construction et de l'élaboration de leurs discours, de leurs écrits. Ce dynamisme de la pensée féministe, pour Collin, trouve racine dans la *paideia*, terme grec

signifiant que « [...] ce qui s'y apprend n'est pas donné préalablement mais se constitue dans le travail même du dialogue » (2014 : 100). Le moment présent, donc, de la création du dialogue, construit un agir créatif. Les textes dramatiques de Jovette Marchessault mettent en scène toute une panoplie de générations symboliques de femmes qui portent en elles l'histoire et la mémoire de grandes écrivaines. « Famille d'esprit » féministe et lesbienne que celle d'Alice Toklas, Gertrude Stein, Natalie Barney et Renée Vivien dans *Alice et Gertrude, Natalie et Renée et ce cher Ernest* (1984); « rapprochements incongrus » et complètement invraisemblables entre les quatre écrivaines de *La saga des poules mouillées* (1981); génération symbolique unie dans la liberté et l'intelligence avec Violette Leduc, Simone de Beauvoir, Clara Malraux et Nathalie Sarraute dans *La Terre est trop courte, Violette Leduc* (1982). Comme le mentionne Louise Forsyth : « c'est de femmes en femmes que les messages passent dans le théâtre de Jovette Marchessault » (1991 : 231). C'est à travers les relations entre ces personnages ainsi qu'entre ces divers textes de théâtre eux-mêmes que s'établit la génération symbolique chez Jovette Marchessault. Elle pose ses personnages de femmes comme des sujets à part entière s'unissant dans des rapports situés en dehors de la traditionnelle relation mère-fille et faisant advenir l'action de la pièce par leurs propres motivations et désirs. Les relations privilégiées les unissant font rêver à la construction d'une société nouvelle, intellectuellement brillante et féministe. Les figures de Simone de Beauvoir et Violette Leduc en sont un excellent exemple dans *La Terre est trop courte, Violette Leduc* :

SIMONE : Vous êtes une intellectuelle.
Vous êtes un écrivain.

VIOLETTE : Je suis un rapace¹. Je n'aurai été qu'une montée de solitude².

SIMONE (un peu fâchée) : Vous êtes publiée dans la revue *Les Temps Modernes*. Mes amis me parlent de vous, Violette Leduc. Je sais que vous luttez avec acharnement pour écrire.

VIOLETTE : Je résiste et je négocie avec ma paresse, avec ma folie. Comme on négocie en temps de guerre.

SIMONE : Avez-vous travaillé aujourd'hui ?

VIOLETTE : Oui. J'ai écrit à Jeanne-D'Arc, à Médée, à Phèdre, à Antigone, Galilée. J'écris à ceux qui sont seuls comme je le suis. Comme je vous envie votre naturel, votre simplicité.

SIMONE, (inspirée) : Vous devriez écrire votre autobiographie ! Hermine, Gabriel, Genet, Sachs, votre avortement, votre désespoir, votre nez... [...] Nous trouverons un titre, j'écrirai une préface...

VIOLETTE : Vous écrirez une préface pour mon livre...

SIMONE : Je dirai qui vous êtes, ce qui m'a saisie dans votre écriture. Vous serez reconnue, Violette Leduc [...] » (Marchessault, 1982 : 148-149).

En plaçant des personnages de femmes écrivaines dans ses pièces, en revalorisant leur travail créateur et novateur, notamment grâce à l'utilisation de l'intertextualité, Marchessault s'inscrit avec elles dans cette génération symbolique, créant sa propre place en tant que dramaturge dans le corpus féministe intergénérationnel. En abordant des thématiques originales, telles la censure, à laquelle font face les femmes écrivaines et artistes, ou bien le sujet de l'identité lesbienne, ou encore la pression sociale et patriarcale, elle lie sa propre voix à celle de personnages telles Gertrude Stein, Laure Conan et Violette Leduc. C'est en s'intégrant dans cette lignée de femmes artistes, en adressant des enjeux qui les relie toutes que Jovette Marchessault met en branle la *paideia*.

Histoire et mémoire féministes

Pour Jovette Marchessault, replacer la création des femmes écrivaines et artistes au cœur de ses pièces de théâtre fait partie d'une quête d'historicisation : « c'est ma façon de changer le monde, de participer à refaire la société en dehors des voies de la politique [...] », dit-elle dans une entrevue pour *Voix et Images* en 1991. En voulant réintégrer les femmes dans une histoire sociale de laquelle elles ont été évincées, Marchessault participe à la construction d'une mémoire féministe plus grande que le simple cadre sociohistorique tel que nous le connaissons. Françoise Collin parle des concepts différents mais indissociables que sont l'histoire et la mémoire dans un texte chargé mais fort

« L’histoire des femmes ne peut s’élaborer en marge de l’histoire dite générale, mais ne peut non plus passer sous silence tous les “ processus de minorisation ” qui ont contribué à son déplacement vers la marginalité et le silence. »

pertinent intitulé « Histoire et mémoire ou la marque et la trace ». Dans son argumentaire, Collin explique que l’histoire s’est appliquée à écarter les femmes, minorisant leurs actions, ne reconnaissant que « l’agir novateur », « ce qui fait marque » (Collin, 2014 : 175) du côté des hommes, ces derniers contrôlant ce qui fait sens, ce qui mérite inscription et reconnaissance dans le champ du savoir historique et de sa ligne du temps. De là l’importance, chez Collin tout comme chez Marchessault, de construire une histoire féministe, de revisiter ce qui a été oublié pour arriver à mettre en lumière ces procédés de minorisation et pour travailler à révéler la création et le travail des femmes et des féministes.

C’est ce à quoi Jovette Marchessault s’est appliquée, au théâtre, en basant ses pièces sur la vie de protagonistes femmes ayant déjà existées et produit des écrits de grande valeur, mais dont on a peu retenu la contribution. C’est ce qu’elle a voulu faire, entre autres, avec la figure de l’écrivaine française Violette Leduc : « Je suis une déterreuse de l’histoire des femmes. Violette Leduc est un des grands écrivains (sic) du 20^e siècle, mais qui le sait ? », mentionne la dramaturge dans un entretien avec Francine Pelletier pour *La Vie en Rose*, en 1981. Pour Marchessault, « Le jeu dramatique du théâtre [...] se matérialise dans des lieux de femmes, c’est-à-dire dans des lieux fondés par la présence charnelle et intellectuelle de femmes qui y exercent le contrôle de la langue, de l’espace et du temps » (Forsyth, 1991 : 230-231). C’est à travers la dramaturgie, donc, que Jovette Marchessault réactive l’histoire féministe, en nous faisant (re) découvrir Violette Leduc, Emily Carr ou encore Helena Petrovna Blavatsky. Mais alors, pour citer à nouveau Collin : « [...] [L]’histoire comme savoir historique est-elle identifiable à la mémoire ? [...] N’y a-t-il mémoire que du représentable ? » (2014 : 168-169) Pour la philosophe, histoire n’est pas mémoire et l’histoire des femmes n’est pas l’histoire des féministes. L’histoire des femmes ne peut s’élaborer en marge de l’histoire dite générale, mais ne peut non plus passer sous silence tous les « processus de minorisation » qui

ont contribué à son déplacement vers la marginalité et le silence. Également, nous ne pouvons, toujours selon Collin, tout identifier au savoir historique, puisque « le temps transcende l’histoire » (2014 : 174). Au cœur du projet d’historicisation féministe repose le geste créateur en lui-même, la notion même de *mémoire*; ces *traces* oubliées une fois le projet d’écriture ou de création mené à terme, cette « pensée de l’inutile [...] ; cette dimension du pour rien ou de la perte [...], mémoire sans dates, sans mesures, sans noms, mémoire anonyme et sans repères où la langue nous oriente sans se fixer un Orient » (Collin, 2014 : 170-171).

La mémoire est présente dans le grand projet d’écriture féministe de Jovette Marchessault, tel un voyage à travers ses souvenirs auxquels elle a travaillé sa vie durant. Cette mémoire contribue à inscrire sa démarche dans « ce qui ne se capitalise pas », c’est-à-dire l’espace spirituel, les souvenirs et les liens avec la nature et la terre ainsi qu’avec la culture autochtone, de laquelle elle est issue. Mémoire d’outre-temps, plus forte que les actions calculées et positionnées dans une ligne du temps binaire, linéaire, construite. Chez la dramaturge québécoise, la mémoire féministe appartient à un temps circulaire, où les frontières temporelles sont abolies, où *les histoires* remplacent *l’Histoire* (Robin, 2010). La dramaturge québécoise effectue donc le triple travail dont fait mention Collin; elle met en lumière les processus d’oppression et d’éviction dont les femmes ont fait les frais dans l’histoire générale; elle contribue à la mise en valeur de l’histoire féministe qui rend compte de cette éviction, en plus de faire la lumière sur les contributions artistiques de femmes plus ou moins (re)connues dans ce savoir historique; enfin, à travers sa propre démarche artistique, elle travaille à l’élargissement et à la reconnaissance d’une mémoire féministe plus vaste, notamment ancrée dans une spiritualité autochtone.

Françoise Collin, à travers sa philosophie, valorise donc le travail de l’auteure Marchessault, dans la

mesure où elle considère que « l'œuvre d'art est sans doute la seule à pouvoir donner forme à cette mémoire inavouable qui passe à travers les mailles du connaître, car elle donne forme sans représenter, et elle délimite en désignant l'illimité » (2014 : 175). En ce sens, revisiter les œuvres théâtrales de Jovette Marchessault, c'est apprendre le combat et la création de certaines femmes qui sont venues avant nous, c'est continuer la mise en place d'un avenir féministe et artistique. C'est s'en inspirer pour trouver sa voix, en continuant de dire et d'écrire la mémoire de celles qui ont tracé le chemin avant que nous l'emprunions. Françoise Collin et Jovette Marchessault supportent l'idée que « l'œuvre d'art est dépositaire d'une mémoire étrangère à la reconstruction ou à la construction de l'histoire » (Collin, 2014 : 170), une mémoire des femmes, de leur culture et de leur création.

Conclusion

« *L'art ne libère pas, il n'est pas assigné à la libération : il exige la liberté* ».

(Collin, 1997 : 16).

La rencontre entre les écrits et les pensées de ces deux féministes nous donne à voir le potentiel réflexif et critique de la création féministe, les liens d'affiliation entre l'écriture dramatique et la philosophie, la force agissante du langage à travers les cultures de femmes, de même que la révélation d'une mémoire féministe qui dépasse le simple cadre historique. Françoise Collin nous a quitté.e.s en 2011 et Jovette Marchessault s'est éteinte l'année suivante. Elles ont légué des œuvres fortes, marquantes et nécessaires pour l'avenir. Jovette Marchessault n'a jamais cessé de mettre de l'avant une réflexion féministe, dans son travail artistique, dramaturgique et littéraire. La pensée philosophique et féministe de Françoise Collin est, pour sa part, je le mentionne à nouveau, de l'ordre de l'agir; dans la multiplicité, où le sens explose dans les sphères du politique et du culturel. Jovette Marchessault et Françoise Collin demeurent des sources d'inspiration pour quiconque croit encore en la possibilité de transformer radicalement la société dans laquelle nous vivons.

Notes de référence

1. Leduc, V. (1948). *L'affamée*. Paris : Gallimard. P. 157.
2. *Ibid.*, p. 70.

Références

- Collin, F. (1997). Textualité de la libération. Liberté du texte. *Les Cahiers du CEDREF : Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes*(6), 13-24. Récupéré de <http://cedref.revues.org/655>.
- Collin, F. (2014). *Anthologie québécoise, 1977-2000*, textes rassemblés et présentés par Marie-Blanche Tahon. Montréal : Les Éditions du remue-ménage.
- Dufault, R. et Lamar, C. et al. (2012). *De l'invisible au visible : l'imaginaire de Jovette Marchessault*. Montréal : Les Éditions du Remue-ménage.
- Forsyth, L. (1991). « Jouer aux éclats : l'inscription spectaculaire des cultures de femmes dans le théâtre de Jovette Marchessault ». *Voix et Images*, 16(2), 230-243. Récupéré de <http://id.erudit.org/iderudit/200896ar>.
- Marchessault, J. (1980). *Tryptique lesbien*. Montréal : La pleine lune.
- Marchessault, J. (1981). *La saga des poules mouillées*, Montréal : La pleine lune.
- Pelletier, F. (1981). La terre s'allonge, Violette Leduc. *La Vie en Rose*, 4, 45-47. Récupéré de <http://bv.cdeacf.ca/lvr.php?folder=1119&no=04-1281>.
- Potvin, C., & Robert, L. (1991). Entrevue avec Jovette Marchessault. *Voix et Images*, 16(2). 218-229. Récupéré de <http://id.erudit.org/iderudit/200895ar>.
- Robin, K. (2010). Du nulle part au partout : l'utopie de Wittig pour changer le présent et l'avenir. *Temporalités*, 12. 1-14. Récupéré de <http://temporalites.revues.org/1378>.
- Smith, D. (1982). Jovette Marchessault : de la femme tellurique à la démythification sociale. *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*. No. 27. P. 52-58. Récupéré de <http://id.erudit.org/iderudit/39642ac>.

Autres œuvres dramatiques de Jovette Marchessault

Marchessault, J. (1982). *La terre est trop courte, Violette Leduc*. Montréal : La pleine lune.

Marchessault J. (1984). *Alice & Gertrude, Nathalie & Renée et ce cher Ernest*, Montréal : La pleine lune.

Marchessault, J. (1985). *Anaïs dans la queue de la comète*. Montréal : La pleine lune.

Marchessault, J. (1988). *Demande de travail sur les nébuleuses*. Montréal : Leméac.

Marchessault, J. (1990). *Le voyage magnifique d'Emily Carr*. Montréal : Leméac.

Marchessault, J. (1993). *Le Lion de Bangor*. Montréal : Leméac.

Marchessault, J. (1998). *Madame Blavatsky, spirite*. Montréal : Leméac.

Marchessault, J. (2000). *La pèlerin chérubinique*. Montréal : Leméac.

La guerrière hypercontemporaine, nouveau mythe féminin télévisuel et cinématographique

■ Fanie Demeule, étudiante au doctorat en études littéraires, UQAM

« I'm no man » clamait Eowyn¹, « I'm no lady » affirmera Brienne². Elles sont fortes, téméraires et *violentes*. Au cours des dernières années, elles ont pris massivement d'assaut nos petits et grands écrans. Ce ne sont déjà plus Xena³ ou Buffy⁴, et Lara⁵ trotte bien loin derrière depuis un moment. Elles s'appellent désormais Tauriel⁶, Katniss⁷, Lagertha⁸ et Brienne⁹ ou encore, dans sa version plus juvénile, Merida¹⁰. Ces guerrières sont acclamées, adorées par les publics féminins et masculins, et se voient allègrement coiffées du titre de « personnages féministes ». De plus, si l'on se fie à la montée fulgurante de la popularité des cours de tir à l'arc aux États-Unis¹¹ depuis l'avènement de la franchise *Hunger Games*, les jeunes filles manifestement s'identifient au point de désirer *incarner* l'héroïne martiale Katniss. Parallèlement, depuis le lancement de la téléserie *Vikings*, les articles attestant la véracité

de la présence de femmes guerrières en Scandinavie médiévale se multiplient¹², articles au caractère scientifique questionnable et souvent enjolivés de photographies du personnage de Lagertha, héroïne de ladite série. En réponse à ces affirmations douteuses s'élèvent les voix d'historiens tels que Judith Jesch, qui déconstruisent l'existence de ces guerrières scandinaves : « (...) women warriors must be classed as Viking legend »¹³. Non seulement nous rêvons qu'elles aient réellement existé par le passé, mais nous voulons faire vivre la guerrière, et qu'inversement elle fasse vivre une forme d'aventure aux femmes de la société actuelle.

Ces figures de combattantes, qui étaient plutôt marginales il y a de cela une décennie, le sont aujourd'hui de moins en moins. S'inscrivant dans un horizon déjà bien garni, elles s'unissent pour former un nouvel imaginaire collectif. Selon le sociologue Gérard Bouchard¹⁴, un nouveau mythe apparaît



Personnage de Brienne de la série *Game of Thrones*.

pour combler une lacune, une oppression ou une souffrance collective vécue, à la manière d'un retour de balancier. En se basant sur cette idée, le nouveau mythe de la guerrière hypercontemporaine¹⁵, qui présente par définition des sujets actifs, émergerait en réponse à l'imaginaire filmique de la femme passive et objet du regard masculin en norme depuis l'aube du cinéma. Et puis, dans les conventions cinématographiques, si d'aventure le personnage féminin explorait un parcours alternatif, celui-ci se voyait ultimement « corrigé », ainsi que le constate avec lucidité l'artiste Cindy Sherman, dont le travail

Alors que son ancêtre des années 1980, 1990 et 2000 était experte en arts martiaux, ce qui, comme l'avait observé Sherrie A. Inness¹⁷, soulignait sa souplesse et son élégance toutes « féminines », la guerrière d'aujourd'hui se décline en deux profils : soit la jeune archère (Merida, Katniss, Tauriel), s'adressant généralement à un public adolescent, soit la mature *shieldmaiden*¹⁸ (Lagertha, Brienne), figure que l'on retrouve dans des productions visant un auditoire plus averti. Il est intéressant d'observer l'opposition de ces deux figures en ce qui a trait à leurs armes. D'un côté, nous avons l'arc, arme des Amazones et de la Diane



Personnage de Lagertha de la série *Vikings*.

questionne les stéréotypes féminins : « women who don't follow the accepted order of marriage and family, who are strong, rebellious characters are either killed off in the script or see the light and become tamed (...) Usually they die. »¹⁶ Ce n'est pas le cas de la nouvelle guerrière, qui non seulement survit, mais triomphe et parvient à contester, sinon à contourner, l'ordre patriarcal en place dans la diégèse plutôt que de s'y conformer.

chasseresse, qui présente une méthode de mise à mort propre et nette, peut-être en lien avec la « pureté » des archères nullipares, et donc, rejoignant certaines convenances féminines. De l'autre côté, l'épée et le bouclier, armes tranchantes et sanglantes, sont associés à la femme adulte et plus expérimentée au combat et à la vie. L'une des rares jeunes filles à se voir affublée d'une épée est Arya¹⁹, avec sa menuette nommée *Needle* (Aiguille), dont le nom et l'aspect sont

« Comme si, pour “ avoir le droit de se battre ”, la guerrière se devait soit d’être drapée de masculinité, soit d’être excessivement féminisée et sexualisée; dans les deux cas, elle s’intègre au combat sous le couvert d’une mascarade, d’une apparence trafiquée, témoignant d’une difficulté persistante dans l’équation entre violence et féminité. »

analogiques aux obligatoires travaux de couture des demoiselles, desquels Arya s’évade pour aller *découdre* des corps ennemis masculins – « I’m not a lady, I’m a wolf. »²⁰. En ce sens, de représenter la femme armée d’une épée dépasse en soi l’imaginaire légendaire de guerrières qui sont plutôt armées d’arc ou de lance, car ainsi que le souligne Judith Jesch, « (...) a sword, closely associated with masculinity, would be incongruous on a female figure. »²¹

Archères ou *shieldmaiden*, c’est grâce à leur savoir-faire et à leur bravoure que ces guerrières s’imposent au sein de leurs univers fictifs souvent machistes, allant même jusqu’à ébranler le système patriarcal en place en évitant le mariage forcé et la bienséance (Merida), en rêvant d’être adoubée chevalier (Brienne), en fomentant la révolte populaire (Katniss) ou encore, en s’attribuant un rôle de chef militaire et politique (Lagertha) autrement dévolu aux hommes.

Toutefois, si elle fait fi des codes sociaux liés à son sexe, ce n’est pas toujours le cas pour les codes iconographiques. En effet, en ce qui concerne sa représentation genrée, la guerrière télévisuelle navigue presque inévitablement entre deux pôles. Elle propose d’une part (quoique rarement), une figure travestie sous un accoutrement masculin, comme c’était le cas pour ses ancêtres valkyries et *shieldmaiden*, dont la féminité apparaissait de manière cryptée. Inversement, elle peut présenter un modèle aux attributs féminins mis en valeur selon une iconographie canonique allant à l’encontre d’une représentation réaliste pour une véritable combattante. Lagertha est le parfait exemple de cette deuxième catégorie, affichant une apparence physique dont la féminité (sur)exposée et typée (svelte révélée par une armure ajustée, coiffure impeccable, maquillage souligné, allure intacte même lors de lourdes scènes de combat, regard et gestuelle provocants) nous rappelle son inscription au sein d’une lourde filiation d’*action chicks*²², lesquelles marquent une volonté manifestement progressiste

dans la représentation du genre féminin, mais dont les réincarnations dépassent difficilement le stade du stéréotype. Comme si, pour « avoir le droit de se battre », la guerrière se devait soit d’être drapée de masculinité, soit d’être excessivement féminisée et sexualisée; dans les deux cas, elle s’intègre au combat sous le couvert d’une mascarade, d’une apparence trafiquée, témoignant d’une difficulté persistante dans l’équation entre violence et féminité. Cette superficialité serait peut-être même évoquée et critiquée dans *Hunger Games*, du fait que Katniss, le personnage principal, se doit d’être exagérément grimée lors de ses apparitions publiques afin de plaire aux foules, sans quoi elle ne serait pas *spectaculaire*, trait exigé par son rôle dans ce film; en tant que vache à lait médiatique, elle se doit d’afficher une image attrayante.

Si ces guerrières savent se faire respecter et même acclamées dans le cadre de leur univers fictionnel respectif, elles possèdent également de vastes *fan clubs* qui se nichent dans les réseaux sociaux, forums et autres communautés virtuelles. Selon Henry Jenkins²³, les fans s’approprient une figure issue de la culture populaire parce que celle-ci proposerait le fantasme d’un idéal à accomplir. Ces appropriations de la femme guerrière par les fans (FanArt, cosplay, vidéos, etc.) nous révèlent comment ces figures sont perçues, en comparaison de ce qu’elles proposent par leur représentation dans les dispositifs médiatiques²⁴. Par exemple, en une simple recherche sous le mot-clé « Lagertha » sur le site YouTube, on peut trouver une pléthore de tutoriels qui enseignent comment réaliser la coiffure particulière de l’héroïne de *Vikings*, alors que, curieusement, aucun ne présente la manière de recréer ses pirouettes à l’épée. Désire-t-on réellement incarner ou plutôt *ressembler* à une guerrière? Si l’on regarde rapidement du côté des héroïnes jeunes, on dénote, chez les jeunes admiratrices, un fort désir de devenir l’héroïne à part entière, tant en imitant son *look* que ses actions, ainsi qu’en témoignent les

« Ma question sous-jacente, qui soutiendrait toutes celles que je viens d'évoquer, est celle-ci : de qui la guerrière *actuelle* est-elle véritablement le fantasme ? Est-ce un idéal né d'un regard masculin ou féminin ? »

apprenties archères américaines. Que peut-on dire des spectatrices matures qui semblent s'adonner essentiellement à la recréation de l'apparence (séduisante) de la guerrière admirée tant par les personnages de la diégèse que par les spectateurs ?

Quoi qu'il en soit, ces créations de fans, qui sont des manières de recevoir et de s'approprier les figures, soulèvent autant d'interrogations sur le plan de l'auditoire que sur les paramètres du personnage en tant que tel : est-ce parce qu'on lui attribue des armes et qu'on lui fait adopter des comportements combattifs traditionnellement réservés aux personnages masculins que l'on associe la guerrière au féminisme ? À ce sujet, nous avons vu que l'attribution de l'épée n'était pas anodine, alors que d'autres guerrières persistent à conserver des armes « féminines » tel que l'arc. Ou bien serait-ce plutôt une question d'attitude, de position sociale ou de pouvoir véhiculé par le personnage ? La figure de guerrière hypercontemporaine est aussi traversée par un amalgame de traits de caractère et de motivations définis : indépendante, idéaliste, entêtée, fonceuse, mais peut-être aussi sensible, protectrice, fidèle. Mon postulat est que, écartelée de toute part par la question féministe, le personnage de la guerrière serait une figure privilégiée qui agirait comme réflecteur d'une crise identitaire que vivraient actuellement les représentations du féminin. Ainsi, on pourrait qualifier cette guerrière de mythe, car elle serait réceptacle des préoccupations, angoisses et idéaux des collectivités contemporaines²⁵.

De quelles manières la guerrière actuelle réactualise-t-elle, ou au contraire, reconduit-t-elle les limites et les (re)configurations des normes de genres ? Plus important encore, pouvons-nous conjuguer l'énorme succès auprès du public que rencontre la guerrière hypercontemporaine avec une prétendue volonté de repenser le genre féminin, alors que si l'on en croit Charlene Tung : « [A female heroine] is acceptable because she does not challenge gender norms too much. » ?²⁶ Si la guerrière était une figure complètement ingouvernable (*unruly woman*²⁷) et hors normes, connaîtrait-elle un tel succès, soulèverait-elle

un aussi grand engouement de la part du public ? Prenons par exemple le cas de Brienne of Tarth, surnommée très ironiquement Brienne the Beauty par les hommes de la diégèse en raison de son physique atypique, soit celui d'une femme musculeuse aux cheveux courts – autrement dit, androgyne. Il s'agit d'une véritable force de la nature et d'une combattante aguerrie aux valeurs nobles, une *knight in shining armor*, mais qui ne suscite pas l'ombre d'un émoi de la part du public en comparaison à une Lagertha au physique complètement en phase avec les standards de beauté féminins actuels.

Finalement, si elle conteste le rôle et la trajectoire genrée du personnage féminin guerrier, il y a toutefois persistance d'une incompatibilité, d'un trouble dans la cohabitation violence et féminité : « I'm no lady » et pourquoi pas « Yes, I'm a lady. And I am violent. » ? La féminité de la guerrière se retrouve ainsi fragmentée, morcelée, dépeinte comme incompatible ou incohérente avec les activités guerrières ; par exemple pour ces figures, c'est toujours un problème d'être à la fois guerrière et mère, la grossesse est souvent ce qui vient menacer ou mettre un terme aux activités combattives.

Alors qu'elles sont aujourd'hui élevées au rang d'icônes féministes, on peut se demander si leur nature est réellement émancipatrice ou si, au final, elles font partie d'une reformulation d'un fantasme masculin immémorial qui est celui d'imaginer la femme au combat, comme c'était le cas pour les légendaires valkyries : « Valkyries were an object of the imagination, *creatures of fantasy* rooted in the experience of *male warriors*. »²⁸ explique Jesch. Ces dames de la mort rendaient la mort plus attirante pour les guerriers vaincus au combat en leur servant le vin au Valhalla. Dans cet esprit, la combattante 2.0 résumerait pour une énième fois cette archaïque conjugaison entre Eros et Thanatos dans une vision masculiniste. Cette vision s'inscrirait parfaitement dans l'optique d'un *male gaze*²⁹ omnipotent et infranchissable, qui, à la manière d'une poupée

gigogne, donnerait l'illusion de quitter son spectre uniquement pour rattraper la fugitive qui, *de charybde en scylla*, se retrouve prisonnière d'un spectre encore plus grand. En ce qui a trait à son iconographie, nous avons constaté que la guerrière hypercontemporaine se manifeste selon deux tendances : soit sa féminité est (sur)exposée, soit elle est travestie. Quitterait-elle définitivement le spectre cinématographique de la femme objet du regard masculin où s'y trouverait-elle encore embourbée, malgré ses coups et ses cris, malgré tout ?

Ma question sous-jacente, qui soutiendrait toutes celles que je viens d'évoquer, est celle-ci : de qui la guerrière *actuelle* est-elle véritablement le fantasme ? Est-ce un idéal né d'un regard masculin ou féminin ? L'une de mes hypothèses, que viendrait confirmer des personnages tels que Lagertha ou Katniss, serait que l'engouement de l'audience féminine pour une héroïne ne serait que proportionnelle à celui de l'audience masculine envers cette dernière ; d'abord approuvée par le regard masculin, le désir mimétique de la spectatrice se verrait activé par l'image convoitée. D'où naîtrait l'envie d'incarner ou de ressembler à l'objet du fantasme, si l'on considère que ce désir des hommes de voir la femme se battre dirige conséquemment les fantasmes féminins. Dans le cas de Katniss, cela n'est pas bien compliqué ; l'actrice qui incarne le personnage est nulle autre que la jeune vedette de l'heure (Jennifer Lawrence) dont la réputation n'est plus à faire. Toutefois, je crois que cela ne serait que l'une des avenues possibles et que celles-ci varient d'œuvre en œuvre et d'un personnage à l'autre. L'actuelle et cinquième saison de *Game of Thrones*, reçue comme plus « féministe » que les précédentes par la critique et le public³⁰, et qui semble d'ailleurs hantée par des revendications féministes présente plusieurs personnages féminins guerriers qui posent tour à tour cette même question à des interlocuteurs masculins : « And you, for who are you fighting for ? »

Loin de moi l'idée de contester ou de dévaloriser ces figures de guerrières, lesquelles sont au contraire essentielles au renouvellement des représentations des femmes à la télévision et au cinéma mais je crois qu'au-delà de la surestime dont elles sont l'objet dans les médias, elles doivent être questionnées, disséquées, afin d'en comprendre les mécanismes pour en faire jaillir des réflexions qui éventuellement

nous permettront de repenser de manière éclairée l'imaginaire entourant le personnage féminin. Parce que dans la fiction comme dans la vie, nos combats ne sont pas encore gagnés.

Notes de référence

1. JACKSON, Peter. *The Lord of the Rings : The Return of the King*. New Line Cinema, Nouvelle-Zélande et États-Unis, 2003.
2. BIENOFF, David, et D.B. WEISS. *Game of Thrones*. HBO, États-Unis, 2011 -2015.
3. SCHULIAN, John. *Xena : Warrior Princess*. MCA Television and Renaissance Pictures, Nouvelle-Zélande, 1995 – 2001.
4. WHEDON, Joss. *Buffy the Vampire Slayer*. The WB, UPN, États-Unis, 1997-2003.
5. WEST, Simon. *Lara Croft : Tomb Raider*. Paramount Pictures, États-Unis, 2001.
DE BONT, Jan. *Lara Croft Tomb Raider : The Cradle of Life*. Paramount Pictures et BBC, États-Unis, 2003.
6. JACKSON, Peter. *The Hobbit*. New Line Cinema, Metro-Godwyn Mayer, 2013-2015.
7. ROSS, Gary. *The Hunger Games*. Lionsgate, Color Force, États-Unis, 2012.
8. HIRST, Michael. *Vikings*. Irish Film Board, Take 5 Productions et World 2000 Entertainment, Canada et Irlande, History Channel, 2013.
9. BIENOFF, David, et D.B. WEISS, *Ibid*.
10. ANDREWS, Mark et Brenda CHAPMAN. *Brave*. Walt Disney Pictures and Pixar Animation Studios, États-Unis, 2012.
11. Une abondance d'articles traitent de la montée de ce phénomène, notamment celui de Grace Hood : HOOD, Grace. « More Girls Target Archery, Inspired By “The Hunger Games” » . *NPR*, 27 novembre 2013. En ligne.
12. Ce type d'article est parfaitement exemplifié par celui-ci, tiré du site TOR : THE ROCKET, Stubby. « Better Identification of Viking Corpses Reveals : Half of the Warriors Were Female ». *TOR. COM*, 2 septembre 2014. En ligne. <http://www.tor.com/blogs/2014/09/female-viking-warriors-proof-swords>

13. Judith Jesch, de l'Université de Nottingham, est par ailleurs spécialiste de la question des femmes au sein des sociétés Vikings. JESCH, Judith. *Viking women, warriors, and Valkyries*. University of Nottingham, The British Museum, April 19, 2014. En ligne. <http://blog.britishmuseum.org/2014/04/19/viking-women-warriors-and-valkyries/>
14. BOUCHARD, Gérard. *Raison et déraison du mythe : Au cœur des imaginaires collectifs*. Boréal, Montréal, 2014.
15. L'hypercontemporain, et cela est notre propre acception, se différencie du contemporain en ce qu'il concerne le présent on ne peut plus actuel; pour ce qui nous intéresse, il s'agit de la culture qui se joue en ce moment même avec son lot de produits encore inachevés, tels que la série *Game of Thrones*.
16. FRANKEL, David, ed. *The Complete Untitled Film Stills*. Museum of Modern Art, New York, 2003, p. 9
17. INNESS, Sherrie, dirigé par. *Tough Girls : Women Warriors and Wonder Women in Popular Culture*. Palgrave Macmillan, New York, 1999.
18. La traduction courante du terme *shieldmaiden* est « vierge au bouclier », ou encore « vierge guerrière ».
19. BIENOFF, David, et D.B. WEISS. *Game of Thrones*. HBO, États-Unis, 2011 -2015.
20. MARTIN, George R.R. *A Storm of Swords. Book Three of a Song of Ice and Fire*. Bantam Books, New York, 2011, p. 305.
21. ESCH, Judith. *Viking women, warriors, and Valkyries*. University of Nottingham, The British Museum, April 19, 2014. En ligne. <http://blog.britishmuseum.org/2014/04/19/viking-women-warriors-and-valkyries/>
22. Ces *action chicks*, ou poulettes d'action (ma traduction), sortes d'héritières de la femme fatale, sont des personnages *écraniques* se caractérisant essentiellement par une apparence féminine ouvertement séduisante doublée d'un rôle actif ou carrément violent. À ce sujet, lire INNESS, Sherrie. *Action chicks. New Images of Tough Women in Popular Culture*. Palgrave Macmillan, New York, 2004.
23. JENKINS, Henry. *Textual Poachers. Television Fans and Participatory Culture*. Routledge, New York and London, 1992.
24. J'entends par dispositif médiatique tous les types de supports qu'englobe le *storytelling* d'un univers fictionnel : films, séries télévisuelles, publications littéraires, publicités, sites internet officiels et produits dérivés (telles qu'affiches, poupées et figurines).
25. BOUCHARD, Gérard. *Raison et déraison du mythe : Au cœur des imaginaires collectifs*. Boréal, Montréal, 2014.
26. TUNG, Charlene. « Embodying an Image : Gender, Race, and Sexuality in "La Femme Nikita" » in INNESS, Sherrie A. *Action chicks. New Images of Tough Women in Popular Culture*. Palgrave Macmillan, New York, 2004, p. 95-121.
27. HEINECKEN, Dawn. « No Cage Can Hold Her Rage? » in *Ibid*, p. 181-206.
28. JESCH, Judith. *Viking women, warriors, and Valkyries*. University of Nottingham, The British Museum, April 19, 2014. En ligne. <http://blog.britishmuseum.org/2014/04/19/viking-women-warriors-and-valkyries/>
29. En deux lignes, la théorie du *male gaze*, développée par Laura Mulvey, propose que tout élément d'une production filmique (scénario, images, dialogues, personnages, etc.) est établi selon des principes et un point de vue fondamentalement patriarcaux contribuant à objectifier la ou les présences féminines. MULVEY, Laura. *Visual and Other Pleasures*. Bloomington : Indiana University Press, 1989.
30. BIXBY, Scott. « "Game of Thrones" Is Back – And More Feminist Than Ever Before ». *Arts.Mic*. 10 avril 2015. En ligne. <http://mic.com/articles/115172/game-of-thrones-is-back-and-more-feminist-than-ever-before>

La figure de la femme détective : regard sur son héritage dans les séries télé contemporaines

■ Gabrielle Doré, étudiante à la maîtrise en études littéraires, UQAM

Les séries télévisuelles ont désormais une place significative dans les études sur la culture populaire et elles sont analysées de manière à mettre en évidence le caractère singulier de ce type de médium. En effet, leur légitimité dans les études culturelles n'est plus remise en question, et on s'intéresse maintenant au regard nouveau qu'elles posent sur notre société. Si de nouvelles émissions voient le jour annuellement, il semble que les séries d'enquête sont particulièrement abondantes depuis la dernière décennie : *CSI : Crime Scene Investigation*, *True Detective*, *Broadchurch*, *The Killing*, *Criminal Minds*, *Sherlock*, etc. Or, la figure du détective évoque plus souvent Sherlock Holmes que Miss Marple; traditionnellement, l'univers de l'enquête est davantage associé aux figures masculines. Pourtant, nous le verrons, les femmes détectives font partie de l'univers culturel depuis tout aussi longtemps. Il est donc impératif de s'intéresser à l'héritage de ces personnages féminins, plus particulièrement dans les séries télévisuelles contemporaines, puisque ces femmes détectives sont de plus en plus présentes aux côtés de leurs collègues masculins. En ce sens, il semble important de se questionner sur ce que ces représentations féminines de nos petits écrans transmettent comme vision des femmes. C'est ce qui nous intéressera ici, à travers les personnages de Carrie Mathison et de Stella Gibson, respectivement les personnages principaux d'*Homeland* et de *The Fall*. Si ces personnages témoignent tous deux d'une conception féministe de la femme détective, cette vision ne peut toutefois être assumée d'emblée et se doit d'être nuancée. Mais d'abord, car cela paraît essentiel, posons les

bases de cette analyse avec un bref portrait de l'histoire de la figure de la femme détective et de celle des personnages féminins au petit écran.

La femme détective

Le roman *Les Mystères d'Udolphe* (1794) d'Ann Radcliffe est souvent évoqué pour parler de la première figure de femme détective, soit celle du personnage d'Emilie, qui tente de résoudre les mystères qui se déroulent au château d'Udolphe. Or, jusqu'au XIX^e siècle, ce type de personnage est assez rare dans les récits et elles sont bien souvent incarnées par des dames aristocrates ou bourgeoises, et ce jusque dans les années 1940 (Gavin, 2010). Toutefois, mentionnons que les œuvres de celle qu'on surnomme « la mère du roman policier », Anna Katherine Green, ont contribué au développement du personnage de la femme détective au courant du XIX^e siècle, car elle est la première écrivaine américaine à s'être taillé une place en littérature policière. Puis, dans l'entre-deux-guerres, la femme détective se transforme et devient moins séduisante, créant ainsi un contraste avec la femme fatale qui apparaît à la même époque. Aussi, les femmes détectives de cette période ont rarement choisi leur profession; elles enquêtent plutôt par hasard ou par accident. Ainsi, elles n'incarnent pas encore des figures de femmes frondeuses et des modèles éminemment positifs; l'exemple le plus célèbre est sans doute la Miss Marple d'Agatha Christie, une dame âgée qui mène sa vie de manière indépendante, sans mari ni enfant.

C'est Cordelia Gray, la détective créée par P.D. James, qui marque un véritable tournant dans l'histoire de la figure de femme détective. Elle apparaît en 1972 dans un roman au titre équivoque : *An Unsuitable Job for a Woman*. De nouvelles figures de femmes détectives, au

tempérament plus dur et aux habiletés intellectuelles beaucoup plus développées, émergent dans les années 1970 (Heilbrun, 2004). Par exemple, c'est dans ces années que naît la première femme détective lesbienne, Kat Guerrera, dans le roman *Angel Dance* (1977) de M. F. Beal. Le début des années 1980 connaîtra l'apparition d'importants personnages qui influenceront plusieurs auteur.e.s : Sharon McCome (1977), créée par Marcia Muller; V.I. Warshawski (1982), créée par Sara Paretsky et Kinsey Millhone (1982), créée par Sue Grafton. Aujourd'hui, les auteur.e.s contemporain.e.s de romans policiers mettent en scène des détectives désormais bien connues : Patricia Cornwell a créé Kay Scarpetta en 1990, une agente de la FBI remarquablement brillante, et Kathy Reichs a créé Temperance Brennan en 1997, une anthropologue judiciaire franche et très scrupuleuse dans son travail. Une certaine évolution se dessine donc à travers ces divers personnages, même s'ils sont loin d'avoir été conçus comme des « modèles féministes ». Grâce à eux, la femme détective a graduellement obtenu son propre code littéraire, à l'instar de son homologue masculin. Ces personnages ont pu gagner une place dans le paysage littéraire policier, tout comme à la télévision.

La femme dans les séries télé

Au petit écran, l'apparition des femmes s'est faite avant tout à travers des figures de femmes au foyer. Du milieu des années 1940 au début des années 1960, les sitcoms avaient la cote et les bonnes ménagères également : blanches et issues de la classe moyenne, elles incarnaient l'idéal de la femme de l'époque (pensez à Betty Draper dans *Mad Men*). Par la suite, certaines émissions ont contribué à déconstruire cette image, avec des femmes qui s'opposaient aux rôles traditionnels, notamment *Bewitched* (1972) avec le personnage de Sabrina, une sorcière femme au foyer refusant d'obéir à son mari, qui lui interdit d'utiliser ses pouvoirs magiques. Avec l'apogée du féminisme dans les années 1970 coïncide l'arrivée en ondes de séries télé comme *Wonder Woman* (1976), *Charlie's Angels* (1976-1981) et *Maude* (1972), qui présentent des figures de femmes fortes. Cela ouvrira la voie à plusieurs autres nouveaux personnages féminins qui apparaîtront dans les années suivantes. Par exemple, vers la fin des années 1980, on porte à l'écran pour la première fois une mère de famille insatisfaite de ses conditions de travail, soit Pauline Fox, dans la

série *Cosby* (1988). Ce personnage représentait, pour l'époque, une femme « imparfaite », non-conforme aux valeurs traditionnelles qu'incarnaient les personnages de femmes au foyer. Finalement, *Murphy Brown* montre le premier personnage féminin qui fait le choix de devenir une mère monoparentale, en 1996. C'est d'ailleurs dans les années 1990 que les théoriciennes féministes commencent à s'intéresser massivement aux séries populaires, avec l'apparition de *Sex and The City* (1994) et d'*Ally McBeal* (1997), qui suscitent toutes deux de vives réactions. Certains critiques affirment que ces émissions présentent des femmes libérées, certes, mais pas nécessairement heureuses (Busch, 2009). Encore, elles cherchent à tout prix à trouver l'amour et à se marier, ce qui, pour certain.e.s, ne peut présenter de modèles intrinsèquement féministes, c'est-à-dire qui suggèrent une certaine émancipation ou une transgression des conventions sociales. Pourtant, on ne peut nier l'évolution de l'image des personnages féminins incarnés dans les séries télé : avec les années, plus de possibilités s'offrent à elles, plus de pouvoir leur est accordé et elles deviendront même le sujet central de plusieurs émissions.

Dans cette optique, le personnage de la femme détective connaîtra lui aussi l'apparition de figures marquantes. Plus les années s'enchaînent et plus les exemples se multiplient : *Veronica Mars*, *Law & Order*, *CSI*, *Cagney & Lacey*, *The Shield*, *X-Files*, etc. Ainsi, à la fin des années 1990, le personnage de la femme détective avait acquis une base de fan très substantielle, mais elles avaient également fait leur apparition au petit écran ; en termes de chiffres, par exemple, à l'été 2003, les femmes faisaient partie d'équipes d'enquête sur plus de neuf chaînes, notamment dans la série la plus populaire aux États-Unis, *CSI : Crime Scene Investigation* (Mizejewski, 2004). Au cinéma, la femme détective ou policière a également graduellement pris sa place, avec des films comme *Blue Steel* (1989) et *Le Silence des Agneaux* (1991), qui ont tous deux considérablement soudé la figure de la femme détective.

En ce sens, il serait logique de penser que nous avons désormais atteint l'incarnation de la femme détective infaillible, celle qui possède toutes les qualités nécessaires à sa profession, en plus de mener une vie libérée de toutes les contraintes liées aux normes de la société patriarcale. Effectivement, cette figure s'inscrirait à la suite d'une longue évolution, à la fois de la figure de la femme détective, et de la

représentation des femmes dans les téléséries. Or, nous le verrons avec l'exemple d'*Homeland*, les personnages de détectives au féminin sont plutôt traversés par plusieurs contradictions et il est difficile d'affirmer qu'on présente aux téléspectatrices et téléspectateurs des personnages féminins principaux complètement affranchis et inspirants.

Homeland : une détective pour la nation

Homeland est une série américaine diffusée par Showtime et créée en 2011 par Alex Gansa et Howard Gordon (créateurs de *24 heures chrono*), inspirée de la série israélienne *Hatifum* (traduite en anglais par *Prisoners of Wars*). La quatrième saison d'*Homeland* s'est conclue en décembre 2014 et sera suivie d'une cinquième saison. Dans cette émission, nous suivons des membres de la CIA dans leur combat contre le terrorisme. Dans les premières saisons, l'action évolue autour du mystère entourant les allégeances politiques de Nicholas Brody, soldat américain retrouvé après huit ans de captivité par Al-Qaïda. Les personnages complexes et les intrigues multiples ont permis à cette série de remporter plusieurs Emmy Awards¹ et d'être consacrée, aux yeux de la critique, comme l'une des meilleures séries télé américaines à ce jour.

La dimension idéologique d'*Homeland* constitue un des enjeux principaux de la série, puisqu'elle s'ancre dans le trauma post-11 septembre. Ces événements hantent d'ailleurs quotidiennement Carrie, personnage principal de l'émission, qui nous apprend dès le générique « qu'elle a raté quelque chose cette journée-là » et « qu'elle ne laissera pas cela se produire de nouveau »². Elle souhaite à tout prix empêcher un autre attentat terroriste. Ce désir de justice et de devoir moral rejoint la figure du détective, traditionnellement portée par ces valeurs; Carrie incarne donc certains traits typiques de cette figure en agissant comme détective pour la nation. C'est à cet égard qu'elle symbolise aussi certains enjeux propres à la société américaine contemporaine. En effet, la série *Homeland* a un caractère très patriotique : elle traite du terrorisme en présentant le Moyen-Orient comme l'ennemi et les États-Unis comme la grande puissance mondiale. Certes, le vétéran Nicholas Brody, symbole du héros américain, se transforme en traître de la nation en se convertissant à l'islam, et en cela, on pourrait croire que l'intention était de choquer, de renverser l'image du parfait héros. Or,

Carrie fait de cette enquête sur l'ancien Marine sa véritable obsession; la défense de la nation devient son combat personnel. Par un engagement souvent émotif, elle soutient le discours de l'idéologie américaine, qui prône la supériorité de sa nation. Cette double dimension incarnée par Carrie, par son statut de détective pour la nation, permet de poser un regard différent sur les détectives contemporains de nos petits écrans, féminins de surcroît, et de saisir comment une telle figure archétypale peut également incarner certains traits de la société dans laquelle elle s'inscrit.

Carrie Mathison : incarnation d'un paradoxe féministe

Dès le début de la première saison, les téléspectatrices et téléspectateurs apprennent que Carrie Mathison est agente pour la CIA. La suite de l'émission présente Carrie comme une femme qui a choisi sa carrière, au détriment de sa famille ou d'une vie amoureuse. En effet, dans la quatrième saison, Carrie devient directrice de l'ambassade de la CIA à Islamabad, abandonnant sa fille, encore bébé, dans les bras de sa sœur Maggie. Elle n'a aucun désir de maternité : pour elle, avoir un enfant est clairement un fardeau. Elle ira jusqu'à tenter de noyer son bébé lorsqu'elle revient en visite au pays dans la même saison. C'est qu'elle se sent complètement inapte à s'occuper d'un enfant et ne voit pas d'autre solution que de faire disparaître sa fille. Carrie tente de se débarrasser de cette charge que représente l'enfant d'une part afin de prioriser sa carrière, mais aussi, d'éviter à sa fille d'être élevée par ce qu'elle considère comme une mère incompétente. En s'opposant à la figure maternelle traditionnelle, mais aussi en mettant sa carrière à l'avant-plan, le personnage de Carrie correspond à une projection plutôt féministe, au sens où elle apparaît comme une femme émancipée sur le plan personnel et professionnel. Mentionnons qu'elle conteste également le modèle américain de la femme parfaite, celle de la femme au foyer qui a été si longtemps transmise par le médium télévisuel.

Cette idée se traduit par la sexualité émancipée du personnage. Toujours dans cette quatrième saison, elle use de son charme pour manipuler un témoin, Ayan, qu'elle veut utiliser pour infiltrer le camp ennemi. Elle ira jusqu'à avoir des relations sexuelles avec lui afin de lui faire croire qu'elle est amoureuse,

« La complexité du personnage signale qu'il ne s'agit pas nécessairement de tracer une frontière nette entre les traits de Carrie qui sont ceux d'une détective féministe et les scènes qui la présentent en tant que femme bipolaire, ce qui souligne son caractère obsessionnel et qui peut laisser croire qu'elle reproduit une forme d'« hystérisation » de la femme. »

ce qui aura l'effet souhaité sur le jeune homme, c'est-à-dire qu'il s'engagera dans une mission pour aider l'équipe que chapeaute Carrie. Celle-ci n'hésite pas à user de son pouvoir d'attraction sur les hommes pour arriver à ses fins, ce qui peut se concevoir comme une forme d'émancipation. Il s'agit d'une femme qui s'est affranchie de la soi-disant « nature biologique féminine », qui aurait comme fonction première de faire des enfants. Cette affaire, mais aussi les premières minutes de la première saison d'*Homeland* montrent d'emblée le personnage de Carrie comme une femme libre sexuellement et sans engagement amoureux : elle rentre chez elle éméchée, passe un linge mouillé entre ses jambes et enlève sa fausse bague (celle qu'elle enfle dans son annulaire gauche pour faire croire à ses conquêtes qu'elle est mariée et qu'elle ne peut s'engager dans une relation) avant de se rendre au travail en vitesse. Cette scène, ainsi que celles où elle use de son pouvoir de séduction, permettent à la téléspectatrice et au téléspectateur de croire que Carrie s'est réapproprié sa sexualité.



Le personnage de Carrie Mathison. Capture d'écran de la saison 1, épisode 1.

Toutefois, cette image est altérée puisque l'on construit, en parallèle, une Carrie au caractère obsessionnel : convaincue que le personnage de Brody participe à des activités terroristes et veut attaquer les États-Unis, elle bâtit cette théorie selon laquelle cet

homme s'est rangé du côté ennemi. Or, lorsqu'elle partage son intuition avec des collègues (d'ailleurs presque tous de sexe masculin), aucun ne la croit et tous considèrent sa théorie comme de la pure folie. Elle apparaît alors comme une femme déséquilibrée, qui se laisse guider par son intuition et ses émotions et non sa logique. Bien qu'il s'agisse d'une caractéristique qui appartiendrait au portrait de la femme détective (Klein, 1995), il ne serait pas irraisonnable de penser que cela aurait dû évoluer avec le temps... En effet, cette image de Carrie rejoint celle de la femme qui serait, biologiquement, émotive et irraisonnée, en opposition avec les hommes, conception ancrée dans l'histoire depuis des siècles³. Cette figure de la femme hystérique symbolisée par Carrie est renforcée à travers les saisons : ses décisions sont constamment remises en doute. On ajoute à cela une histoire d'amour un peu tordue, qui a pour effet d'affaiblir le personnage féminin : Carrie est amoureuse d'un soldat suspecté d'être un espion terroriste, le sergent Nicholas Brody. La téléspectatrice ou le téléspectateur perçoit dès lors Carrie comme « dérangée », car quelle femme « normale » pourrait tomber amoureuse d'un terroriste ? Encore, cela est totalement contradictoire aux valeurs patriotiques qu'elle défend si émotivement. D'ailleurs, le contraste avec le personnage de Brody est marqué : si elle n'est pas prise au sérieux, voire reléguée chez les folles, Brody, lui, accède à la Maison-Blanche, jouit d'une présence médiatique importante et devient ainsi un héros de guerre pour la nation.



Les personnages Carrie Mathison et Saul Berenson. Image tirée de la saison 1, épisode 11.

En outre, Carrie est dépendante de ses médicaments. En plus d'altérer son jugement, son trouble bipolaire supplante les autres aspects de sa personnalité. L'accent est mis sur ce trait du personnage autant par la fréquence des scènes dans lesquelles on la voit agitée ou en train de prendre des médicaments, mais aussi par le caractère extrême de certains de ses comportements en lien avec son travail : par exemple, alors qu'elle vit un épisode maniaque (saison 1, épisode 11), elle crée une ligne du temps, avec un code couleur, en recouvrant un mur de son appartement de photos et d'articles liés à l'enquête. Cela met de l'avant le trouble obsessionnel compulsif lié à sa maladie et prouve que Carrie se laisse emporter par ses idées, ses « folles » théories qui vont jusqu'à envahir l'espace privé qu'est son appartement.

C'est dire que l'*empowerment* incarné initialement par le personnage de Carrie est constamment altéré par le scénario qui met de l'avant sa maladie, son caractère de femme instable, voire qui en exagère les symptômes. Ainsi, il devient difficile, plus les épisodes défilent et les saisons s'enchaînent, de reconnaître en elle une femme exemplaire et un modèle de réussite : ses émotions interfèrent constamment avec son jugement et elle devient de moins en moins crédible, parce qu'elle apparaît souvent comme une femme hystérique, allant jusqu'à devoir subir un traitement aux électrochocs.



Le personnage de Carrie Mathison. Capture d'écran de la saison 1, épisode 12.

On pourrait argumenter qu'il est pertinent de proposer un personnage de femme imparfaite, puisque cela est beaucoup plus représentatif de la réalité des femmes qui composent la société contemporaine. Ainsi, elle serait un modèle d'*empowerment* : elle devient directrice de la CIA, elle est indépendante financièrement, elle a le contrôle complet sur son corps, elle refuse la maternité, etc. Carrie incarne donc un paradoxe :

libérée sous certains plans, elle ne peut toutefois pas vivre cette liberté pleinement. En effet, si le scénario insiste sur son trouble bipolaire, le regard des autres altère aussi sa légitimité. Ce sont souvent ses collègues masculins ou des membres de sa famille qui la définissent comme un être dominé par la maladie. En ce sens, cette femme détective ne peut être perçue comme entièrement émancipée. Toutefois, sa condition peut également être vue comme un élément positif : elle parvient toujours à penser à côté de la norme, à regarder là où les autres ne pensent pas à regarder, à faire des raisonnements improbables, qui, au final, lui donneront toujours raison en plus de lui offrir la reconnaissance de ses pairs. La complexité du personnage signale qu'il ne s'agit pas nécessairement de tracer une frontière nette entre les traits de Carrie qui sont ceux d'une détective féministe et les scènes qui la présentent en tant que femme bipolaire, ce qui souligne son caractère obsessionnel et qui peut laisser croire qu'elle reproduit une forme d'« hystérisation » de la femme. Ce personnage est traversé par ces différentes tensions.

Néanmoins, comment *Homeland* pourrait permettre aux femmes de déconstruire les stéréotypes de la femme détective alors que son personnage féminin principal a de la difficulté à être prise au sérieux ? En fait, qu'est-ce qu'être une femme, détective de surcroît, sans être un cliché ? L'analyse de Klein, dans *Woman Detective : Gender and genre*, lui permet d'affirmer une hypothèse qui pourrait très bien s'appliquer aux personnages télévisuels contemporains : les lecteurs, ou, dans le cas qui nous intéresse, les téléspectateurs, ont des attentes envers le genre, mais aussi envers la figure du détective. Ainsi, nous pourrions avancer que si Carrie incarne toutes ces caractéristiques contradictoires, elle répond tout de même aux attentes de la téléspectatrice ou du téléspectateur envers ce type de personnage, aussi cliché soit-il. En effet, cette instabilité psychologique caractérise la figure du détective en général : dans la très grande majorité des cas, les détectives sont obsédés par leur travail, celui-ci occupant 100 % de leur emploi du temps. Ils sont également souvent solitaires et un peu déséquilibrés (Klein, 1995). En ce sens, Carrie Mathison, en tant que « détective pour la nation » au sein de la CIA, répond bel et bien aux particularités propres à la figure du détective. C'est plutôt dans sa dimension de personnage féminin qu'il faut l'envisager comme lieu de tension, invitant la

« En voulant sortir d'un cadre, celui du patriarcat, on entre dans un autre, comme des poupées russes, un peu comme s'il allait falloir encore beaucoup d'autres séries avant d'arriver au centre, avant d'atteindre la *matriochka*-détective-sans-faille. »

télespectatrice ou le téléspectateur à se questionner sur les représentations des femmes que lui offrent les séries télé contemporaines. En ce sens, Carrie est un reflet de la société dans laquelle elle évolue, c'est-à-dire une société qui redéfinit en ce moment même ses féminismes et, de manière plus globale, ce qu'est être une femme.

***The Fall* : Vers un nouveau modèle ?**

C'est en ce sens qu'il faut applaudir le travail du créateur de la série *The Fall*. En effet, il ne s'agirait pas d'un portrait réaliste de l'évolution de la femme détective si nous affirmions qu'aucune série télévisuelle contemporaine ne porte de discours féministe : c'est celui que soutient indéniablement le personnage de la détective Stella Gibson. Dès le début de la première saison, Gibson est vue comme une femme crédible et respectée : dans le premier épisode, nous apprenons qu'elle est sollicitée spécialement pour réexaminer

l'enquête d'une série de meurtres, après 28 jours d'investigation sans résultats. Au travers des épisodes, nous verrons aussi que tous ont un grand respect pour la détective ; elle exerce une autorité indéniable dans son milieu de travail. Pourtant, son superviseur, le chef de police Jim Burns refuse d'accepter la théorie de Gibson : selon elle, au-delà du meurtre pour lequel l'équipe a eu spécifiquement besoin de son aide, elle tisse un lien avec deux autres meurtres similaires. Or, Gibson insiste pour que Burns reconnaisse que ces assassinats sont liés. Notons que cette posture évoque d'emblée qu'il ne faut pas refuser de voir la violence faite aux femmes, et la série débute ainsi. La table est mise pour présenter une détective sans faille, mais humaine, qui s'accroche à cette enquête comme s'il s'agissait de défendre une communauté entière contre la violence antiféministe. Et c'est bel et bien ce que la série montre, une femme détective qui s'efforce de rappeler qu'il ne faut pas oublier la moitié du monde.



Source : <http://www.thenervousbreakdown.com/ltrent/2013/08/the-women-in-charge-the-fall-and-the-influence-of-jane-tennyson/>.

De plus, dans le troisième épisode, Stella Gibson initie des rapprochements avec un de ses collègues et l'invite finalement dans sa chambre d'hôtel. Elle choisit librement d'avoir une relation sexuelle avec lui, sans que cela implique un attachement affectif. Apparemment, cela dérange un de ses confrères, qui tente de ridiculiser son geste. Stella réplique : « Man fucks woman. Subject : man; verb : fucks; object : woman. That's OK. Woman fucks man. Woman : subject; man : object. That's not so comfortable for you, is it? » (saison 1, épisode 3). Les propos féministes sont ici évidents. Comme le souligne Martine Delvaux, écrivaine et professeure de littérature à l'UQAM, « cette femme-là choisit avec qui elle va coucher, et elle le choisit entièrement. Elle dicte les termes de la rencontre, elle suit ses élans, elle s'extirpe des rapports de pouvoir. Et pas un seul instant la question du consentement n'est appelée à être remise en question ». (Delvaux, 2014)

Le meurtrier recherché par Gibson, Paul Spector, commet des crimes envers les femmes. Il les attache, les étrangle, puis les manipule comme des mannequins, qu'il habille et place comme des œuvres d'art, comme des objets. Comme les femmes le sont souvent en société, a-t-on envie de dire. Ainsi, le choix du crime n'est pas

du tout anodin, au contraire : il est manifestement misogyne, et la série permet ainsi d'exposer la haine de certains hommes envers les femmes, mais aussi de remettre en question la domination patriarcale. Stella affirmera ainsi, en parlant du meurtrier et de ses victimes : « He has the impression he has the power to decide who lives and who dies. Let's keep them alive. » (saison 2, épisode 1), ce qui n'est pas sans rappeler cette idée selon laquelle la société patriarcale donne un pouvoir de décision supérieur à l'homme. Or, c'est ce que Stella Gibson se consacre à défaire. À l'opposé, Paul s'oppose à l'émancipation des femmes, s'en prenant précisément aux femmes dans la trentaine célibataires et ambitieuses sur le plan professionnel. En plus des crimes qu'il commet, il tient des propos haineux à l'égard de celles-ci. Dans le troisième épisode de la deuxième saison, par exemple, à propos de la conférence de presse tenue par Stella, il dit avoir pensé : « Fuck you, you English bitch. » (saison 2, épisode 3), parce qu'elle avait l'air très en confiance, « [...] she looked superior, while the Irishman sat next to her looked like a potato, like a farmer » (saison 2, épisode 3). Il la méprise parce qu'elle apparaît supérieure et il ne peut supporter qu'une femme domine un homme. Mis à part Spector, la série remet en question l'autorité de tous les autres



Source : <http://www.indiewire.com/article/watch-the-fall-season-2-trailer-shows-50-shades-of-jamie-dornan-and-gillian-anderson-20141027>.

personnages masculins, aussi secondaires soient-ils (du supérieur de Stella au serveur du restaurant, en passant par les autres détectives affectés à l'enquête). Sans nécessairement les mépriser, Gibson va plutôt, souvent grâce à l'ironie, les ramener à l'ordre en ne tolérant aucun comportement sexiste. Par exemple, lors d'une soirée dans un bar avec une de ses collègues, elle constate en revenant des toilettes que cette dernière se fait draguer par un homme qui tient deux Margaritas qu'elle s'empresse de saisir. L'homme réplique : « I'm uh... I'm not the waiter ». Et Gibson de répliquer : « Well why are you standing here ? » (saison 2, épisode 3). En soulevant ainsi le caractère absurde de certains comportements masculins, Gibson est présentée comme une femme de tête, qui valorise ses consœurs plutôt que de s'enticher des hommes. Est-ce parce que, selon elle, « [m]aleness is... a kind of birth defect » (saison 2, épisode 3) ? Sans doute.

À l'opposé, tous les autres personnages féminins sont présentés selon leurs forces ou l'intelligence de leurs propos, de la jeune policière que Stella accepte d'intégrer à son équipe à la mère de famille qui résiste à la tentation de reprendre son mari dès qu'elle apprend qu'il la trompe. Or, à l'inverse, rien ne sera déployé dans la série pour montrer des personnages masculins à fort caractère, contrairement à ce que proposent généralement les téléséries policières. En ce sens, la série est construite selon un cadre féministe, tout comme l'est son personnage principal. C'est également Stella Gibson qui contribue à la valorisation des femmes de la série, notamment parce que la détective est empathique envers toutes, sans exception. Cela évoque nécessairement la sororité, c'est-à-dire la solidarité au sein de la communauté que forment les femmes dans *The Fall*. D'ailleurs, mentionnons que le seul moment où Gibson s'abandonne est celui où le tueur entre dans son intimité (il entre par effraction dans sa chambre d'hôtel), comme pour montrer que les hommes réussissent toujours à s'immiscer dans toutes les sphères de la société, jusqu'à celles qui relèvent du privé. Cette scène est synonyme d'une forme de violence par l'intrusion, tout comme celle où son supérieur, Jim Burns, entre dans sa chambre et tente de coucher avec elle (saison 2, épisode 3). Gibson refuse, il insiste ; la seule réponse possible à cette violence est un coup de poing au visage.

Comme le souligne Delvaux, Stella Gibson nous force à regarder la violence faite aux femmes (Delvaux,



Source : <http://www.walesonline.co.uk/whats-on/film-news/winner-is-fall-awards-here-8313228>.

2014) : les crimes commis par Spector sont haineux et sexistes. Elle rappelle aussi, à travers ses choix et ses propos, que la femme a droit à une liberté sexuelle et intellectuelle, qu'elle peut prendre la parole et prendre la place qui lui revient. Dans cette série,

[...] je suis invitée à m'identifier à une détective brillante et dont les propos sont clairement féministes. Et ils sont féministes en ce sens que non seulement elle dénonce la haine de certains hommes envers les femmes (d'où sa détermination à attraper ce meurtrier), mais qu'elle incarne la possibilité, pour une femme, de sortir du scénario habituel (Delvaux, 2014).

Mais le personnage de Stella Gibson permet surtout de proposer (enfin) un nouveau modèle de femme détective. Pourtant, la toute dernière scène de la série laisse croire le contraire : alors que le tueur en série est atteint par balle, Stella se jette dans ses bras et exige en hurlant que l'on fasse venir les secours. C'est comme si on nous rappelait que personne n'est à l'abri de la manipulation et de la violence, même les femmes les plus fortes... En voulant sortir d'un cadre, celui du patriarcat, on entre dans un autre, comme des poupées russes, un peu comme s'il allait falloir encore beaucoup d'autres séries avant d'arriver au centre, avant d'atteindre la *matriochka*-détective-sans-faillie.

Or, si Stella Gibson incarne enfin un modèle féminin positif et féministe, la tâche demeure beaucoup plus complexe que de simplement remplacer un protagoniste masculin par *une* protagoniste (Klein, 1995). Qui plus est, l'homme détective est lui aussi (j'oserais dire plus) construit sur des stéréotypes. Toutefois, il serait d'autant plus difficile de présenter un personnage de détective femme *et* féministe :

comment pourrait-elle vouloir rétablir l'ordre dans la société, la tâche propre au détective, alors que celle-ci fonctionne selon un modèle patriarcal? Cette tension incarne aussi les enjeux auxquels font aujourd'hui face toutes les générations de femmes aujourd'hui, à qui on expose plusieurs choix souvent très paradoxaux, notamment en leur proposant de se libérer de toute contrainte corporelle; le tout en les bombardant de modèles de femmes dites « parfaites ». Or, Carolyn G. Heilbrun croit que nous avons désormais atteint le point où nous pouvons comprendre l'importance et l'influence de la fiction populaire, qui peut adopter de nouvelles idées et créer de nouvelles images, de nouvelles formes (Heilbrun, 2004). Il s'agit d'une perspective issue des *cultural studies*, courant de recherche transdisciplinaire qui se veut, entre autres, une revalorisation critique des objets issus de la culture populaire. Par exemple, la thèse de Heilbrun démontrait que les romans du début des années 1970 qui mettaient en scènes des femmes détectives ont créé une nouvelle forme de protagoniste au féminin (Heilbrun, 2004), ce qui a ouvert la porte à la création d'autres figures de ce type. Ainsi, en tant que fictions populaires, les séries télé contemporaines auraient elles aussi un pouvoir significatif quant aux représentations de modèles féminins : si ces émissions choisissent d'adopter une nouvelle image de femme détective, nous pourrions éventuellement reconstruire ce que projettent ces personnages, et ainsi léguer un héritage qui présente davantage de figures féminines inspirantes. Espérons que le personnage de Stella Gibson n'est que le premier d'une longue série.

Références

1. Récompenses offertes aux meilleures séries américaines lors d'un gala annuel.
2. Traduction libre du générique de l'émission.
3. Cette image s'enracine notamment dans le discours sur la femme hystérique, propagé entre autres par Charcot et ses patientes de l'Hôpital de la Salpêtrière dans les années 1880.

Bibliographie

Livres

Gavin, E. Adrienne, « Feminist Crime Fiction and Female Sleuths », dans C. J. Rzepka and L. Horsley (dir.),

A Companion to Crime Fiction, Oxford, Wiley-Blackwell, 2010, p. 258-269.

Gregory Klein, Kathleen, *The Woman Detective. Gender and genre*, Illinois, Illini Books, 1995 [1988], 282 p.

Lemonde, Anne, *Les femmes et le roman policier. Anatomie d'un paradoxe*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1984, 261 p.

Mizejewski, Linda, *Hardboiled and highleed : The Woman Detective in Popular Fiction*, New York, Routledge, 2004, 215 p.

Zeisler, Andi, *Feminism and pop culture*, Berkeley, Seal Press, 2004, 177 p.

Articles

Busch, Kaufer Elizabeth, « *Ally McBeal to Desperate Housewives : A Brief History of the Postfeminist Heroine* », *Perspectives on Political Science*, vol. 38, no 2, 2009, p. 87-97.

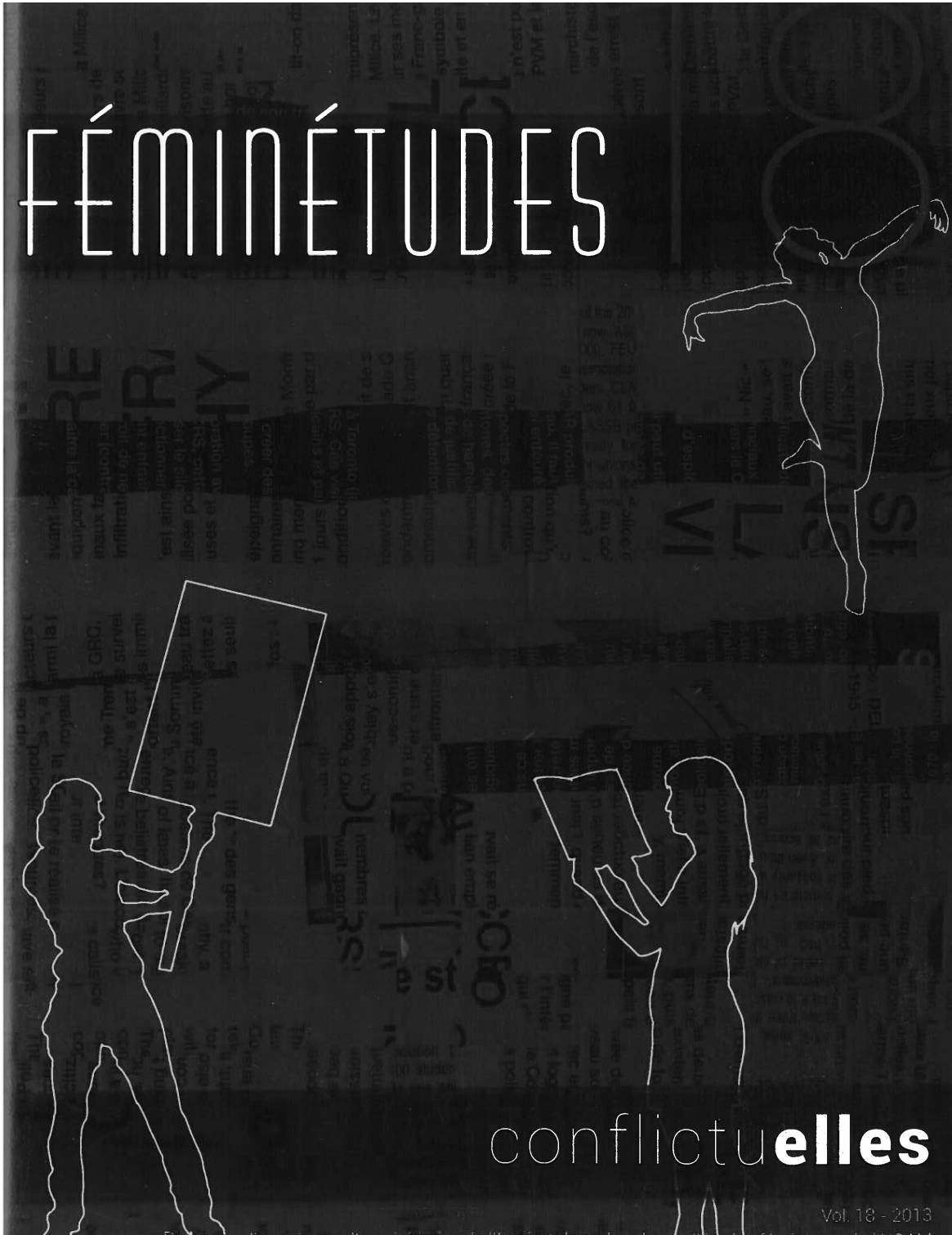
Delvaux, Martine, « 50 nuances de Grey : la Saint-Valentin des belles au bois dormant », *Le Devoir* [en ligne], 14 février 2015, <http://www.ledevoir.com/culture/cinema/431844/50-nuances-de-grey-la-saint-valentin-des-belles-au-bois-dormant> (Page consultée le 24 mars 2015)

Gnaba, Sami, « Les traumas de l'Amérique d'aujourd'hui », *Séquences : la revue de cinéma* [en ligne], no 281, 2011, p. 34-35. <http://id.erudit.org/iderudit/67883ac> (Page consultée le 19 novembre 2014)

Heilbrun, G. Carolyn, « The New Female Detective », *Yale Journal of Law and Feminism* [en ligne], vol. 14, no 419, 2004, p. 419-428. <http://heinonline.org> (Page consultée le 19 novembre 2014)

Horbury, Alison, « Post-feminist impasses in popular heroin television », *Continuum : Journal of Media & Cultural Studies* [en ligne], vol. 28, no 2, 2012, p. 213-225. <http://dx.doi.org/10.1080/10304312.2014.888043> (Page consultée le 21 novembre 2014)

Turnbull, Sue, « 'A suitable job for a woman' : women, work and the television crime drama », *Continuum : Journal of Media & Cultural Studies* [en ligne], vol. 28, no 2, 2014, p. 226-234. <http://dx.doi.org/10.1080/10304312.2014.888044> (Page consultée le 21 novembre 2014)



Troisième section : ConflictuELLES

FéminÉtudes, vol. 18, no 1, octobre 2013

Le discours médiatique entourant le travail du sexe : une féminisation qui victimise et occulte

■ Alexandrine Cadieux Leblanc, étudiante au baccalauréat en travail social, UQAM

Avec les compressions annoncées par le gouvernement québécois dans les services sociaux et le projet de loi C-36 du gouvernement fédéral visant à encadrer la pratique de la prostitution, le débat concernant le travail du sexe a été largement alimenté dans les médias au courant des derniers mois. Le travail du sexe est un vaste sujet qui divise les féministes depuis plusieurs générations, et il est pertinent de mettre en lumière la façon avec laquelle cet enjeu est aujourd'hui abordé par les journalistes. Pour ce faire, six articles de quotidiens, publiés entre le mois de septembre et le mois d'octobre 2014, ont été sélectionnés afin de réaliser une analyse sommaire du vocabulaire utilisé par les auteur.e.s pour décrire le travail du sexe. Pour assurer une certaine représentativité, les articles sélectionnés proviennent de deux quotidiens différents, *Le Soleil* et *Le Devoir*, et ont été rédigés par trois auteurs de sexe masculin, deux auteurs de sexe féminin ainsi que par *La Presse canadienne*. Tous les articles sont de courts reportages portant sur la prostitution, que ce soit sous la forme d'entrevues réalisées auprès de groupes sociaux et du ministre de la Justice en lien avec le projet de loi C-36, ou encore sur la pratique d'organismes communautaires s'adressant aux femmes prostituées. L'analyse révélera que le discours médiatique marginalise la prostitution, en plus de renforcer les stéréotypes de genres. En effet, le travail du sexe est souvent abordé sous l'angle de l'exploitation sexuelle des femmes par les hommes, occultant la réalité des personnes, hommes, femmes et minorités sexuelles, qui choisissent de pratiquer ce métier.

Comme les mots utilisés par un.e auteur.e ont une fonction symbolique importante et influencent grandement l'idée qu'on se fera du sujet abordé (Gagnon, Perrault et Maisonneuve, 2014), le champ lexical utilisé par les auteur.e.s pour aborder le travail du sexe est un angle d'analyse pour le moins révélateur en ce qu'il témoigne de la vision qu'ont les journalistes des personnes travailleuses du sexe. Dans les articles sélectionnés, l'expression « travail du sexe » n'est utilisée par aucun.e des auteur.e.s, alors que le terme « prostitution » revient à 24 reprises. Le mot « prostitution » est chargé moralement, en ce qu'il « a été, et est encore aujourd'hui, associé à la déviance, à la corruption et à la criminalité » (Mensah, 2007 : 1), en plus de restreindre « l'identité de la personne aux activités qu'elle exerce » (*ibid.*). En effet, l'utilisation de l'expression « travail du sexe » permet de désigner cette activité sous « l'angle [d'un] contrat » (*ibid.*), en plus de ne pas confondre les personnes avec leurs activités (*ibid.*). Ainsi, « [parler] de travail du sexe autorise à poser des actions en regard des droits des travailleuses : le droit de travailler en santé et en sécurité, le droit de ne pas être violentée, harcelée ou discriminée, le droit de s'associer avec d'autres pour se protéger, le droit à la dignité et à l'intégrité de sa personne » (*ibid.*). Ainsi, aborder cette activité comme étant un travail plutôt qu'une déviance sociale est largement moins réducteur pour les personnes qui pratiquent cette activité, une population déjà marginalisée par notre société. Dans le même ordre d'idées, l'expression « travailleuse(s) du sexe » est mentionnée à 15 reprises par les auteur.e.s, alors que le terme « prostituée(s) » revient, pour sa part, à 12 reprises, mais n'est employé qu'une seule fois, à titre d'adjectif, dans l'expression « femme prostituée » (Buzzetti, 2014). On remarque ainsi que « la distinction entre l'activité économique et

la personne elle-même » n'est pas mise de l'avant dans les articles, puisque les femmes semblent bien souvent confondues « avec le travail qu'elles pratiquent » (Mensah, 2007 : 1).

Il est intéressant de souligner que les termes utilisés pour désigner les personnes travailleuses du sexe sont féminisés par les auteur.e.s dans tous les articles. Bien que la féminisation ait normalement comme objectif « d'atténuer et d'enrayer certains traits patriarcaux ou hétéronormatifs de la langue française, ainsi que la domination du genre “grammatical” masculin » (Berthelet, 2014 : 1), cette féminisation semble en réalité plutôt poser problème puisqu'elle victimise les femmes en s'inscrivant dans un discours hautement patriarcal, et parce qu'elle repose sur des critères extrêmement hétéronormatifs qui excluent les personnes lesbiennes, gaies, bisexuelles, transsexuelles, transgenres et *queer*. Pour commencer, on remarque que ce sont uniquement les termes se rattachant à la personne pratiquant le travail du sexe qui sont féminisés par les auteur.e.s. En effet, les termes « travailleur(s) du sexe » ou « prostitué(s) » sont absents de tous les articles. Toutefois, les expressions utilisées pour décrire le reste du milieu du travail du sexe sont tous au masculin, que ce soit lorsque les auteur.e.s mentionnent les « clients » (mot mentionné à 10 reprises), les « proxénètes » (mot indiqué une fois), les « pervers » (mot écrit une fois également), ou encore un « souteneur éconduit » (expression utilisée une fois). Ainsi, il semble que la féminisation utilisée par les auteur.e.s s'inscrit dans un rapport de pouvoir genré, puisque les mots et les termes utilisés sous-entendent que ce sont uniquement les femmes qui s'adonnent au travail du sexe, et ce, au profit des hommes, que ces derniers soient clients ou proxénètes. Ce présumé rapport de domination des hommes sur les femmes ne se limite pas uniquement au milieu du travail du sexe, mais plutôt à l'ensemble des propos des auteur.e.s tout au long des articles. En effet, tous les autres mots et expressions qui auraient pu être féminisés ne l'ont pas été. Les auteur.e.s parlent de « citoyens canadiens » (expression indiquée à une reprise) pour désigner l'ensemble de la population canadienne, ou encore de « donateurs potentiels » (expression utilisée à une reprise) pour nommer les personnes contactées dans le cadre d'une campagne de financement. Aussi, on mentionne le mot « sénateurs » à deux reprises, et ce même si les femmes représentent près de 35 % des

sièges du Sénat canadien (Cool, 2010). L'expression « un médecin » est également utilisée, même si on fait en réalité référence à une femme médecin. Ces exemples démontrent clairement que la féminisation utilisée par les auteur.e.s, plutôt que d'enrayer les traits patriarcaux de la langue française, met en évidence la présence indélébile et omniprésente d'une organisation sociale et juridique basée sur la détention de l'autorité et du pouvoir par les hommes, au détriment des femmes.

La féminisation des termes désignant les personnes travailleuses du sexe et la masculinisation des termes entourant le reste du milieu du travail du sexe s'inscrit également dans un rapport d'hétéronormativité. En effet, en plus de supposer que les femmes sont les seules à s'adonner au travail du sexe, la féminisation utilisée par les auteur.e.s ne tient pas compte de la réalité vécue par les hommes pratiquant cette activité, dont le nombre était estimé à 400 uniquement sur le territoire montréalais en 2008 (Clément, 2008, *in* Truchon, 2012). De plus, cette féminisation participe à l'invisibilisation des personnes lesbiennes, gaies, bisexuelles, transsexuelles, transgenres et *queer*, en ce qu'elle s'inscrit dans « l'acquisition d'une vision totalitaire plus ou moins cohérente du monde – une “cosmologie” – qui tend à attribuer un sexe aux objets, aux lieux et aux gestes, à “sexuer” les différentes divisions de l'espace ou encore à poser des analogies plus ou moins explicites entre le rapport hommes-femmes et d'autres rapports liés au monde naturel (soleil/lune) ou au monde social (peuple/élites) » (Bereni, Chauvin, Jaunait et Revillard, 2008 : 77). Nulle part, dans les propos des auteur.e.s analysé.e.s, n'est-il question d'une autre possibilité de sexe/genre que le féminin ou le masculin ; le travail du sexe n'est abordé que dans une perspective hétérosexuelle. Ainsi, l'analyse démontre que la ségrégation des sexes, qui tend à exclure les personnes qui n'entrent pas dans les catégories, est encore très marquée dans le discours médiatique, tant à l'égard des femmes, comme il a été démontré précédemment, qu'à l'égard des personnes s'identifiant à des minorités sexuelles, dont l'existence est carrément passée sous silence. Comme le mentionne brillamment El Yamani, « [ce] n'est donc pas seulement ce que disent les médias, ou leur façon de le dire, qui favorise une perception stéréotypée, limitée et faussée des femmes, c'est aussi ce qu'ils ne disent pas » (1998 : 225).

« Il est impératif que les nuances nécessaires pour mieux saisir les nombreuses réalités du travail du sexe soient davantage véhiculées, car c'est de cette façon que nous pourrions développer un discours plus juste [...] »

En somme, la perspective adoptée dans les médias est généralement en opposition avec le point de vue défendant le travail du sexe comme relevant d'un choix, et qui implique que les personnes qui s'y adonnent puissent légitimement revendiquer les mêmes droits que les autres citoyen.ne.s. En effet, les articles analysés sous-entendent majoritairement que le travail du sexe est associé à la déviance et à la criminalité, et qu'il est pratiqué uniquement par les femmes au profit des hommes, passant sous silence la réalité des personnes qui exercent ce métier par choix ainsi que l'existence de sexualités autres qu'hétérosexuelles dans le milieu du travail du sexe. Il est intéressant de noter qu'aucun.e des auteur.e.s ne s'est intéressé directement à l'avis d'une personne du milieu dans les articles sélectionnés, préférant plutôt donner la parole soit à des intervenantes du milieu, des groupes de femmes, des médecins ou alors le ministre de la Justice. Or, l'autodétermination des personnes, qui « renvoie au droit de se diriger soi-même et à la liberté de choix sans interférence de la part d'autres personnes » (ACTS, 2005), gagnerait fort probablement à être mise de l'avant lorsqu'il s'agit d'aborder un sujet aussi sensible, puisque la nuance entre les personnes qui *choisissent* de pratiquer ce métier et celles qui y sont *contraintes* apparaît fondamentale. Le discours présentement véhiculé dans les médias tend plutôt à occulter la réalité de certaines personnes en les percevant comme des victimes exploitées, que l'État semble vouloir sauver à travers un nouveau projet de loi. Il est impératif que les nuances nécessaires pour mieux saisir les nombreuses réalités du travail du sexe soient davantage véhiculées, car c'est de cette façon que nous pourrions développer un discours plus juste afin de promouvoir une société dont les principes de justice sociale sont enfin pleinement acquis et reconnus à l'égard de tous les citoyen.ne.s.

Bibliographie

Association canadienne des travailleuses et travailleurs sociaux (2005). « Lignes directrices pour une pratique conforme à la déontologie », disponible en ligne : <<http://casw-acts.ca/sites/default/files/>

[attachements/Lignes%20directrices%20pour%20une%20pratique%20conforme%20à%20la%20déontologie.pdf](#)> (consulté le 2 février 2015).

Bereni, L., Chauvin, S., Jaunait, A. Revillard, A. (2008). « Genre et socialisation », dans *Introduction aux Gender Studies, Manuel des études sur le genre*, Bruxelles : de Broeck Université, p. 75-109.

Berthelet, C. (2014). « Le langage n'est pas neutre : petit guide de rédaction féministe », revue *FéminÉtudes*, hors-série, septembre 2014.

Buzzetti, Hélène, 2014. « Effacer l'ardoise judiciaire des prostituées », *Le Devoir*, 11 septembre 2014, consulté en ligne : <<http://www.ledevoir.com/politique/canada/418163/projet-de-loi-c-36-effacer-l-ardoise-judiciaire-des-prostituees>>

Cool, J. (2010). « Les femmes au Parlement », *Service d'information et de recherche parlementaires*, Bibliothèque du Parlement, disponible en ligne : <<http://www.parl.gc.ca/content/lop/researchpublications/prb0562-f.htm>> (consulté le 28 novembre 2014).

El Yamani, M. (1998). « L'art de la récupération des médias », *Médias et féminismes : Minoritaires sans paroles*, Montréal : L'Harmattan, p. 223-233.

Gagnon, A., Perrault, C. et Maisonneuve, H. (2014). *Guide des procédés d'écriture* (2^e édition), Ville Saint-Laurent, Éditions du renouveau pédagogique Inc.

La Presse canadienne, 2014. « Prostitution : la loi va protéger les travailleuses du sexe, insiste MacKay », *Le Devoir*, 9 septembre 2014, consulté en ligne : <<http://www.ledevoir.com/politique/canada/417989/prostitution-la-loi-va-protger-les-travailleuses-du-sexe-insiste-mackay>>

Marquis, Mélanie, 2014. « Des groupes sociaux s'opposent au projet de loi sur la prostitution », *Le Devoir*, 5 septembre 2014, consulté en ligne : <<http://www.ledevoir.com/politique/canada/417746/des-groupes-sociaux-s-opposent-au-projet-de-loi-sur-la-prostitution>>.

Mensah, M. N. (2007). « Travail du sexe : 14 réponses à

Entre surmédicalisation et essentialisme : le discours des sages-femmes québécoises

■ Annick Vallières , étudiante au doctorat en sociologie, Université de Montréal
Karelle Villeneuve, étudiante au baccalauréat en sociologie, UQAM

Depuis 1999 au Québec, la pratique sage-femme est légalisée. Cette victoire est liée à des luttes menées par un mouvement de femmes souhaitant se réapproprier leur corps en opposition à la médicalisation de la grossesse et de l'accouchement ainsi qu'à un mouvement parallèle d'humanisation des naissances s'opposant, entre autres, aux violences obstétricales. La pratique sage-femme est donc considérée comme faisant partie des héritages féministes de la génération précédente. Malgré les efforts qu'il reste encore à faire pour l'accessibilité de ces pratiques au plus grand nombre de femmes¹, nous souhaitons offrir une réflexion critique sur l'instrumentalisation des femmes et de leur corps autant dans les discours médicaux que dans les discours contemporains des sages-femmes, ancrant tous deux les femmes dans une idée de nature.

En commençant par l'arrivée de la médicalisation de la grossesse et de l'accouchement dans une visée nationale de « sauvegarde de l'enfance » au Québec (Baillargeon, 2004), ce texte propose tout d'abord d'analyser les discours des médecins en rapport au corps des femmes. En effet, la médicalisation de l'enfantement conféra un pouvoir social non négligeable aux médecins sur le corps des mères. Ensuite, nous tenterons de rendre explicite un glissement essentialisant noté dans les discours actuels de certaines sages-femmes valorisant une quelconque « nature féminine ». Cette tendance semble être apparue depuis quelques années et nous apparaît tout à fait distincte des discours du mouvement des femmes appelant à la réappropriation de leur propre corps qui ont permis la légalisation de la pratique sage-femme.

Au Québec, la médicalisation de l'accouchement et de la grossesse s'est effectuée progressivement sur la base de la lutte contre la mortalité infantile à partir des années 1910 pour atteindre son apogée dans les années 1960-70 – l'avènement de l'assurance-hospitalisation a d'ailleurs généralisé cette tendance. Cette mission salvatrice de sauver les bébés des classes populaires fut conduite par les femmes bourgeoises et religieuses. Par leurs demandes et leurs réponses, celles-ci ont permis d'accroître rapidement l'exercice du contrôle des médecins sur la vie et le corps des femmes. Il s'agit donc d'un système basé sur la prévention du risque, qui aura des effets positifs réels sur la diminution de la mortalité infantile à la naissance, mais qui contribua à l'implantation des discours médicaux faisant de la grossesse et de la naissance des moments chargés de risques potentiels pour l'enfant et, accessoirement, pour la mère. Ces débats et les services ainsi mis en place « reposaient sur une conception nationaliste, religieuse et essentiellement patriarcale de la place et du rôle des femmes dans la société » (Baillargeon, 2004 : 293). En effet, selon une perspective foucaldienne, « les femmes ne sont pas tant “contrôlées” par les médecins [...] qu'exposées à des pratiques discursives et institutionnelles qu'elles sont enclines à intégrer et à adopter » (Baillargeon, 2004 : 23) en échange de l'approbation sociale. Cette autorégulation témoignerait du pouvoir que certains discours parviennent à exercer à travers les individus, contribuant à la « normalisation » de comportements particuliers au détriment des autres, qui deviennent marginaux et éventuellement décriés. Puisque les mères sont perçues comme les premières responsables de la santé physique de leur enfant, il en découle la volonté, même le devoir, d'éviter tout risque potentiel associé à la grossesse et à la naissance. Une responsabilité individuelle de la santé et de la survie de

leurs bébés est attribuée aux mères, jugées coupables si elles refusent de suivre docilement les directives médicales. Il devient alors marginal pour les femmes de ne pas fréquenter un médecin régulièrement durant la grossesse – au risque de subir les commentaires négatifs et les regards désapprobateurs de leur entourage pour qui les discours « experts » valent davantage que la capacité des mères de prendre de bonnes décisions pour elle et leur bébé.

C'est dans ce contexte de « société du risque » (Beck, 2001) que le processus de la médicalisation de la grossesse et de l'accouchement a pris de l'expansion. Il s'inscrit d'ailleurs dans un long processus historique de domination patriarcale en Occident auquel est inhérent le contrôle du corps des femmes et de leur reproduction. Les discours biomédicaux ont été influencés par la conceptualisation du corps comme une machine, héritée des Lumières. La machine idéale était vue comme le corps masculin et donc, les déviations (menstruations, allaitement, grossesse et ménopause, par exemple) de ce modèle étaient envisagées comme des dysfonctions. La médicalisation associe le corps féminin à une machine déficiente et imprévisible (Davis-Floyd, 1994). Cette représentation du corps des femmes comme défaillant n'est pas sans rappeler la tendance des sociétés contemporaines occidentales à dépeindre les femmes comme faibles, irrationnelles, émotionnelles et de nature sauvage en opposition aux hommes représentés socialement comme forts, en contrôle et rationnels. Cette tendance découlerait du dualisme cartésien qui a mené à la croyance que les hommes pouvaient être représentés par l'esprit et les femmes par le corps. L'histoire a montré comment les institutions sociales – largement dominées par les hommes – ont cherché à dévaloriser l'autorité et les connaissances des femmes de la grossesse et de l'accouchement, domaine jusqu'alors contrôlé par les femmes et transmis de génération en génération, en faveur de nouvelles connaissances scientifiques détenues par les experts. Ce transfert d'autorité, de connaissances et de pouvoir faisant des médecins les détenteurs d'un savoir sur le corps féminin conduira les femmes à croire que leur corps serait mal adapté à la grossesse et à l'accouchement. Bref, les femmes sont construites dans les discours biomédicaux comme des corps indisciplinés plutôt que comme des corps savants, ce qui les positionne en situation de novices. La médicalisation de la grossesse

et de l'accouchement, en plus de permettre l'exercice d'un pouvoir, d'un contrôle et d'une surveillance accrues sur la vie et le corps des femmes, a contribué à une perte de confiance des femmes quant à leurs propres capacités.

En réponse à la montée de la médicalisation de la grossesse et de l'accouchement dans le Québec d'après-guerre, au courant des années 1970 et 1980, des groupes de femmes et de féministes ont revendiqué pour les femmes une démedicalisation de la grossesse et de l'accouchement : ces revendications prennent forme dans le contexte plus large d'un mouvement d'auto-santé et d'humanisation des naissances, et s'articulent avec la mise en place de centres de santé pour femmes. Ces centres se proposaient notamment de donner des cours d'anatomie aux femmes, de leur fournir des informations sur les différentes méthodes de contraception, ainsi que de leur enseigner comment pratiquer sur elle-même des examens mammaires et gynécologiques (Le Centre de santé pour femmes [1982], cité dans Dumont et Toupin, 2011). Ces revendications de démedicalisation et de déprofessionnalisation émanaient surtout de féministes radicales, qui luttèrent pour la réappropriation et le contrôle par les femmes de leur corps : « [I]l'objectif



« [L']ignorance dans laquelle sont maintenues les femmes au sujet de leur corps, de la grossesse et de l'accouchement est le fondement du pouvoir des médecins et potentiellement celui des sages-femmes. »

du mouvement de santé des femmes sera d'abord de « redonner aux femmes le pouvoir et le savoir sur leur propre corps ». Les objectifs plus précis viseront à désexiser, démedicaliser et déprofessionnaliser tout le domaine de la santé des femmes » (Dumont et Toupin, 2011 : 526). Le groupe Renaissance Sage-femme a écrit une lettre en 1977 à Lise Payette, ministre à la Consommation et aux Coopératives et Institutions financières, responsable à l'époque de la Commission sur le Statut de la Femme [sic], ainsi qu'au docteur Denis Lazure, ministre des Affaires sociales, pour réclamer la reconnaissance des pratiques des sages-femmes et dénoncer les interventions jugées inutiles, voire dangereuses, pratiquées sur les femmes lors de leurs accouchements² (Renaissance Sage-femme [1977], citée dans Dumont et Toupin, 2011). Elles ont fourni des preuves argumentées pour montrer que dans plusieurs pays, notamment en Angleterre, les pratiques des sages-femmes sont légalisées, reconnues et sécuritaires. Elles arguent que, malgré le fait que l'accouchement à domicile soit illégal au Canada, de plus en plus de femmes choisissent d'accoucher chez elles parce qu'elles sont insatisfaites des conditions d'accouchement dans les milieux hospitaliers. Dans cette perspective, il s'agit aussi de rétablir la pratique des sages-femmes pour permettre aux femmes qui désirent accoucher à la maison de le faire dans des conditions sécuritaires. De plus, la philosophie de pratique des sages-femmes se caractérise par une perspective épistémologique particulière qui se rapproche davantage des « savoirs situés et des perspectives partielles » (Haraway, 2007) au sens où elle constitue, comme nous l'avons vu plus haut, une réponse à l'effacement du savoir des femmes et de leurs expériences dans l'élaboration des pratiques biomédicales. L'idée politique et non-essentialiste d'un savoir situé et partiel construit à partir des conditions d'existence matérielles des femmes en tant que groupe historiquement opprimé s'accorde bien avec la vision non hiérarchique des sages-femmes relativement aux « connaissances des femmes sur leur propre corps ».

Près de quarante ans plus tard, les pratiques des sages-

femmes sont légalisées, mais toujours très réglementées au Québec. De plus, le discours sous-tendant les revendications pour l'accès à des sages-femmes s'est transformé à travers le temps : présentement, le discours véhiculé par les sages-femmes est un discours plutôt essentialiste et biologisant. S'il s'appuie toujours sur une lutte contre la médicalisation des naissances et l'appropriation du corps des femmes par le corps médical, il revendique aussi l'accouchement en tant qu'expérience identitaire³, mystique⁴ et naturelle. La grossesse et l'accouchement sont perçus comme des processus physiologiques naturels et transcendants, où les femmes sont celles qui savent le mieux ce dont elles ont besoin lorsqu'elles enfantent. Dans une visée d'*empowerment*, l'approche des sages-femmes revendique le droit et la possibilité pour chaque femme de choisir son accouchement, de le diriger et d'affirmer son autonomie vis-à-vis de cet enfantement. Cette approche est clairement en continuité avec les revendications féministes radicales des années 1970 et 1980, mais le discours naturalisant, et quelque peu homogénéisé, vient évacuer une large part des clivages qui traversent les femmes, notamment sur la disponibilité et l'accès aux sages-femmes, ainsi que sur les (pré)dispositions nécessaires pour que les femmes se sentent légitimes à la fois d'accoucher « naturellement », mais aussi de revendiquer cette expérience comme une part constitutive d'elles-mêmes. L'accouchement « naturel » devient donc une expérience individuelle, plutôt que collective⁵, qui ne fait de sens que pour soi, en tant qu'événement majeur et marquant dans la vie de la mère : il est sorti, déconnecté des conditions matérielles de vie et des réalités spécifiques des femmes, et des conditions collectives de prise en charge des naissances. Il ne s'agit pas ici de délégitimer ces pratiques et ce qu'elles peuvent représenter pour les femmes qui les vivent, ni de minimiser l'importance de l'enfantement dans la vie des femmes : il s'agit de montrer que ce discours des sages-femmes, tel qu'il apparaît depuis quelques années, s'appuie sur une conception de l'enfantement comme étant transcendant pour les femmes (blanches), sans tenir compte nécessairement des privilèges

intrinsèques à cette représentation⁶, ni des tensions et contradictions qui peuvent exister parmi les femmes, ainsi que des vécus concrets de celles-ci.

Ainsi, dans cette perspective, il nous apparaît que les discours tenus par les sages-femmes s'inscrivent dans une lutte pour la parole et le sens légitime que l'accouchement *devrait* avoir dans la vie des femmes et que, de ce fait, les femmes sont instrumentalisées au profit d'une idéologie qui tente d'expliquer l'importance de l'accouchement pour les femmes. Il nous apparaît extrêmement dangereux de s'appuyer sur une idée de nature pour expliquer que l'accouchement est « naturel ». D'une part, la grossesse et l'accouchement sont extrêmement contrôlés socialement (par le corps médical et les sages-femmes) : si cette naturalité allait de soi, il n'y aurait pas toutes ces interventions pour rappeler qu'il s'agit d'un processus naturel et il ne serait pas si urgent de revendiquer le sens légitime de l'accouchement. D'autre part, il est toujours particulièrement douteux d'en appeler à des arguments naturalisant pour parler de la reproduction des femmes compte tenu de l'oppression historique et spécifique que celles-ci ont vécue et vivent toujours sur la base de ce type de discours.

Que ce soit par les médecins ou les sages-femmes, le corps des femmes est toujours ancré dans une idée de nature : dans les discours médicaux, il s'agit du « corps » comme nature à contrôler⁷, et si pour les sages-femmes le corps devient un lieu de pouvoir et de savoir, il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'un corps « naturel », comme si le corps des femmes pouvait exister à l'extérieur des rapports sociaux et des interventions qui le fabriquent, et qui modèlent le rapport possible que les femmes ont avec leur corps. Colette Guillaumin a notamment montré que « [l]e corps est construit comme corps sexué » (Guillaumin, 1992 : 118). Dans cette perspective, le corps ne peut pas être considéré comme existant en soi, et possédant un savoir inné sur lui-même : c'est la répétition de gestes, l'inculcation de restrictions, de postures, de rapports au temps, à l'espace, et ce, à cause d'interventions continues sur les corps qui fabriquent les rapports spécifiques des femmes à leur corps. Ainsi, il est impossible de postuler que les femmes possèdent « naturellement » les savoirs particuliers que nécessitent les accouchements. Dans ce type de discours naturalisant, on prétend que les

femmes n'ont pas besoin de s'informer sur leur corps, car elles seraient déjà informées du seul fait qu'elles sont des femmes. Il nous semble que le discours des sages-femmes revendiquant le « pouvoir naturel » des femmes aurait plus de sens si, par exemple, les cours d'anatomie féministe (par et pour les femmes) mis en place par les féministes des années 1970 avaient perduré dans le temps et que toutes les femmes y avaient concrètement accès. Or, l'ignorance dans laquelle sont maintenues les femmes au sujet de leur corps, de la grossesse et de l'accouchement est le fondement du pouvoir des médecins (Baillargeon, 2004) et potentiellement celui des sages-femmes. De plus, il ne faut pas perdre de vue que ces périodes peuvent être vécues comme des moments fortement imprégnés d'insécurité et que, même parmi les femmes qui ont de « bonnes connaissances de leur propre corps », celles-ci font face à leur corps dans une situation tout à fait nouvelle.

Ainsi, à la fois dans les discours médicaux et dans les discours des sages-femmes, il semble que les femmes, malgré le fait qu'elles soient les premières concernées, sont repoussées à l'arrière-plan de ces discours : la polarisation excessive entre la médicalisation de l'accouchement et l'accouchement « naturel » entendu par les sages-femmes mine une véritable compréhension de la réalité des femmes qui accouchent. On peut se demander où se trouvent les femmes au sein de ces discours, tant cela ne semble être qu'une bataille idéologique. Or, c'est le corps des femmes qui est en jeu au sein de cette « bataille » ; et permettre un débat dans ces termes c'est considérer avoir une mainmise symbolique sur le corps des femmes comme ressource naturelle à s'appropriier et à exploiter⁸.

Pour finir, il nous semble que les revendications passées des féministes qui militaient pour l'accès aux sages-femmes soient toujours d'actualité. Il nous apparaissait cependant important de souligner les tensions qui existent entre ces revendications et leur évolution dans le temps, et la manière dont les discours différents se sont construits pour appuyer la légitimité des sages-femmes. Nous pensons qu'il est essentiel de revenir à l'expérience socialement différenciée des femmes lorsque nous formulons des discours les concernant pour qu'elles ne soient plus des participantes de seconde zone aux débats entourant leurs accouchements. Selon nous, aucun

discours ne devrait se permettre d'instrumentaliser le corps et le vécu des femmes pour mener une bataille idéologique.

Références

1. Dans ce texte, nous référerons aux discours médicaux et aux sages-femmes concernant les femmes cisgenres. Bien que nous reconnaissons que toute personne ayant un utérus pourrait profiter de l'accessibilité des services des sages-femmes, les informations recueillies ne portaient malheureusement pas sur une clientèle plus large.

2. Notamment l'administration de Pitocin ou de Syntocinon pour accélérer le travail, des épisiotomies, la péridurale, utilisation de forceps, etc., alors que dans 93 % des cas, les accouchements se déroulent sans complication. (Renaissance Sage-femme [1977], citée dans Dumont et Toupin, 2011)

3. « L'accouchement est une expérience de rencontre avec soi-même, une source de découverte, une occasion d'apprendre sur soi, sur la vie, sur l'amour. Pour plusieurs, la naissance de leur enfant fut aussi vécue comme une renaissance, comme leur naissance en tant que mère et en tant que père » (Lemay, 2004 : 14)

4. « Dans notre monde morcelé et fragmenté, nous voyons des femmes qui font des liens avec celles qui les ont précédées, des liens avec les mères de la Terre. [...] Nous entendons parler du caractère sacré de la naissance. [...] [D]es femmes témoignent de la transcendance du corps, des multiples dimensions de l'enfantement et de son mystère essentiel. » (Lemay, 2004 : 13)

5. Expérience collective au sens où les femmes partagent plus ou moins les mêmes conditions matérielles d'existence ce qui permet une identité politique collective non-essentialiste basée sur une position structurelle partagée.

Évidemment, des expériences spécifiques de la grossesse et de l'accouchement peuvent également être modelées par l'imbrication d'autres rapports sociaux inégalitaires (pour en savoir davantage, voir la théorie de l'intersectionnalité).

6. Propos personnels rapportés par une sage-femme, dans lesquels elle mentionne que les femmes racisées sont davantage plus « dans leur corps », en opposition avec les « femmes occidentales » (blanches) qui seraient plus « dans leur tête ».

7. Autrement dit, tout se passe comme si les professionnels et professionnelles de la santé utilisant des discours biomédicaux qui ancrent le corps des femmes dans la nature, tout en les dépossédant de leur expertise, voulaient s'assurer de réguler quelque chose qui leur échappe et qui, finalement, n'est pas contrôlable et ne relève pas de leur expertise, soit le corps des femmes en général.

8. Argument inspiré de Paola Tabet (1998), mais aussi d'une interprétation libre de la thèse de Colette Guillaumin (1978).

Bibliographie

BAILLARGEON, Denyse, *Un Québec en mal d'enfants : la médicalisation de la maternité, 1910-1970*. Montréal, Éditions Remue-ménage, 2004, 376 pages.

BECK, Ulrich, *La société du risque*, Paris, Aubier, 2001, 521 pages.

DAVIS-FLOYD, Robbie, « The technocratic body : American childbirth as cultural expression », *Social Science and Medicine*, vol. 38, n° 8, 1994, p. 1125-1140.

DUMONT, Micheline et Louise Toupin, « B-Réappropriation de son corps, de sa reproduction et de sa santé », dans *La pensée féministe au Québec*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2011 [2003], p. 526 à 536.

EHRENREICH, Barbara et Deirdre ENGLISH, *Sorcières, sages-femmes et infirmières : une histoire des femmes et de la médecine*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2005 [1976], 99 pages.

GRÉGOIRE, Lysane, « Avant-propos », dans *Au cœur de la naissance*, sous la dir. de Lysane Grégoire et Stéphanie St-Amant, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2005 [2004], p. 17 à 20.

GUILLAUMIN, Colette, « Pratique du pouvoir et idée de nature (1) Appropriation des femmes », *Questions féministes*, no 2, Février 1978. Consulté dans *Questions féministes 1977-1980*, Paris, Éditions Syllepse, 2012, p. 155 à 182.

GUILLAUMIN, Colette, « Le corps construit », dans *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'Idée de Nature*, Paris, Côté-Femmes, 1992, p. 117 à 143.

HARAWAY, Donna, « Savoirs situés. La question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle », dans *Manifeste cyborg*, Paris, Exils, 2007, p. 107-142.

LEMAY, Céline, « Préface », dans *Au cœur de la naissance*, sous la dir. de Lysane Grégoire et Stéphanie St-Amant, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2005 [2004], p. 11 à 15.

RIVARD, Andrée, « Chap. 6 : Montée de la contestation concernant les conditions de naissance », dans *Histoire de l'accouchement dans un Québec moderne*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2014, p. 243 à 283.

TABET, Paola, « Fertilité naturelle, reproduction forcée », dans *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*, Paris, Éditions de L'Harmattan, 2013 [1998], p. 77 à 180.

FéminÉtudes

Femmes et militantisme

Revue étudiante issue d'une initiative de l'Institut de recherche et d'études
féministes de l'UQAM – Volume 11, N° 1, 2006, 5\$



Quatrième section : Femmes et militantisme

FéminÉtudes, vol. 11, no 1, octobre 2006

Féminisme dans le mouvement étudiant depuis 1964¹

■ Jean-François Filiatrault, étudiant à la maîtrise en sociologie, UQAM

La discipline historique, et l'histoire nationale qu'elle a produite, sont androcentriques ; elle obscurcit l'existence même des femmes ainsi que les apports et actions du mouvement féministe (Dumont, 2013). L'histoire écrite du mouvement étudiant n'y fait pas exception. En effet, dans la majorité des livres portant sur le mouvement étudiant (par exemple, Bélanger, 1984 ; Gravel, 2006 ; Renaud et Ethier, 2013²), les luttes féministes et les femmes sont peu présentes ou même complètement absentes³. Ceci s'explique notamment par une tendance du mouvement étudiant à hiérarchiser les luttes, reléguant la lutte féministe au second plan. Parallèlement, peu d'écrits féministes ont porté sur le mouvement étudiant contrairement à d'autres mouvements. Pourtant, de nombreuses femmes ont fait leurs premiers pas dans le monde politique par le biais du mouvement étudiant⁴ et de grandes réalisations ont été faites, influençant le parcours de plusieurs personnes.

Cet article vise à rendre compte de certaines continuités et ruptures qui marquent les actions féministes dans les organisations étudiantes et dans le mouvement étudiant québécois depuis les années 1960⁵.

L'UGEQ

Durant les années 1960, le mouvement étudiant connaît deux profondes transformations avec, premièrement, la réforme du système d'éducation et, deuxièmement, la création de l'*Union générale des étudiants du Québec* (UGEQ), cette dernière marquant l'apparition du syndicalisme de combat étudiant. En effet, pour la première fois, les étudiantes et étudiants du Québec se dotent de structures similaires à celles des syndicats professionnels. C'est durant cette décennie que les femmes commencent à investir plus

massivement le système d'éducation ; cependant, leur présence reste discrète dans les associations étudiantes. Pour Louise Harel, qui fut vice-présidente de l'UGEQ durant l'année scolaire 1967-1968, « [...] c'était des années où finalement tout le monde convenait qu'il fallait une femme puis il y en avait une par équipe. Avant moi il y avait eu Lise Denis [qui] a été vice-présidente aussi [...]. C'était un peu, je ne dis pas des femmes alibi, mais c'était comme si on ne pouvait pas s'en passer, mais une c'était assez. »⁶. En mars 1969, l'UGEQ se saborde au bout de cinq années d'existence et le mouvement étudiant se retrouve atomisé dans divers partis et groupes politiques (*Parti Québécois, En Lutte, Parti communiste ouvrier*, etc.) (Bélanger, 1984).

C'est cependant durant cette période « morte » sur le plan de la lutte étudiante que les théories et enjeux féministes ont commencé à être connus au Québec. En contact avec les théories du mouvement de libération des femmes (MLF) américain, une femme et un homme étudiant à l'Université McGill écrivent en octobre 1968, un des textes marquant du féminisme québécois, *The Birth Control Handbook*, qui « obtint en 1971 le record des ventes annuelles de toutes les publications canadiennes » (Collectif, 1978, p. 8). Cette brochure, qui sera traduite par le *Front de libération des femmes* (FLF), influencera grandement les perceptions des femmes sur l'avortement (Brodeur et al., 1981).

L'ANEQ

Il faudra attendre 1975 pour que les associations étudiantes de campus se réunissent au sein d'une organisation nationale, l'Association nationale des étudiants du Québec (ANEQ), moment coïncidant avec la création du comité femmes de l'UQAM (Fontaine, 1997). Contrairement à l'UGEQ, et en concordance avec l'époque, l'ANEQ adoptera une

analyse féministe dès ses premières années en publiant couramment dans son journal des articles et textes d'analyse sur le féminisme et sur les conditions de vie et d'étude des femmes. Alors que les centrales syndicales se dotent de comités sur la condition féminine au début des années 1970 (Brouillette et al., 2010), l'ANEQ suivra le pas légèrement plus tard, fera des appels à l'organisation de comité femmes dans les associations étudiantes à partir du printemps 1978 (Fournier, 1979) et se dotera de son propre comité femmes. En 1981, cependant, ce sera le mouvement étudiant qui devancera le monde syndical avec la féminisation du nom de l'ANEQ, qui deviendra l'*Association nationale des étudiants et étudiantes du Québec* (ANEEQ), ce qui fera boule de neige dans les associations étudiantes locales (Theurillat-Cloutier, 2010).

S'inspirant du mouvement féministe, les étudiantes demanderont rapidement plus d'autonomie face à la centrale syndicale étudiante et organiseront un forum réservé aux étudiantes avec comme objectifs les éléments suivants :

« [...] entamer des débats entre les femmes de l'ANE[E]Q sur leur condition, élaborer un mode de fonctionnement pour que les femmes se fassent entendre, rassembler les femmes militantes pour qu'elles suscitent à leur tour la participation des femmes et créer des liens avec les comités femmes locaux. » (Theurillat-Cloutier, 2010, p. 25)

Il en découlera la création, en 1983, de l'*Organisation des femmes dans l'ANEEQ* (ODFA). Véritable organisation féministe autonome et non-mixte au sein de l'organisation étudiante, l'ODFA se dote de ses propres statuts et règlements, participe à la préparation des congrès de l'ANEEQ (en créant des caucus non-mixtes durant ces derniers et en tenant son propre congrès trois semaines avant ceux de l'ANEEQ), élit son exécutif qui remplace le comité femmes, siège sur le Conseil central de l'ANEEQ et réalise ses propres plans d'action. Durant les années 1980, en plus de s'organiser au sein du mouvement étudiant et de défendre leurs gains⁷, les féministes travailleront sur plusieurs dossiers touchant les femmes comme le caractère sexiste de l'école⁸ (Muzzo, 1981), le chômage et la représentation des femmes dans la sphère publique et dans les arts.⁹

À partir de la moitié de la décennie, deux dossiers retiennent plus d'attention de l'ODFA : le droit à l'avortement ainsi que la lutte contre le harcèlement et les agressions sexuelles. Sur la question de l'avortement, c'est notamment au sein de la *Coalition québécoise pour le droit à l'avortement libre et gratuit* (CQDALG) que l'ODFA mènera cette bataille (Lacoursière, 2007, p. 80). Elle publiera aussi, dans son journal (le *Québec-ÉTUDIANT*), de nombreux articles rappelant les enjeux entourant l'avortement à partir de 1985 (dont quatre articles pour la seule année 1986-1987). C'est aussi à partir de cette année-là que l'ODFA délaissera un peu la critique des manuels et du système scolaire comme ghetto d'étude et qu'elle se penchera plus sur le harcèlement sexuel dont sont victimes les femmes dans les institutions d'enseignement supérieur. Suite à la parution d'une recherche en 1985 de la *Centrale de l'enseignement du Québec* (CEQ) sur le sujet, l'ODFA crée un feuillet démystifiant le harcèlement sexuel et les agressions dont sont victimes les étudiantes par leurs confrères et leurs enseignants (ODFA, 1985). Durant la même année, des comités femmes d'associations étudiantes membres de l'ODFA organisent des actions de sensibilisation et confrontent publiquement certains professeurs sur leurs comportements (Brochu, 1985).¹⁰

Durant cette décennie le mouvement féministe s'intéressera remarquablement au féminisme étudiant. En effet, la *Gazette des femmes* se penchera non seulement sur les actions féministes posées en milieu étudiant en lien avec le harcèlement sexuel, mais aussi sur les enjeux relatifs à l'organisation des femmes dans le mouvement étudiant (Richer, 1982). De son côté, *La Vie en rose* publiera un numéro portant principalement sur les luttes étudiantes en France et au Québec (Lanthier et al., 1987).

La fin des années 1980 marque un tournant pour l'ANEEQ, qui entame sa longue agonie laquelle se conclut par sa dissolution en 1994. L'ODFA survivra jusqu'à la fin, mais le contexte l'empêche de maintenir ses activités aussi intensément que durant les années 1980. Premièrement, tout comme le mouvement féministe, le féminisme étudiant est touché par un *backlash* qui coïncide avec la tuerie de l'École polytechnique de Montréal. Tandis que les comités femmes disparaissent progressivement à partir de la fin des années 80 (Lacoursière, 2007, p. 81); l'ANEEQ voit plusieurs de ses associations membres se désaffilier au fil des ans, lui laissant peu

d'énergie pour maintenir ses activités. Ainsi, le journal de l'ANEEQ n'est pratiquement plus publié à partir de 1988, retirant une tribune importante à l'ODFA. Cette dernière réussit tout de même à se revitaliser le temps d'une année en 1992, à refaire une nouvelle brochure sur le harcèlement à l'école (en plus de la traduire en anglais) et à produire un mémoire portant sur les conditions d'études et de vie des étudiantes qu'elle déposera à la Commission parlementaire sur l'enseignement collégial (ODFA, 1992). Ce sera la dernière trace que l'ODFA laissera.

Durant la même année, une première organisation étudiante membre d'un autre regroupement que l'ANEEQ, la *Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal* (FAECUM), créera un comité femmes qui sera mixte. Toutefois en 1993, il ne restera « plus que deux comités femmes [actifs] dans les associations étudiantes collégiales, soit un à Maisonneuve et un à Rosemont » (Lacoursière, 2007, p. 81).

Le MDE

En mars 1995, une nouvelle organisation étudiante nationale voit le jour : Le *Mouvement pour le droit à l'éducation* (MDE)¹¹. Cette dernière rejette le modèle concertationniste qui est valorisé par les autres organisations étudiantes nationales existantes et adopte des principes féministes en se référant à l'ANEEQ. En 1998, le MDE crée un comité femmes et adopte rapidement des revendications sur la féminisation de la langue à l'oral et à l'écrit ainsi que sur les horaires de garde adaptés pour les parents étudiants (Lacoursière, 2007, p. 119). Il adopte aussi une analyse féministe radicale claire et crée un poste de responsable aux affaires féministes à l'intérieur de son conseil exécutif. Cependant, le MDE ne réussit pas à prendre l'ampleur de l'ANEEQ et se retrouve confronté aux mêmes problématiques que cette dernière durant les années 1990 : manque de fonds et de personnes militantes pour assurer les tâches courantes, difficultés à assurer la publication régulière de *L'Étincelle* (son journal)¹², impossibilité d'être présent sur les campus pour diffuser le discours, etc. Ainsi, très peu de comités femmes se mettent en place durant son existence, mais aussi peu de traces ont perduré afin de rendre compte des actions féministes qui ont été posées. Criblé de dettes et critiqué pour avoir laissé trop de place aux membres individuels, le

MDE cesse ses activités en 2000 avec un bilan mitigé (Lacoursière, 2007, p. 120).

Sa grande originalité au niveau organisationnel (le fait d'avoir un poste entièrement dévolu aux questions féministes sur le conseil exécutif) ne sera pas reprise par les autres organisations étudiantes. Plusieurs personnes jugeaient que ce poste était équivalent à l'élection d'une « féministe de service » (la confinant aux mandats féministes), qui déresponsabilisait l'exécutif face aux luttes féministes étudiantes et laissait finalement à la femme élue peu de liberté pour prendre part aux autres mandats.¹³

L'ASSÉ

En 2001, des associations étudiantes se réunissent pour discuter de la création d'une nouvelle organisation étudiante afin de contrer les deux fédérations étudiantes nationales¹⁴ en place qui adhèrent au concertationnisme. C'est de cette rencontre qu'émergera l'*Association pour une solidarité syndicale étudiante* (ASSÉ). Cette dernière, qui se revendique héritière de l'ANEEQ et du MDE, se dote dès sa fondation d'un comité femmes non-mixte relevant du Congrès¹⁵, de processus d'atteinte à l'égalité (alternance hommes-femmes des interventions, féminisation des interventions orales et des textes, parité des délégations et du Conseil exécutif, obligation d'offrir des sections au comité femmes dans l'ensemble des médias comme le journal et le site Internet, possibilité de tenir des caucus non mixtes en Congrès et obligation d'inclure un point « Femmes » à l'ordre du jour des instances, etc.) et inscrit l'égalité des sexes dans ses positions de principes fondateurs¹⁶. Fondée dans la foulée du Sommet des Amériques, l'ASSÉ tente dès le début d'incarner les idéaux altermondialistes d'égalité et de non-hiérarchisation des luttes tout en restant une organisation de masse dotée d'intérêts corporatistes : ceux des étudiantes et des étudiants.

Dès sa première année d'existence, l'ASSÉ publie dans son journal (*L'Ultimatum*) des articles féministes où l'analyse radicale domine. C'est le comité femmes qui se charge principalement de la rédaction de ces articles, mais de nombreuses militantes d'associations locales se prêtent elles aussi à l'exercice. Du féminisme de façade aux théories féministes en passant par des sujets comme les menstruations et la nécessité de

« Dans ce mémoire, le comité femmes note que malgré le fait que les femmes composent près de 60 % de la population étudiante, leur participation aux instances est très faible (les deux tiers des délégués sont des hommes). »

s'organiser en comités femmes locaux non-mixtes, les sujets traités dans les sections féministes du journal sont diversifiés, à l'image des préoccupations qui touchent les militantes féministes.

La grève de 2005

À l'hiver 2005, l'ASSÉ se coalise pour la première fois avec des associations non affiliées pour déclencher une grève générale illimitée qui marquera grandement sa pratique du féminisme. Après plusieurs mois d'une grève mouvementée marquée par des actions et des manifestations régulières, la grève se termine sur un bilan mitigé. Du côté des féministes impliquées dans le mouvement, le bilan est similaire. Alors que certaines saluent le fait que des milliers de personnes ont pu se familiariser avec le féminisme et certaines de ses pratiques (dont l'alternance hommes-femmes dans les tours de parole qui a été pratiquée dans plusieurs assemblées générales), d'autres constatent plutôt le fait que les femmes ont souvent occupé des rôles d'entretien, de support et d'arrière-scène durant la grève, comme elles le font dans la vie en général, le mouvement reproduisant ainsi la division sexuelle du travail. Le sexisme et la brutalité des forces policières à l'égard des femmes militantes seront aussi décriés. Dans un texte écrit pour un des congrès de la coalition, on peut lire :

« Alors qu'elles faisaient la file afin de faire prendre leurs empreintes après une manifestation, plusieurs militantes se sont faites traiter de SALOPES par les policiers.

Plusieurs militantes, qui souhaitaient se faire fouiller par des femmes policières, se sont fait ridiculiser par les agents de police... et fouiller par ces mêmes hommes.

Alors que deux militantes se trouvaient seules avec des policiers, deux d'entre eux se sont interrogés, à savoir laquelle ils CHOISISSAIENT... Ils ne sont pas passés aux actes, mais que l'on soit clair : on parle ici d'une incitation au viol.

Ailleurs, un policier, dans le cadre d'une altercation verbale avec une militante qui lui reprochait d'aimer et d'utiliser abusivement le pouvoir, lui a répondu : « Oui, tu as raison, je suis bandé dur! » (Lampron, 2005)

Ainsi, on dénonce l'attitude générale que les policiers ont envers les femmes lors des arrestations. Une brochure du *Collectif opposé à la brutalité policière* (COBP) expose que :

« [I]es policiers n'hésitent pas à faire preuve de misogynie plus ou moins brutale, lorsqu'ils interviennent auprès de femmes. La fonction des hommes policiers leur offre une plus grande possibilité qu'à d'autres hommes d'harcéler et d'agresser des femmes en toute impunité. Lors d'interventions, ils peuvent en profiter pour pratiquer des fouilles au corps abusives, exiger des services sexuels, etc. » (Dupuis-Déri, n.d., p. 24)

Sur une autre question, Julie Bouchard, présidente de la *Fédération étudiante collégiale du Québec* (FECQ) en 2005, déplorera notamment « la faible représentativité des femmes aux postes électifs des associations étudiantes et "l'image qui perdure d'un mouvement largement occupé par les gars" » (Brunelle, 2005, p. 87). Un constat qui n'a rien d'étonnant si on considère qu'avec l'exclusion de la *Coalition de l'ASSÉ élargie* (la CASSÉÉ) des rencontres, elle était la seule femme autour de la table de négociation. Dans le même article, Martine Poulin, qui siégeait à ce moment sur le comité femmes de l'ASSÉ soulève que :

« [d]urant l'occupation du cégep du Vieux Montréal, au printemps 2005, beaucoup de personnes, pas juste les femmes d'ailleurs, ont constaté que les rôles se recréaient spontanément. Les filles faisaient le ménage, s'occupaient de la logistique, alors que les gars dirigeaient les réunions ». (Brunelle, 2005, p. 87)

C'est un écho similaire qui ressort d'une entrevue (Mensah, 2005) avec trois étudiantes membres du *Comité femmes en grève* de l'UQAM. Ces dernières affirment que non seulement les féministes organisées en non-mixité ont dû défendre constamment et sans relâche le fait de disposer d'un local non-mixte ainsi que de tenter de mettre le féminisme à l'avant-plan, mais qu'elles ont aussi subi plusieurs attaques passant de l'écriture d'obscénités phalliques sur les murs du local à l'accusation de « comploter contre les hommes » (Mensah, 2005, 13). Cependant, au travers de ces événements, de nombreux comités femmes se mettront en place dans les cégeps et les universités.

Renforcement des pratiques féministes à l'ASSÉ

Après la grève de 2005, l'ASSÉ prend un temps afin de faire le bilan de ses structures et de son fonctionnement, sous la forme d'un congrès d'orientation à la fin de l'automne 2005. Pour l'occasion, le comité femmes de l'ASSÉ produit un mémoire sur la place des femmes à l'ASSÉ (Gariépy et al., 2005). Dans ce mémoire, le comité femmes note que malgré le fait que les femmes composent près de 60 % de la population étudiante, leur participation aux instances est très faible (les deux tiers des délégués sont des hommes). Aussi, elles remarquent que ce sont systématiquement les membres du comité femmes qui organisent les points « Femmes » des instances et mettent de l'avant les enjeux féministes, transformant le comité en quelque chose d'équivalent à une féministe de service. De plus, plusieurs délégués hommes adoptent une attitude paternaliste à l'égard des femmes (par exemple, répéter et reformuler les interventions des déléguées femmes comme si elles étaient les leurs). Afin de lutter contre ces problématiques, l'ASSÉ se dote alors de nouveaux moyens pour assurer la mise en pratique de ses idéaux féministes. Premièrement, un poste de « gardienne et gardien du senti » est créé au sein du présidium des congrès afin de soulever les attitudes paternalistes, de s'assurer que les débats soient respectueux, de vérifier que les interventions soient féminisées et de préserver une ambiance permettant l'expression de toutes et tous.¹⁷ Deuxièmement, l'ASSÉ adopte des positions en faveur de la tenue de contingents féministes dans ses manifestations, de l'appui logistique à la création de comités femmes locaux, de la création d'une liste courriels de diffusion féministe non-mixte et de l'intégration d'une analyse féministe à l'ensemble

des documents et publications. Finalement, l'ASSÉ lancera pour la première fois en 2005-2006 une campagne de sensibilisation féministe qui portera sur la marchandisation du corps des femmes¹⁸. Cette campagne, organisée conjointement avec le *Centre des femmes de l'UQAM* (CDF), sera un grand succès. Plusieurs groupes de femmes du Canada s'y joignent et les documents portant sur le publisexisme, produit par le CDF et le comité femmes, sont distribués et repris dans de nombreux campus collégiaux et universitaires¹⁹. La campagne regroupera de nombreuses actions, comme des expositions sur la publicité sexiste et la diffusion d'un collant « sale pub sexiste » (réimprimé plusieurs fois pour un total de plus de 150 000 unités, en plus de plusieurs autres versions du collant créées par la suite).

Le congrès d'orientation sera aussi l'occasion de créer un comité *ad hoc queer*, mais par manque d'implication, le comité ne fonctionnera pas plus d'un an, exposant une tendance du mouvement étudiant à se désintéresser des luttes portant sur les identités sexuelles. Ce n'est qu'à partir de 2009 que l'ASSÉ se penchera sur la question en adoptant une position contre l'homophobie puis en exprimant la pertinence de lancer une campagne de sensibilisation queer. Cependant, « [t]rès rapidement, la tâche de mettre en place une telle tournée a été reléguée aux groupes externes [...] et au comité femmes de l'ASSÉ »^{20, 21}.

Dans les années qui suivront, l'ASSÉ ajoutera trois autres éléments importants à ses actions féministes. Le premier est la publication annuelle d'un *L'Ultimatum* spécial femmes (souvent à l'occasion du 8 mars) tandis que le deuxième est la création d'un camp de formation (parfois mixte, d'autres fois non-mixte) portant spécifiquement sur le féminisme. Bien qu'au moins un atelier féministe soit inclus à l'horaire de chacun des deux camps de formation statutaires de l'ASSÉ, la création d'un événement spécifiquement féministe permet le rassemblement des étudiantes et étudiants dans un lieu qui n'est pas dédié avant tout à « la lutte » étudiante et rejoint de nouvelles personnes (comité femmes, 2011). Le troisième élément dont se dotera l'ASSÉ est un mandat l'obligeant à fournir un service de garde pour l'ensemble de ses activités (manifestations, réunions, instances, actions, etc.) afin de libérer les personnes ayant des enfants à charge (la plupart du temps des femmes) pour qu'elles et ils puissent participer à ces activités.

« Il faut premièrement souligner que les multiples positions féministes dont se sont dotées les organisations étudiantes ne contredisent pas l'idée que les rapports inégalitaires de sexe (mais aussi de race, d'handicap et de classe économique et culturelle) sont bien présents dans le mouvement étudiant. »

Depuis, tout en investissant beaucoup d'énergies sur le dossier de la lutte à la marchandisation du corps des femmes, l'ASSÉ et son comité femmes se sont aussi penchés sur le dossier de l'articulation études-famille rejoignant ainsi les préoccupations des centrales syndicales qui traitent, depuis le début des années 2000, de plus en plus de la marchandisation du corps des femmes et de l'articulation travail-famille (Brouillette et al., 2010).

La grève étudiante de 2012, qui a déjà fait l'objet de plusieurs analyses féministes²², a elle aussi marqué, dans une certaine mesure²³, une revitalisation du féminisme dans le mouvement étudiant.

Le féminisme dans le mouvement étudiant : une continuité

Il faut premièrement souligner que les multiples positions féministes dont se sont dotées les organisations étudiantes ne contredisent pas l'idée que les rapports inégalitaires de sexe (mais aussi de race, d'handicap et de classe économique et culturelle) sont bien présents dans le mouvement étudiant. En effet, comme le souligne Tremblay-Fournier (2013), le rapport social de sexe, et les sexes eux-mêmes, se construisent notamment dans le travail militant sexué et les rapports inégalitaires, tant au niveau symbolique que matériel. Ainsi, de nombreux bilans, lettres de démission et textes de réflexions produits par des militantes féministes du mouvement étudiant témoignent de rapports malsains et oppressifs. Le congrès d'orientation organisé par l'ASSÉ à la suite de la grève étudiante de 2012 aura d'ailleurs été une occasion d'en rendre compte. En effet, plusieurs des textes soumis portent sur ces enjeux, offrant une critique féministe des dynamiques militantes, des structures ainsi que du fonctionnement de la centrale étudiante.²⁴

S'il est possible d'identifier certaines transformations historiques dans le mouvement étudiant (en ce qui a trait au féminisme), de nombreux éléments semblent

plutôt soutenir l'idée qu'une continuité marque le féminisme. Ainsi, une rupture identifiable peut se voir dans la compréhension de l'égalité homme-femme promue dans les organisations nationales. En effet, tandis que l'UGEQ semble prôner une conception formelle de l'égalité²⁵ (droits égaux, sans reconnaissance des obstacles), les organisations combattives qui suivront reconnaîtront, pour leur part et en parallèle avec le reste de la société, les obstacles auxquels font face les femmes dans leur implication politique et mettront en place des processus d'accès à l'égalité (parfois appelé discrimination positive). Avec le temps, les différentes modalités mises en place pour favoriser la participation des femmes dans le mouvement étudiant changeront elles aussi d'une organisation à l'autre ainsi qu'à l'intérieur d'une même organisation.

À l'inverse, les rapports entre les comités féministes et leurs organisations étudiantes sont eux aussi marqués par du paternalisme, de l'ingérence et un manque d'autonomie. Ainsi, durant l'année 1978-1979, le comité femmes de l'AGEUQAM (l'association étudiante de l'UQAM à cette époque) s'inquiète de l'ingérence de l'exécutif de son association étudiante (Fontaine, 1997). Trente ans plus tard, le comité femmes de l'ASSÉ proposera des solutions²⁶ à son manque d'autonomie ainsi qu'au paternalisme de l'exécutif de l'organisation nationale, démarche au cours de laquelle certaines personnes ont eu l'impression de s'être « fait ridiculiser »²⁷.

La violence policière semble elle aussi une constante à l'encontre des étudiantes militantes. Ainsi, si la répression policière marqua la grève de 2005, l'unique manifestation nationale féministe organisée durant la grève de 2012 fut elle aussi réprimée, la grande majorité des personnes participantes furent arrêtées²⁸. En 2015, à Montréal, les participantes à une manifestation féministe non-mixte ont elles aussi été agressées par le Service de police municipal.²⁹

Le harcèlement ainsi que les agressions sexuelles (que ce soit de collègues militants ou de professeurs) sont aussi des problématiques qui sont traitées continuellement. Ainsi, tandis que l'ODFA organisait des campagnes durant les années 1980 pour confronter certains professeurs (Brochu, 1985), l'automne 2014 a été marqué par le « sticker gate » suite à des actions anonymes qui visaient des professeurs de l'UQAM³⁰. De plus, suite à la grève étudiante de 2012, de nombreuses militantes ont dénoncé les agressions dont elles ont été victimes par d'autres militants, exposant que cette grève ne déroge pas aux « moments de luttes » lors desquels « “il y a toujours plus de cas de harcèlement et d'agression sexuelle” » (propos de Katherine Ruault, rapportés dans Allard, 2014). Aussi, il est possible de constater que :

« les mêmes situations sont dénoncées encore et toujours, et que les mêmes insultes (“fascistes!”) et arguments (parfois mot pour mot) sont utilisés pour discréditer la parole et les actions de celles qui agissent pour se défendre ou pour soutenir et appuyer celles qui sont les cibles des agresseurs. » (Anonym@s, 2015)

La place des femmes dans le mouvement est une autre problématique qui revient continuellement dans les écrits féministes. Ainsi, l'ODFA se penchera dès sa fondation sur la participation des femmes dans l'ANEEQ tandis que de nombreux bilans de la grève étudiante de 2012 feront état de l'invisibilisation des femmes et des obstacles qu'elles rencontrent dans la lutte et la prise de parole³¹. Les statistiques disponibles sur les congrès de l'ASSÉ confirment cette disproportion³². En effet, entre la fondation de l'ASSÉ et le 25 novembre 2012 (date où la compilation disponible se termine), un seul congrès a été paritaire (24 octobre 2004). Aussi, les tours de parole sont d'avantage pris par des hommes : pour le congrès des 12 et 13 février 2011 (seules statistiques disponibles), les délégués masculins utilisaient en moyenne 7,6 tours de parole contre 4,9 pour leurs homologues féminins. Couplé à la différence de participation (63 % des délégué-e-s étaient des hommes), c'est près de 75 % des interventions survenues dans le congrès qui étaient faites par des hommes.

En somme, bien que certains changements structurels soient identifiables, les problématiques auxquelles

sont confrontées les féministes dans le mouvement étudiant semblent perdurer dans le temps. Toutefois, cela ne signifie pas que les actions menées au sein du mouvement soient improductives puisqu'il faut considérer le contexte social dans lequel évolue le mouvement étudiant ainsi que le fait que la population étudiante change continuellement. Au contraire, il semble plutôt que par son travail d'éducation populaire, de conscientisation et de confrontation, le féminisme dans le mouvement étudiant contribue grandement à l'avancement de l'égalité des sexes et à l'abolition des privilèges masculins.

Notes de fin de document

1. Cet article est basé sur un mémoire qui avait été écrit pour le Congrès d'orientation de l'Association pour une solidarité syndicale étudiante (ASSÉ), tenu du 18 au 20 mai 2013. Cet article n'aurait pas été possible sans l'aide de plusieurs personnes. Un merci particulier à Martine Poulin pour ses commentaires critiques et son temps.

2. Pour une critique féministe du livre *De l'École à la rue : les coulisses de la grève étudiante*, lire « Quand le spectacle se poursuit en coulisse » (Collectif, 2013).

3. Il faut préciser que le livre de Lacoursière (2007) fait figure d'exception, les enjeux féministes traversant l'ouvrage.

4. On peut penser, par exemple, à Madeleine Parent qui commença à s'impliquer politiquement en revendiquant des bourses d'études pour les personnes à faible revenu alors qu'elle étudiait en sociologie à l'Université McGill (Thibault, n.d.), mais aussi à des personnes moins inspirantes comme Michèle Courchesne, qui a été secrétaire générale de la Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal (FAECUM) et qui a été ministre de l'Éducation lors des deux derniers « dégels » des frais de scolarité (2007 et 2012).

5. Pour une analyse du féminisme dans le mouvement étudiant, lire Dagenais (2010), Surprenant et Bigaouette (2013) ainsi que anonym@s (2015).

6. Entrevue avec Louise Harel, Vice-présidente aux affaires externes de l'Union Générale des Étudiants du Québec durant l'année 1967-1968, entrevue réalisée le 29 octobre 2010.

7. Féminisation des interventions et écrits, alternance des interventions en Assemblée générale et Congrès,

maintien de l'autonomie de l'ODFA et de sa non-mixité, etc.

8. Peu de temps après la parution du livre *L'école rose... Et les cols roses : la reproduction de la division sociale des sexes*, l'ODFA se mettra à écrire plusieurs articles sur le sujet de la reproduction des ghettos d'études et d'emploi.

9. C'est du moins principalement sur ces sujets que l'ODFA écrira dans le journal de l'ANEEQ.

10. Pour en lire plus sur l'historique luttes féministes contre les agressions et le harcèlement sexuel, particulièrement à l'UQAM, lire anonym@s (2015).

11. Précédant d'un mois la publication du premier numéro de la revue étudiante *FéminÉtudes*.

12. Dont la féminisation sera peu respectée dans la pratique et qui comprend relativement peu d'articles féministes si on considère les positions de l'organisation étudiante.

13. Entrevue avec Valérie Soly, responsable de l'organisation et du comité femmes du *Mouvement pour le Droit à l'Éducation* durant l'année 1998-1999, entrevue réalisée le 10 octobre 2010.

14. La Fédération étudiante universitaire du Québec (FEUQ) et la Fédération étudiante collégiale du Québec (FECQ).

15. Certains comités jugés plus politiques (Femmes et Journal) ne relevaient pas du Congrès alors que les autres comités (information, recherche, etc.) relevaient du Conseil exécutif et de l'instance intermédiaire de l'ASSÉ.

16. Statuts et règlements de l'Association pour une solidarité syndicale étudiante, 2002.

17. Pour en savoir plus sur le rôle de la garde du senti, consulter *Le petit livre mauve* (ASSÉ, 2013).

18. En même temps que la Centrale des syndicats du Québec ainsi que de nombreux groupes féministes créaient la *Coalition nationale contre les publicités sexistes* (CNCPS). Pour plus d'information sur la coalition, cncps.org

19. Le collant a notamment fait la page couverture d'une revue européenne (*Belge*) et de journaux syndicaux et a été distribué au Yukon, dans les Maritimes et en Europe.

20. Lire la lettre du « Plan Q » écrite dans le cadre

des débats qui ont eu lieu en janvier 2012 quant au rôle du comité femmes de l'ASSÉ, disponible en ligne, myreader.toile-libre.org/uploads/My_510c9879202f1.pdf (consulté le 3 mars 2015).

21. Des actions s'inscrivant dans une perspective *queer* seront cependant organisées pendant la grève de 2012 par le *P!nk bloc*. Pour une présentation du *P!nk bloc* et de ses actions, voir LaRoche et Dumaine (2012) ainsi que Cyr et al., (2013).

22. Pour en savoir plus, il est possible de lire l'ouvrage collectif *Les femmes changent la lutte* (Surprenant et Bigaouette, 2013), *femmes de grève* (Clermont-Dion, 2012), *Les pratiques féministes en temps de grève, le comité femmes GGI à l'UQAM*, (Jacquet et al., 2012).

23. Cette affirmation, qui a été entendue souvent, est quelque peu réductrice du travail et de l'ampleur de l'implication de nombreuses féministes avant la grève de 2012 et doit être prise avec précaution.

24. Pour lire les mémoires, déposés au congrès d'orientation, consulter le site [orientation.bloquonslahausse.com](http://bloquonslahausse.com) (consulté le 3 mars 2015).

25. Il faut toutefois souligner que l'UGEQ a, à plusieurs reprises, mis en place une alternance des tours de parole hommes-femmes afin de favoriser la prise de parole des femmes.

26. Parmi les modifications proposées, figure l'obtention d'un budget géré par le comité femmes (selon les mêmes modalités que le Conseil exécutif) afin de pouvoir financer les campagnes féministes de l'ASSÉ (comme les camps de formation, les collants « sales pub sexistes » etc.).

27. Voir les débats qui ont eu lieu au début de l'année 2012 autour du rôle du comité femmes de l'ASSÉ, particulièrement la lettre de Justine Rouse-Lamarre, disponible en ligne, http://myreader.toile-libre.org/uploads/My_510c9879202f1.pdf (consulté le 3 mars 2015).

28. Cette manifestation est aussi un exemple du fait que les luttes féministes sont souvent reléguées au second rang dans le mouvement étudiant. En effet, peu de moyens ont été mis en place pour promouvoir ainsi qu'organiser cette manifestation en comparaison aux autres événements nationaux.

29. Pour un témoignage sur la manifestation, lire Magenta (2015).

30. Pour un compte rendu des actions qui ont eu lieu durant l'automne 2014, et plus largement sur les actions féministes qui ont eu lieu à l'UQAM depuis sa fondation (principalement contre le harcèlement et les agressions sexuelles), lire anonym@s (2015).

31. Ainsi, Léa Clermont-Dion (2012) présente plusieurs témoignages exposant que le mouvement étudiant, les médias et les milieux politiques en général valorisent la prise de parole des hommes au détriment de celle des femmes. Dans une entrevue accordée à *Elle-Québec*, Martine Desjardins soulève qu'en plus d'avoir eu de la difficulté à être prise au sérieux, que si les porte-parole (hommes) des autres organisations « “[...] semblent fatigués, c'est qu'ils travaillent fort [...]” » (Cormier et Artacho, 2012), s'il en est de même pour elle, c'est qu'elle serait épuisée selon les médias. Elle complète en disant qu'« [u]n jour, je n'avais pas eu le temps de me maquiller; le lendemain, un article est sorti qui disait que j'étais complètement dépassée. Ça ne pardonne pas, alors j'ai appris à mettre du cache-cernes! » (Cormier et Artacho, 2012). Caroline Roy-Blais (2013) expose elle aussi comment différents éléments peuvent se conjuguer et inciter les femmes à moins s'exprimer.

32. Voir les annexes 1 et 4 du mémoire « Rapports sociaux de sexes et féminisme à l'ASSÉ » déposé pour le congrès d'orientation de l'ASSÉ en 2013, orientation. bloquonslahausse.com.

Bibliographie

Allard, Sophie, 2014, « Dénonciations à l'UQAM. À l'origine d'un cri », *La Presse plus*, 20 décembre 2014, section actualités, écran 2

Anonym@s, 2015, « UQAM champ de bataille : Histoire (incomplète) des actions féministes sur le campus », *Françoise Stéréo*, 8 mars 2015, disponible en ligne, francoisestereo.com (consulté le 9 mars 2015)

Anonyme, *Le harcèlement sexuel*, 1985, Organisation des femmes dans l'ANEEQ (ODFA), 4 p.

ASSÉ, *Statuts et règlements*, Association pour une solidarité syndicale étudiante, 2002.

ASSÉ, *Le petit livre mauve*, 2013, Association pour une Solidarité Syndicale Étudiante (ASSÉ), 8 p., disponible en ligne, asse-solidarite.qc.ca

Bélangier, Pierre, 1984, *Le mouvement étudiant québécois : son passé, ses revendications et ses luttes*, ANEEQ, 208 p.

Brodeur, Violette, Suzanne G. Chartrand, Louise Corriveau et Béatrice Valay, 1981, *Le mouvement des femmes au Québec : étude des groupes montréalais et nationaux*, Centre de formation populaire, disponible en ligne, <http://bv.cdeacf.ca> (consulté le 3 mars 2015)

Brochu, Francine, 1985, « Reportage – Dénoncer le harcèlement au cégep, à l'université », *Gazette des femmes*, Vol. 6, no. 5, janvier-février 1985, p. 20-21.

Brouillette, Véronique, Nathalie Guay, Flavie Achard, 2010, « Portrait des luttes féministes dans les organisations mixtes », *Nouveaux Cahiers du socialisme*, no. 4, automne 2010, p. 219-230.

Brunelle, Anne-Marie, 2005, « Jeunes : Rebelles avec causes », *La vie en rose*, Hors série, p. 87-89.

Clermont-Dion, Léa, 2012 « Femmes de grève », *Gazette des femmes*, 20 août 2012, disponible en ligne, www.gazettedesfemmes.ca (consulté le 3 mars 2015)

Collectif, 1978, *Le mouvement des femmes au Québec*, Collection Les classiques des sciences sociales, 19 p., disponible en ligne, <http://classiques.uqac.ca> (consulté le 3 mars 2015)

Collectif, 2013, « Quand le spectacle se poursuit en coulisse », *je suis féministe*, 22 mars 2013, disponible en ligne, www.jesuisfeministe.com (consulté le 3 mars 2015)

Comité femmes, 2011, « Bilan du Comité femmes », *Cahier de Congrès annuel 2011*, Association pour une solidarité syndicale étudiante, p. 3.

Comité femmes, 2012, « Présentation de la campagne contre la publicité sexiste », *Association pour une solidarité syndicale étudiante*, ancien site web (non disponible)

Comité femmes, 2007, *La situation socio-économique des parents aux études*, Association pour une solidarité syndicale étudiante

Comité femmes, 2010, *L'ABC d'un comité femmes*, Association pour une solidarité syndicale étudiante, feuillet d'information

Cormier, Sarianne et Julie Artacho, 2012, « *Nous sommes les filles : Martine Desjardins* », *Elle Québec*, disponible en ligne, www.ellequebec.com (consulté le 3 mars 2015)

Cyr, Guillaume, Philippe Dumaine, Marie-Élaine Larochelle et Maxime Vallée, 2013, « P!NK BLOC, stratégies subversives en temps de grève », dans Surprenant, Marie-Eve et Mylène Bigaouette, *Les femmes*

- changent la lutte, Montréal : les Éditions du remue ménage, p. 131-140.
- Dagenais, Anne, 2010, *Le féminisme dans l'ASSÉ – Problématiques et stratégies d'intégration*, 59 p.
- Dumont, Micheline, 2013, *Pas d'histoire, les femmes*, Montréal : Les Éditions du remue-ménage, 220 p.
- Dunezat, Xavier, 1998, « Des mouvements sociaux sexués », *Nouvelles questions féministes*, vol. 19, no.2/4, 1998, p. 161-195.
- Dupuis-Déri, Francis, n.d., *La violence des policiers contre des femmes*, Collectif opposé à la brutalité policière (COBP), 48 p.
- Poirier St-Pierre, Renaud et Philippe Ethier, 2013, *De l'école à la rue : les coulisses de la grève étudiante*, Montréal, Écosociété, 224 p.
- Fontaine, Manon, 1997, « Historique du mouvement des femmes à l'UQAM », *FéminÉtudes*, vol. 3, 1997, p. 23.
- Fournier, Danielle, 1979, « Sur les comités femmes », *le Québec-ÉTUDIANT*, vol. 2, no 5, janvier 1979, p. 6.
- Gariépy, Geneviève, Martine Poulin et Julie Deschenaux, 2005, « Mémoire sur la place des femmes à l'ASSÉ », *Cahier des mémoires de Congrès d'orientation*, p. 81-99.
- Gravel, Denis, 2006, *Histoire de la FAÉCUM (1976-2006). Une fédération en marche*, Montréal : Société de recherche historique Archiv-Histo, 2006, 185 p.
- Jacquet, Caroline, Andréanne Martel et Maxime Visotzky, 2012, « Les pratiques féministes en temps de grève, le comité femmes GGI de l'UQAM », *FéminÉtudes*, vol. 17, 2012, p. 40-45.
- Lacoursière, Benoît, 2007, *Le mouvement étudiant au Québec de 1983 à 2006*, Montréal, Sabotart, 179 p.
- Lampron, Ève-Marie, 2005, *La brutalité policière... contre les militantEs, contre les femmes*,
- Lanthier, Sylviane, Carole Beaulieu, Laurence Orillard, 1987, *Touche pas à mon avenir*, La Vie en rose, Numéro 43, février 1987, p. 24-31, disponible en ligne : <http://bibnum2.bnquebec.ca/bna/vierose/>
- La Presse canadienne, 8 mars 2010, « À hauteur de femmes – Pauline Marois a modifié son image pour accéder au pouvoir », *Le Devoir*, disponible en ligne, <http://www.ledevoir.com> (consulté le 3 mars 2015)
- LaRochelle, Marie-Élaine et Philippe Dumaine, « Le pink bloc : queers et féministes en grève ! », *FéminÉtudes*, vol. 17, 2012, p. 36-39.
- Magenta, 2015, « Belle manif féministe salie par la violence policière », *je suis féministe*, 10 avril 2015, disponible en ligne, <http://www.jesuisfeministe.com/?p=8648>
- Mensah, Maria Nengeh, 2005, « Le Comité femmes en grève : entrevue avec Isabelle, Françoise et Anne », *Nouvelles pratiques sociales*, Vol. 18, no. 1, automne 2005, p. 9-17.
- Muzzo, Johanne, 1981, Femmes, crises et éducation, *le Québec-ÉTUDIANT*, Volume 5, numéro 5, février 1982, p. 8.
- ODFA, *Le harcèlement sexuel*, 1985, feuillet de mobilisation sur le harcèlement sexuel, Montréal, Organisation des femmes dans l'ANEEQ.
- ODFA, *Les conditions d'études et de vie des étudiantes*, 1992, mémoire déposé à la Commission parlementaire sur l'enseignement collégial, Montréal, Organisation des femmes dans l'ANEEQ, 21 p.
- Richer, Jocelyne, 1982, *La relève des féministes : Les comités femmes dans les cégeps*, *Gazette des femmes*, volume 4, numéro 1, mai-juin 1982, p. 15-17.
- Roy-Blais, Caroline, 2013, « La prise de parole des militantes féministes au sein du mouvement étudiant : un impératif ! », dans Surprenant, Marie-Eve et Mylène Bigaouette, *Les femmes changent la lutte*, Montréal : les Éditions du remue-ménage, p. 53-58.
- Surprenant, Marie-Eve et Mylène Bigaouette, 2013, *Les femmes changent la lutte. Au coeur du printemps québécois*, Montréal, Éditions remue-ménage, 328 p.
- Theurillat-Cloutier, Arnaud, 2010, *Histoire du mouvement étudiant*, Association générale des étudiants du collège de Bois-de-Boulogne, Montréal.
- Thibault, Geneviève, n.d., Madelaine Parent, « vieille dame indigne », *Gazette des femmes*, volume 25, numéro 2, p.8-9.

Mouvements féministes en Suisse francophone

■ Raphaëlle Bessette-Viens, diplômée, maîtrise en études genre, Université de Genève

A partir d'une analyse socio-historique, cet article propose de réfléchir aux compositions contemporaines du paysage féministe en Suisse romande, plus précisément à Genève et à Lausanne, afin de répondre aux questions suivantes : Quelles sont les lignes de failles et les continuités entre le militantisme des années 1990 et celui d'aujourd'hui ? Comment comprendre ces évolutions ?

Les données empiriques évoquées sont issues de quatre sources différentes : dix entretiens individuels et un groupe de discussion menés auprès de militantes féministes, des articles de presse et, enfin, des documents produits par divers groupes féministes (tracts, sites web et autres).

D'abord, les continuités entre les mouvements féministes des années 1990 et ceux d'aujourd'hui seront relevées. Ensuite, les initiatives féministes contemporaines qui s'écartent des tendances militantes des années 1990 seront analysées. Enfin, les héritages, les mutations idéologiques ainsi que les stratégies des militantes féministes seront réfléchis en fonction de la circulation et de la traduction des théories et des pratiques féministes au sein de l'espace de l'Atlantique Nord.

1. Continuités : héritages du MLF

Aujourd'hui, le paysage féministe suisse francophone (compris selon l'approche de la communauté de mouvement social¹) prend différentes formes : associations professionnelles et non-professionnelles, festivals, manifestations, marches, réseaux informels, bureaux de l'égalité², groupes s'intéressant aux questions féministes et féminines issues des partis politiques et des syndicats, soirées, concerts, etc. Certains de ces éléments du paysage féministe s'inscrivent dans l'héritage des pratiques et des approches théoriques développées à partir des années

1970 : la grève des femmes, les collectifs Avortement libre et gratuit (ALG) et le Collectif pour la liberté de l'avortement et la contraception (CLAC) ainsi que l'association Feminista. Ces éléments de continuité sont, en partie, un héritage des mouvements féministes passés dont celui du Mouvement de libération des femmes (MLF) qui, entre les années 1970 et 1977, a mobilisé un grand nombre de femmes à Genève (de Dardel, 2007). Le MLF proposait une approche féministe nouvelle reposant sur la mise en commun de vécus spécifiques aux femmes, particulièrement les expériences comprises comme « privée », d'où le slogan « le privé est politique » qui est emblématique de cette démarche. De cette manière, et en proposant des revendications au nom des femmes et pour les femmes, le MLF a politisé l'identité « femme ». La pensée politique du MLF était influencée par le féminisme radical états-unien et par la nouvelle gauche européenne de tendance marxiste issue de mai 68. Ces différentes inspirations théoriques ont formé ce qui sera appelé le féminisme matérialiste, approche que les militantes du MLF de Genève ont construit et transmis aux générations subséquentes. À la fin de la période active du MLF, certaines militantes ont mis en place des associations qui se sont inscrites dans la continuité des groupes de travail développés au sein du mouvement. À partir des années 1980, le féminisme d'État³ a appuyé ces associations en mettant en place des lois et un ensemble de politiques publiques visant l'amélioration de la condition féminine. Les militantes ont alors intégré les approches féministes au sein de ces milieux associatifs, syndicaux, politiques et étatiques. Des associations pour lesbiennes et pour homosexuels, portant des revendications qui avaient émergé au sein et en parallèle des mouvements féministes, sont également apparues. Néanmoins, plusieurs anciennes militantes du MLF sont restées actives au sein de collectifs militants non institutionnels. Entre 1990 et 1991, elles ont notamment participé à l'organisation de la grève des femmes qui est considérée, selon certaines de ces anciennes militantes, comme la dernière manifestation féministe qui peut être rattachée à l'époque du MLF⁴.

1.1 La grève des femmes

La grève des femmes a eu lieu le 14 juin 1991 et a mobilisé plus d'un demi-million de personnes à travers toute la Suisse. Elle proposait aux femmes d'arrêter leurs activités productives au travail et à la maison et cherchait à mettre en lumière les lacunes persistantes en matière d'égalité malgré les dix années d'existence d'un article constitutionnel qui devait la garantir. Cet événement a durablement marqué le paysage féministe : une deuxième édition de cette manifestation a lieu vingt ans plus tard, le 14 juin 2011, à laquelle plusieurs milliers de personnes ont participé à nouveau (Eichenberger, 2011, 14 juin).

Des collectifs locaux appelés « collectifs du 14 juin » étaient à la base de l'organisation de la manifestation et ont été appuyés par les syndicats et par des militantes des associations féministes et féminines. Les revendications principales de la grève des femmes de 1991 s'articulaient autour de l'égalité hommes-femmes, particulièrement dans le monde du travail, et étaient dirigées vers les institutions politiques et législatives⁵. La grève des femmes pouvait ainsi être comprise comme le produit d'une alliance entre luttes syndicales et féministes qui reposait, entre autres, sur une analyse commune du travail d'inspiration marxiste.

Néanmoins, la grève des femmes n'utilisait pas exactement les mêmes stratégies que le MLF puisqu'elle adressait principalement ses demandes à l'État alors que la majorité des activités du MLF étaient tournées vers ses militantes ou envers les femmes de manière générale. En effet, bien que l'analyse du MLF sur le travail domestique et la division sexuelle du travail était inspirée par le matérialisme historique, la stratégie de ses militantes ne visait pas une modification de la condition féminine au sein de l'État, mais une révolution anti-patriarcale. Ce changement au niveau stratégique peut être compris comme étant une des conséquences de l'institutionnalisation des luttes féministes dans les années 1980. À partir de ce moment, l'amélioration de la condition féminine au sein de la structure politique et économique existante est devenue l'enjeu principal de la communauté du mouvement féministe en Suisse romande. Ainsi, la grève des femmes démontre que l'analyse féministe matérialiste développée dans les années 1970 est toujours présente dans les années 1990, mais sans ses stratégies militantes plus radicales.

1.2 Continuités contemporaines : collectifs ALG, CLAC et Feminista

Bien que la grève des femmes soit considérée comme la dernière grande mobilisation de la période de la « lutte des femmes », certains éléments du paysage féministe peuvent être lus comme étant des héritages de l'approche du MLF puisque des mobilisations et des organisations centrées sur l'identité politique « femme » et l'analyse matérialiste existent toujours et se renouvellent.

En 2013, des collectifs et des groupes de travail ont commencé à s'organiser autour d'une votation populaire⁶ au sujet de l'avortement : à Genève, il s'agit du collectif Avortement libre et gratuit (ALG) et à Lausanne, du Collectif pour la liberté de l'avortement et la contraception (CLAC). Cette votation, à l'initiative du Parti évangélique et soutenue par le parti Union démocratique du centre (UDC), soit deux partis politiques de droite, proposait de mettre fin au remboursement des avortements par l'assurance-maladie de base⁷. La votation « financer l'avortement est une affaire privée » a touché une corde sensible des mouvements féministes en Suisse romande puisqu'elle a été le sujet d'une lutte de longue haleine : la libéralisation de l'avortement en Suisse (permis jusqu'à la 12^e semaine de grossesse) n'a été acquise qu'en 2002, très tardivement comparativement à d'autres pays de l'Atlantique Nord⁸.

Les collectifs CLAC et ALG, en partie composés par ce qu'il reste des « collectifs du 14 juin », ont donc été mis sur pied à Lausanne et à Genève et ont organisé des actions de sensibilisation : distribution de tracts, manifestations, performances, etc. Des actions de désobéissance civile⁹, menées par d'autres groupes qui s'opposaient également à la votation, ont également eu lieu. Par exemple, à Genève, des bombages et une banderole accrochée sur la cathédrale citaient des slogans contre l'initiative des partis de droite : « pas plus privé que vos prostates » et « sortez vos rosaires de nos ovaires », slogans qui se retrouvaient également sur les écriteaux au sein des manifestations.

Malgré les différents collectifs féministes autonomes mis en place par les militantes, cet événement a fait preuve d'une relative faiblesse de mobilisation. Portée par différents groupes dont des groupes professionnels (médecins, sages-femmes, etc.), des syndicats et des groupes issus des partis politiques, la mobilisation

contre l'initiative «financer l'avortement est une affaire privée » a peiné à construire un mouvement concilié ou des manifestations unies. Ceci peut être redevable à certaines particularités du système politique suisse qui est, selon l'approche des processus politiques, un système particulièrement « ouvert » aux revendications émanant de la société civile (Giugni, 1995). En effet, par le biais du système des votations populaires, il offre la possibilité aux militantes d'exploiter les instruments de la démocratie directe, favorisant ainsi une participation élargie avec un niveau d'engagement faible et peu radical. Puisque les votations populaires peuvent aborder des questions allant de l'éducation sexuelle, du mariage gai à l'égalité salariale, elles monopolisent une grande partie des mouvements féministes, dont les associations professionnelles, les collectifs et les associations militantes autonomes.

Ainsi, certains collectifs féministes contemporains se mobilisent essentiellement autour de votations, comme l'association Feminista de Lausanne. Créée en 2009 par des militantes du Parti socialiste vaudois, puis investie en majorité par des jeunes femmes, cette association non-mixte se rencontre une fois par mois et organise différents événements (projections de films, discussions, etc.) en plus de participer à des collectifs qui se mobilisent autour d'enjeux électoraux (par exemple : votations sur le salaire minimum, remboursement des IVG, etc.). Feminista est un collectif féministe qui s'insère également dans une approche matérialiste et qui se centre essentiellement sur l'identité politique « femme ». Toutefois, certaines de ses militantes mettent un accent particulier sur le croisement des différentes luttes politiques, ce qui démontre l'influence des approches intersectionnelles, développées dans les années 1990, au sein du militantisme féministe suisse :

« (...) idéalement, j'aimerais bien m'engager dans tout. Pour moi, vraiment la lutte féministe ça va aussi avec la lutte anti-raciste, la lutte de classes avec vraiment un ensemble de luttes. »

– Lola

Ainsi, on peut voir qu'une partie de la communauté féministe contemporaine de Suisse romande comporte des caractéristiques qui s'inscrivent dans une continuité par rapport aux mouvements féministes des années 1990. Certains éléments de cette continuité, comme les analyses féministes matérialistes, la politisation de l'identité « femme » et les stratégies militantes de

manifestations de rue sont des héritages du MLF. En contrepartie, alors que le MLF proposait des actions radicales dans les années 1970, une faction des mouvements féministes se retrouvent, durant les années 1990, dans une démarche institutionnelle tournée vers l'État. Les collectifs mobilisés autour de la votation sur le remboursement des avortements en 2014 sont composés, quant à eux, de militantes qui étaient déjà actives dans les années 1990 et de nouvelles associations comme Feminista. Elles assurent la continuité d'un militantisme féministe qui agit principalement sur les questions touchant les femmes dans le contexte des votations populaires.

2. Ruptures : les réseaux féministes de la scène alternative

Bien qu'on puisse remarquer une certaine continuité entre les mobilisations des années 1990 et celles d'aujourd'hui, d'autres éléments du paysage féministe suisse contemporain semblent plutôt s'en dégager. Ces émergences féministes, étroitement liées au milieu « alternatif » en Suisse romande, sont disparates et ne se manifestent pas sous la bannière d'une organisation spécifique. Ceci comprend des événements culturels (soirées, concerts, spectacles) ou encore des actions ponctuelles telles des tags et des manifestations de rue.

Trois des militantes interrogées, qui ont débuté leur parcours militant dans les années 2000, font partie de mouvements féministes proches des autres mouvements alternatifs. Ce militantisme est représenté par ses manifestations pro-sexe et *queer*, par exemple le Festival Rature¹⁰ et la Slutwalk Suisse¹¹.

2.1 Mouvements altermondialistes et mouvements d'occupation

Pour quelques-unes des plus jeunes militantes interrogées, leur première expérience du militantisme au sens large s'est faite au sein de manifestations altermondialistes, comme celles contre la guerre en Irak et le G8 en 2003, et/ou au sein de lieux occupés (squats). Les années 2000 ont été marquées par une période d'intensification des activités militantes regroupées au sein du mouvement altermondialiste et par d'importants mouvements d'occupation dans les villes de Genève et de Lausanne¹². Ceci a eu comme effet de renforcer les mouvements militants qui promeuvent l'autonomie, l'individuation et les pratiques dites quotidiennes.

2.2 Stratégies divergentes

L'approche autonome est présente notamment chez les militant·e·s faisant partie des milieux alternatifs : ils et elles perçoivent leur militantisme comme se mettant en œuvre dans le quotidien et non pas forcément dans des associations ou des groupes formels. Ces militant·e·s mettent de l'avant non seulement une autonomie de leur réseau ou de leur collectif face aux institutions, mais également l'importance de leur autonomie individuelle face aux groupes militants. Leurs formes d'engagement, comme d'autres militant·e·s de leur génération, sont marquées par l'individuation, la fluidité et le quotidien :

« (L)eur engagement, profondément imprégné d'individuation sans être individualiste, ainsi que leur conception de la démocratie et du politique, basée sur la participation, la décentralisation et la distanciation des partis politiques, engendrent un détachement et une remise en cause des institutions dont les premières victimes sont les mouvements sociaux et les partis politiques traditionnels. » (Pleyers, 2004, p.131).

Cette approche diverge des tendances décrites précédemment qui sont plus fortement centrées sur des groupes organisés. D'ailleurs, le mouvement *queer* (et transpédégouine) ainsi que certains groupes anarchistes, qui font également partie du milieu alternatif, se rejoignent au niveau de leurs stratégies politiques qui se distinguent de celles utilisées par les mouvements marxistes : les seconds recherchent l'abolition d'une certaine forme de domination (recherche de l'utopie révolutionnaire), alors que les premiers essaient de mettre en œuvre leur pratique militante au quotidien (démarche individuée). Ainsi, la pensée *queer* s'oppose à la théorie féministe matérialiste, entre autres, par sa stratégie politique :

« (...) qui ne s'inscrit pas dans un scénario d'inspiration marxiste révolutionnaire (avec la séquence oppression/révolution/abolition/éradication), mais, plus modestement et de manière moins totalisante, dans une logique de résistance micropolitique (...) » (Bourcier, 2002, p.42).

Ces stratégies de résistance se déploieraient au niveau des représentations identitaires. Comme le

démontre l'extrait ci-dessous, Fred, qui participe à des événements *queer* et transpédégouine, cherche à dépasser les revendications identitaires et préfère miser sur des revendications plus transversales, c'est-à-dire des luttes qui se concentrent sur des idéaux (par exemple : libération des diktats du genre), plutôt que sur une identité (par exemple : homosexuel) :

« (...) j'aime bien cette idée que tout se touche, tout se traverse, c'est transversal (...) du coup pour moi c'est important de pas être juste centré sur ton identité et tes droits que tu dois avoir, parce qu'en fait ces trucs de droits moi je m'en fou un peu. S'il y a une loi nouvelle qui dit ça... parce que je pense que ce n'est pas si simple en fait. Je laisse un peu ces trucs de loi, que c'est souvent les associations qui font, c'est un truc qui me touche moins, mais que je trouve très important qu'il se fasse, mais ce n'est pas nécessairement là que j'ai envie de travailler. »

Ainsi, dans le contexte de la Suisse romande, particulièrement dans ses villes principales (Genève et Lausanne), les grandes manifestations altermondialistes ainsi que l'expansion du mouvement squat ont favorisé le développement de tendances plus radicales par le biais d'une culture alternative. Ces tendances, qui soutiennent l'autonomie, l'autogestion et l'antiautoritarisme forment l'approche politique d'un certain nombre de féministes. Au sein de ce milieu se développent des mouvements féministes de tendance *queer* qui s'opposent sur certains aspects au féminisme matérialiste comme sur les questions identitaires.

Comme on peut le voir, le contexte politique du début des années 2000 a une influence importante sur les stratégies politiques adoptées par certaines militant·e·s féministes contemporaines. Les mouvements altermondialistes et la scène squat ont favorisé les microstratégies politiques qui s'enracinent dans le quotidien et dans des formes d'organisation axées sur les réseaux informels plutôt que sur les associations.

Ces nouvelles tendances féministes sont toutefois marginales; le paysage féministe contemporain en Suisse se compose majoritairement d'associations professionnelles, de groupes femmes de syndicats et des partis politiques, des bureaux de l'égalité, de

collectifs autonomes et d'associations militantes. Ainsi, les réseaux féministes des milieux alternatifs et les associations ou collectifs autonomes (par exemple: les collectifs autonomes mobilisés autour de votations) se retrouvent très peu souvent côte à côte, bien qu'ils aient parfois les mêmes objectifs politiques (par exemple lors de la votation sur l'accès à l'avortement).

Cette rupture entre les groupes féministes mobilisés autour des votations et celles qui s'enracinent dans la scène alternative s'explique, en partie, par leurs appartenances idéologiques qui, dans ce paysage, apparaissent comme étant divergentes. Ce clivage, dessiné autour des pôles féministe matérialiste et *queer*¹³ peut être dû, entre autres, à l'arrivée tardive des théories *queer* en Europe francophone.

4. Transmission et circulation des idées

En raison de l'importance grandissante que prennent les institutions académiques dans la transmission des connaissances féministes, la traduction transatlantique de certains textes a un impact considérable sur l'accès des militantes à certaines approches féministes et sur les tendances et mouvements qui s'y développent.

Aux États-Unis, dès les années 1970, des cours et des cursus universitaires en *woman studies*, inspirés des luttes féministes, sont offerts dans les universités alors que les études femmes, études féministes et études genre se développent plus tardivement en Europe francophone; en France, elles émergent à partir des années 1980 et, en Suisse, au milieu des années 1990 (Bessin et Dorlin, 2005; Andriocci, 2005). Les approches féministes matérialistes et radicales, développées, entre autres, grâce aux contributions importantes d'auteurs d'Europe francophone, sont critiquées de part et d'autre de l'Atlantique Nord. Une partie de ces critiques reprochent l'exclusion de la politisation de certains vécus spécifiques, dont celui des femmes noires et des lesbiennes. À partir de ces critiques émergent, dans les années 1980, aux États-Unis toujours, les approches intersectionnelles et les approches *queer*.

Le mouvement *queer* peut être décrit comme un mouvement politique qui cherche à : « (...) constituer les identités minoritaires en sites de critique et de déconstruction politique des normes majoritaires. » (Bereni et al., 2012, p. 50). Ce mouvement, né au

début des années 1990 aux États-Unis, propose une critique des mouvements militants féministes, gais et lesbiens des années 1980, pour qui les stratégies militantes reposent sur l'amélioration des conditions de vie et l'augmentation des droits pour les femmes et les gais.

Les approches intersectionnelles, également développées par quelques auteures francophones, sont intégrées dans les milieux académiques et militants en France et en Suisse, alors que les approches *queer*, quant à elles, arrivent beaucoup plus tardivement. Ceci est dû, entre autres, à des malentendus et des antagonismes entretenus entre les mouvements féministes anglo-saxons et français (Fassin, 2007).

4.1 Traductions tardives et conceptions incommensurables du sujet politique

Au cours des années 1970, les échanges entre la communauté intellectuelle féministe française et étatsunienne se déroulent sous forme de convergence puis, tout au long des années 1980, elle se délie, influencée par les évolutions différenciées des milieux académiques et politiques de part et d'autre de l'Atlantique. Ceci aurait eu comme impact de ralentir la traduction de certains textes anglophones, traduits en français vers la fin des années 1990 et au début des années 2000, parfois dix ans après leur première publication aux États-Unis¹⁴ (Fassin, 2007).

Dans les années 1990, la scission se concrétise de plus en plus : les milieux féministes, de part et d'autre de l'Atlantique Nord, sont caractérisés par leur opposition; le féminisme « anglo-saxon » versus le féminisme « français ». Le premier est compris comme étant axé sur la reconnaissance de l'égalité formelle entre les femmes et les hommes et le deuxième sur la reconnaissance de l'égalité dans la différence¹⁵.

Pour Eric Fassin, le « refus » de traduction ainsi que la scission au milieu des années 1990 de la nébuleuse intellectuelle féministe de l'Atlantique Nord, s'expliqueraient, en partie, par le fait que la pensée politique des minorités (sur la base des identités de femmes, noires, homosexuelles, etc.), qui prend de plus en plus de place au sein des théories féministes aux États-Unis a peu de retentissement dans un espace public français enraciné dans l'universalisme républicain (Fassin, 2008; Bourcier,

2012). Les systèmes politiques français et étatsunien s'appuieraient sur une conception opposée du rôle de l'État et de l'organisation du système politique : dans le système étatsunien, le gouvernement agirait en tant que médiateur entre divers intérêts publics divergents alors que, selon le système français, les représentants du gouvernement doivent surpasser leurs particularités (religieuses, économiques, professionnelles, etc.) afin de pouvoir parler au nom de la collectivité¹⁶ (Robcis, 2014).

L'analyse de Fassin peut aider à comprendre une des causes des ruptures du paysage féministe suisse romand puisque la France et la Suisse partagent une proximité linguistique, géographique et culturelle, bien que le système politique suisse ne s'appuie pas sur un modèle universaliste républicain. Néanmoins, les oppositions entre féministes françaises et étatsuniennes ont certainement influencé les mouvements féministes en Suisse qui, par les traductions tardives, ont été exposés à retardement aux approches *queer*.

Conclusion

Ce qu'on peut remarquer c'est que le paysage féministe contemporain en Suisse romande regroupe des actrices ayant des approches et des lieux de militance variés et atomisés. Ces disparités peuvent être perçues comme intrinsèques à des mouvements militants qui placent, au centre de leur approche, une posture critique et auto-réflexive. Dans le contexte étudié, on peut percevoir une rupture entre les tendances militantes des années 1990 et celles d'aujourd'hui, bien qu'il y ait également des continuités.

Des années 1970 aux années 1990, suite à l'intégration de certaines revendications féministes aux institutions, le paysage féministe s'est radicalement modifié : les mouvements féministes des années 1990, avec les alliances qu'elles ont créées, ont des stratégies résolument tournées vers l'État. L'arrivée tardive de la pensée *queer* en Europe, couplée d'une intensification des mouvements altermondialistes, autonomistes et anarchistes, modifie profondément le paysage féministe suisse romand et permet de réactualiser des approches diversifiées du militantisme. Bien que ces nouvelles approches modifient en profondeur la topographie et la composition du mouvement féministe en question, certains de ses éléments antérieurs sont toujours présents et se renouvellent.

Les éléments de continuité entre les années 1990 et 2014 s'expliquent, entre autres, par les effets durables du militantisme des années MLF et des efforts de transmission faites par certaines de ses militantes. La grève des femmes, les collectifs CLAC et ALG ainsi que l'association Feminista ont toutes des stratégies plutôt tournées vers les institutions en cherchant des modifications au sein des lois. De plus ces regroupements féministes se centrent essentiellement sur l'identité politique « femme », alors que les mouvements *queer* questionnent les fondements identitaires des luttes. Les féministes matérialistes contemporaines questionnent également les usages de l'identité politique « femme » puisqu'elles affirment l'importance du croisement des différentes luttes (féministes, antiracistes, anti-capitalistes, LGBT, etc.). Cette distanciation avec la posture du MLF de « l'identité femme » comme identité politique universelle est, elle, un point convergent des différentes factions du paysage féministe contemporain en Suisse romande.

Par ailleurs, les mouvements *queer* et pro-sexe, de par leur enracinement dans les milieux alternatifs, sont éloignés des autres lieux (associations, bureaux de l'égalité, etc.) de la communauté féministe en Suisse francophone. Leurs modes de militance plus individués sont souvent incompatibles avec des associations ou collectifs qui dépendent de la présence récurrente et constante des membres.

Enfin, bien que partageant certaines bases théoriques et approches politiques, les stratégies de ces deux pratiques militantes divergent : les unes sont tournées vers les actions quotidiennes alors que les autres se tournent plutôt vers les institutions. De cette manière, la distance entre ces deux pôles du paysage féministe peut être comprise comme l'effet d'une différence de cultures militantes résultant d'un contexte historique et politique spécifique.

Références

1. La communauté du mouvement social féministe rassemble des individus qui se reconnaissent comme appartenant à l'identité féministe. Voir Bereni, L. et Revillard, A. (2012) « Un mouvement social paradigmatique? Ce que le mouvement des femmes fait à la sociologie des mouvements sociaux », *Sociétés contemporaines*, no 85, p.28.
2. Les bureaux de promotion de l'égalité (bureaux de

l'égalité) sont une institution publique mise en place par l'État suisse. Ils ont pour objectif de faire la promotion de l'égalité homme-femme auprès du public et auprès des institutions. C'est par leur biais que les associations féministes obtiennent leurs subventions.

3. Le féminisme d'État apparaît à la suite de l'intégration des anciennes militantes de la deuxième vague au sein des institutions de l'État et du développement d'organismes institutionnels qui ont pour objectif premier l'égalité hommes-femmes. (Bereni et al, 2008, p.185)

4. Sur le site web des archives de la Ville de Genève, à propos du MLF, on peut lire :

« (c)es archives couvrent la période de 1970, date du début de l'activité du MLF à Genève, à 1991, date de la première grève des femmes en Suisse, considérée par beaucoup de militantes comme la dernière grande mobilisation féministe à Genève. » (Guide des archives historiques à Genève, s.d.).

5. Les collectifs du 14 juin ont publié un manifeste sur lequel elles ont listé dix demandes, dont l'application de l'article de la constitution suisse sur l'égalité hommes-femmes, l'égalité salariale, une prise en compte du harcèlement sexuel par les employeurs, de meilleures perspectives professionnelles, des actions contre le travail de nuit et le dimanche, l'augmentation du nombre de crèches, des horaires scolaires accessibles ainsi que des paramètres plus équitables dans les assurances et les prestations sociales. (Adler et al., 1992)

6. Le système politique suisse prévoit la possibilité, pour des groupes de citoyens, de proposer des modifications de lois constitutionnelles ou ordinaires appelées initiatives populaires. Les votations sur les questions soulevées par les initiatives populaires ont lieu plusieurs fois par année : les initiatives acceptées par les votations remontent ensuite vers les chambres décisionnelles du parlement.

7. Votation du 9 février 2014, pour plus d'informations voir : <https://www.ch.ch/fr/votation-federale-09-02-2014/>

8. Avant 2002, le Code pénal suisse admettait les avortements seulement dans les cas de danger de vie de la femme enceinte ou de complications graves de la grossesse. À partir des années 1970, l'avortement a fait l'objet de huit référendums, initiatives et pétitions. En 2002, l'avortement a été dépénalisé et son

remboursement s'inscrit désormais officiellement dans l'assurance-maladie de base.

9. L'acte de désobéissance civile est compris comme le refus de se soumettre à une loi. Le bombage et l'accrochage de la banderole peuvent être qualifiés d'actes de désobéissance civile puisqu'ils entravent des lois sur la propriété privée.

10. Le festival *queer* féministe Rature a eu lieu à l'Usine en 2013, espace culturel alternatif genevois. L'objectif de ce festival pluridisciplinaire (films, théâtre, performances, concerts, ateliers, discussions, etc.) était de partager et de rendre visible les questionnements féministes autour de la construction des identités de genre et des identités sexuelles : « Bref, plein de choses qu'on voit pas assez souvent ici, pour politiser ces relations qui ne sont pas neutres et dénaturiser les identités. » (Festival *queer* féministe Rature, 2013). On pouvait y voir des documentaires sur le mouvement *Queer Nation* sur les vécus trans ou participer à un atelier de *drag king*.

11. En 2012 et en 2013, dans les rues de Genève, a eu lieu une manifestation de rue dénonçant les violences sexuelles. La première Slutwalk (ou Marche des Salopes) a été organisée en 2011 à Toronto « (...) à la suite des déclarations d'un policier encourageant les femmes à ne pas s'habiller "comme des salopes" pour éviter de se faire violer. » (Association Slutwalk suisse, s.d.). Les tracts distribués avant la manif, les slogans et les pancartes affichés pendant l'événement dénonçaient plusieurs formes de sexisme quotidien en plus des violences sexuelles. La manifestation a été suivie d'un micro ouvert durant lequel des femmes ont raconté leurs expériences de violences sexuelles.

12. Au milieu des années 1990, on dénombre jusqu'à 160 lieux occupés à Genève. Voir Pattaroni, L. (2011) « Le nouvel esprit de la ville. Les luttes urbaines sont-elles recyclables dans le "développement urbain durable" ? », *Mouvements*, p. 43-56

13. Bien que certaines auteures, françaises notamment, insistent sur leur convergence : Voir Dorlin, Elsa (2007). *Le Queer est un matérialisme, Entretien avec Elsa Dorlin par Gabriel Girard*. Dans J. Trat (dir.) : *Femmes, genre, féminisme*. Paris, France : Syllepse. p. 47-58

14. Dont ceux de Judith Butler, Catharine A. MacKinnon, Gayle S. Rubin, Donna Haraway, Carole Pateman et Angela Davis.

15. Toutefois, selon Fassin, le féminisme étatsunien et le féminisme français se seraient aujourd'hui réunifiés, par

leur usage impérialiste commun du genre, sous l'égide de la « démocratie sexuelle ». Voir Fassin, E. (2006) « La démocratie sexuelle et le conflit des civilisations », *Multitudes*, p.123-131

16. Voir W. Scott, J. (1998) *La citoyenne paradoxale : les féministes françaises et les droits de l'homme*, Paris, Albin Michel, 1998, 286 p. (traduction française de *Only Paradoxes to Offer. French Feminists and the Rights of Man* (1996) Harvard University Press, 229 p.)

Bibliographie

Andriocci, M. (2005) « Entre colère et distance : les “études féministes” à l'Université », *L'Homme et la société*, p. 73-93.

Bereni, L., Chauvin, S., Jaunait, A., Revillard, A., (2008/2012) *Introduction aux gender studies*, Bruxelles, de boeck, 247 p.

Bereni, L. et Revillard, A. (2012) « Un mouvement social paradigmatique? Ce que le mouvement des femmes fait à la sociologie des mouvements sociaux », *Sociétés contemporaines*, no 85, p.17-41

Bessin, M., Dorlin, E. (2005) « Les renouvellements générationnels du féminisme : mais pour quel sujet politique ? », *L'Homme et la société*, p. 11-27.

Bourcier, M.H. (2012) *Comprendre le féminisme*, Paris : Max Milo éditions, p.

Bourcier, M.-H. (2011) *Queer zones 3, Identités, cultures, politiques*, Paris, Editions Amsterdam, 357 p.

Bourcier, M.-H., (2002) « Queer move/ments », *Mouvements*, no 20, p. 37-43

de Dardel, J. (2007) *Révolution sexuelle et mouvement de libération des femmes à Genève (1970-1977)*, Lausanne, Éditions Antipodes, 157 p.

Delphy, C. (1996) « L'invention du « French Feminism » : une démarche essentielle », *Nouvelles Questions Féministes*, p. 15-58

Dorlin, Elsa (2007). Le Queer est un matérialisme, Entretien avec Elsa Dorlin par Gabriel Girard. Dans J. Trat (dir.) : *Femmes, genre, féminisme*. Paris, France : Syllepse. p. 47-58

Dorlin, E. (2008) *Sexe, genre et sexualités*, Paris, Presses universitaires de France, 153 p.

Duggan, L. (1995). *Sex Wars : Sexual Dissent and Political Culture*. Routledge. p. 6

Fassin, E. (2006) « La démocratie sexuelle et le conflit des civilisations », *Multitudes*, no 26, p.123-131

Fassin, E. (2007) « Résistance et réception : Judith Butler en France », *la Revue Lacanienne*, no 4, p.15-20

Fassin, E. (2008) « L'empire du genre, l'histoire politique ambiguë d'un outil conceptuel », *L'homme*, p.375-392

Giugni, M. (1995) *Entre stratégie et opportunité, Les nouveaux mouvements sociaux en Suisse*, Editions Seismo, 396 p.

Kraus, C. (2005) « Anglo-American Feminism made in France : crise et critique de la représentation », *Cahiers du genre*, no 38, p. 163-189

Mathieu, L. (2009) *Les années 70, un âge d'or des luttes?*, Editions textuel, 141 p.

Moses, C., (1996) « La construction du « French Feminism » dans le discours universitaire américain », *Nouvelles Questions Féministes*, p. 3-14

Pattaroni, L. (2011) « Le nouvel esprit de la ville, Les luttes urbaines sont-elles recyclables dans le “développement urbain durable” ? », *Mouvements*, p. 43-56

Pleyers, G., (2004) « Des black blocks aux alter-activistes : pôles et formes d'engagement des jeunes altermondialistes », *Lien social et Politiques*, p. 123-134

Robcis, C. (2013) *The Law of Kinship, Anthropology, Psychoanalysis, and the Family in France*, Cornell University Press, 312 p.

Autres sources écrites

Adler, P., Budry, M., de Giorgi, A., Zimmermann, A. (1992) *Fuchsia, femmes en Grève à Genève*, Collectif du 14 juin, 112 p.

Eichenberger, I. (2011, 14 juin) « Vingt ans après leur grève, les femmes dans la rue », *Swissinfo en ligne*, repéré à <http://www.swissinfo.ch/fre/vingt-ans-apres-leur-grève--les-femmes-dans-la-rue/30454300>

Guide des archives historiques à Genève (s.d.) Archives du MLF Genève, repéré à <http://archives-geneve.lhistoire.ch/ca/alpha/mlf/>



FéminÉtudes

Revue étudiante publiée par l'Institut
de Recherches et d'Études Féministes
Vol.5, #1, 2000, \$2

**Les femmes et l'art :
de muses à créatrices**

Cinquième section :
Les femmes et l'art : de muses à créatrices

FéminÉtudes, vol. 5, no 1, mars 2000

Être papa au XXI^e siècle. Autour du roman autobiographique *Un homme amoureux* de Karl Ove Knausgård

■ Soline Asselin, étudiante à la maîtrise en études littéraires, UQAM

J'ai passé les deux dernières années à Bergen, ville pluvieuse coincée entre l'Atlantique et sept montagnes, où les étés sans noirceur succèdent aux hivers d'encre. La Norvège est un pays réputé pour ses avancements sociaux. Là-bas, l'équité salariale est un débat réglé, l'éducation et le système de santé sont publics et gratuits, et la moindre dépense du gouvernement est publiée dans un rapport trimestriel. Le taux de naissance est l'un des plus élevés d'Europe et les pères qui promènent leurs enfants en poussette font partie du paysage quotidien. Cela ne signifie pas qu'il n'y a plus de luttes à mener, mais du moins j'ai senti dans ce pays que l'égalité entre les sexes est une valeur collective qui découle à la fois de mesures politiques concrètes, telles que l'imposition du nombre de femmes devant siéger au gouvernement, et de l'adhésion de chacun.e à ce qu'on sait être nécessaire et pour le mieux.

C'est un de mes amis, Erlend, qui m'a parlé de Karl Ove Knausgård pour la première fois. Architecte de 32 ans, Erlend était pour la deuxième fois en trois ans en congé de paternité, calquant sa routine sur celle du bébé et pratiquant l'art de la randonnée pédestre avec un enfant sur le dos. Nous étions dans un pub irlandais, quelques ami.e.s réuni.e.s pour casser la routine des jours ennuagés. L'ennui d'Erlend, celui de ces longues heures en tête à tête avec un être incapable de s'exprimer, est venu sur le sujet et c'est alors qu'il m'a parlé de Knausgård. Selon lui, cet auteur aurait mis en mots un inconfort que lui-même ressent dans son rôle temporaire de père au foyer. Curieuse des propos de cet homme qui revendiquerait publiquement son statut de DILF – *daddy i'd like to fuck* – j'ai mis la main sur le deuxième volume de la série, *Un homme amoureux*, et j'y ai découvert nettement plus

qu'une simple réflexion sur les pères au foyer et, à la fois, tellement moins qu'une réaffirmation de l'égalité comme valeur.

Un homme amoureux

D'origine norvégienne, Karl Ove Knausgård habite aujourd'hui en Suède. Il a publié entre 2009 et 2011 son autobiographie en six tomes, sous le titre de *Min Kamp* (*Mon combat* en français). Le tout totalise près de 3600 pages. Le projet d'écriture de Knausgård s'attaque à la question suivante : la littérature peut-elle dire la vie ? Plus précisément, peut-elle dire celle qui est « vraie », celle du quotidien, des instants figés par le sentiment du ridicule, celle des heures interminables passées à encorner ses doigts sur une guitare ? Pour atteindre cette « vérité », Knausgård se propose d'aller jusqu'au bout de l'écriture de soi, de la repousser dans ses limites pour trouver une forme qui lui soit propre. Ayant rédigé entre cinq et vingt pages par jour, Knausgård ne s'est pas relu, a refusé les procédés narratifs traditionnels et l'embellissement de sa langue. Par conséquent, le texte est marqué par ses contradictions ; le style oscille entre narration factuelle et métaphorisation clichée, envolée intellectuelle et description d'une scène banale du quotidien.

Dans le deuxième tome de la série, *Un homme amoureux*, dont la traduction française est parue à l'automne 2014, Knausgård se penche sur les deux grandes relations amoureuses de sa vie. Six ans avant le début de la rédaction de *Min Kamp*, Knausgård était marié, habitait à Bergen et projetait d'avoir des enfants. Du jour au lendemain, il a quitté sa première femme pour venir s'établir à Stockholm où il a rencontré Linda, poète, avec qui il a désormais quatre enfants. Ce qu'il relate dans *Un homme amoureux* est la transition

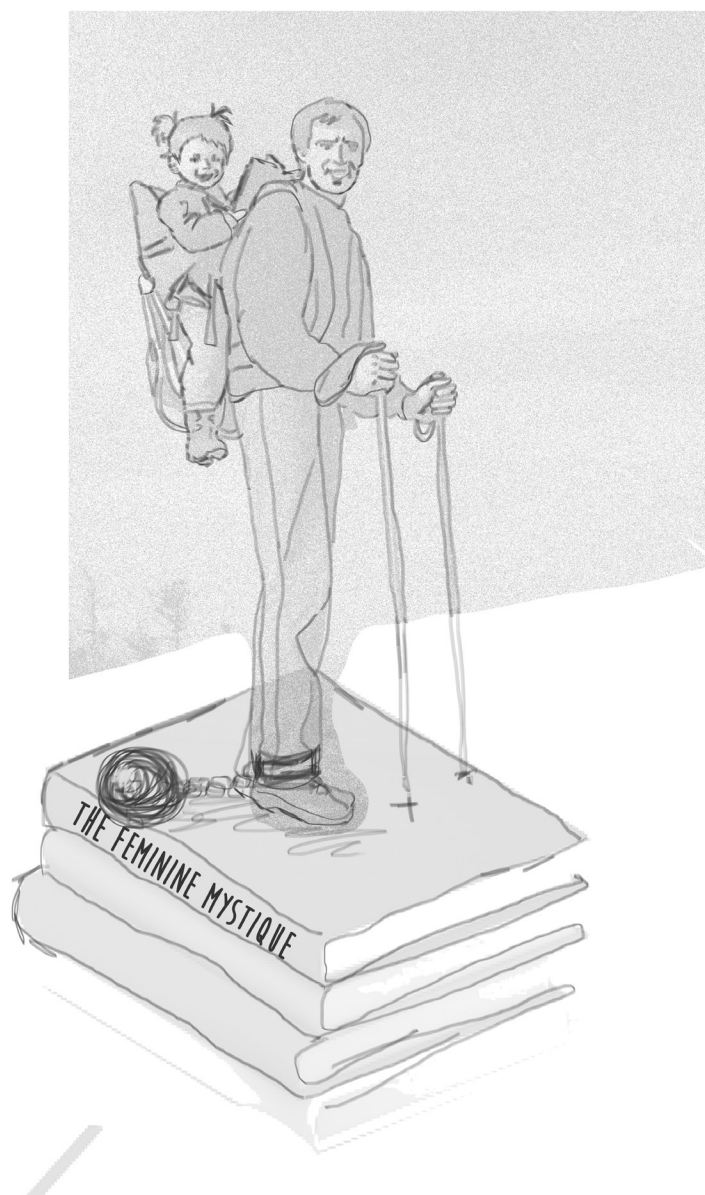
« La question qui se pose à la lecture d'*Un homme amoureux* est celle de la division entre l'agir et le dire, entre l'occupation (partielle) d'un rôle traditionnellement dévolu aux femmes et l'expression publique d'un inconfort qui découle de cette position. »

d'une vie à l'autre et l'inéluctable retour du quotidien. Retour au banal qui est toutefois placé sous le signe des enfants, des allers-retours entre la maison et la garderie, des anniversaires, des contacts avec les autres parents, et de l'écriture, toujours.

du dix-neuvième siècle furieux à l'intérieur de [lui]. » (Knausgård, 2014[2009], p. 79) Admettant son regret des privilèges historiques de la masculinité, Knausgård se place dans une double position; tout en reconnaissant et en s'inscrivant dans un système de relations qui s'appuie sur les avancées sociales définies

Vita kränkta män

Lire Knausgård, c'est se confronter à ce qui l'entoure, à ce *buzz* médiatique autour de sa personne et de son œuvre. C'est lire à son propos qu'il est le nouveau Proust, l'existentialiste du Nord, le représentant d'une génération, l'auteur d'un chef-d'œuvre post-post-moderne. C'est aussi lire qu'il est un écrivain provincial, mineur, que son œuvre est une malsaine exhibition de soi et de ses proches, qu'il reconduit non seulement le patriarcat, mais qu'il s'inscrit dans un courant masculiniste nommé par certaines féministes suédoises : « Vita kränkta män » [Hommes blancs lésés]. Prenant au départ la forme d'un groupe Facebook qui répertorie et se moque des « hommes blancs lésés », le nom du groupe est devenu un terme employé pour parler des hommes hétérosexuels qui, bien qu'appartenant à une classe sociale privilégiée, se sentent impuissants et muselés, et qui considèrent ces sentiments comme une preuve que le projet féministe dans son ensemble oppresse les hommes. Knausgård figurait sur la page du groupe à la sortie d'*Un homme amoureux*. Dans ce livre, il écrit qu'avoir des enfants retranche une partie de sa masculinité et que, puisque sa femme et lui ont choisi l'égalité et l'équité comme valeurs, il se retrouve marchant dans les rues de Stockholm avec sa fille, « moderne et féminisé, avec un homme



collectivement, il se positionne en tant que victime de ces mêmes avancées sur le plan individuel.

La question qui se pose à la lecture d'*Un homme amoureux* est celle de la division entre l'agir et le dire, entre l'occupation (partielle) d'un rôle traditionnellement dévolu aux femmes et l'expression publique d'un inconfort qui découle de cette position. Knausgård écrit : « Les larmes me montent aux yeux quand je regarde un beau tableau, mais pas quand je regarde mes enfants. Ça ne signifie pas que je ne les aime pas car je les aime de tout mon cœur, ça veut seulement dire que le sens qu'ils donnent ne peut remplir une vie. » (Knausgård, 2012 [2009], p. 53) La question du sens que met Knausgård en exergue n'en est pas une qui soit nouvelle, ou propre à un sexe ou l'autre. Elle a été au cœur des réflexions de femmes depuis des siècles, sans qu'elles aient la possibilité de l'exprimer. Si, aujourd'hui, je peux écrire d'une position perpendiculaire à celle de Knausgård, celle d'une femme sans enfants, c'est parce que j'ai le droit de critiquer le sens socialement dévolu à la famille et au rôle de mère. Grâce au travail des féministes qui me précèdent, je conçois que nos corps et nos gestes sont modelés par les discours sociaux, et qu'il est possible de se les approprier, de dire au lieu d'être dite.

La position nouvelle (et encore peu répandue), propre au XXI^e siècle, du père en congé de paternité, en est une qui reste encore à intégrer. Knausgård tout comme mon ami Erlend ne remettent pas en cause l'égalité en tant que valeur choisie collectivement, et agissent de leur mieux à partir de ce compromis favorisé par l'État. Il demeure néanmoins que le changement des mentalités est une traversée ardue à travers les années, il est un apprentissage collectif qui nécessite l'intériorisation d'un agir, mais aussi d'un dire. Pour l'émergence d'une parole qui ne reconduit plus les schèmes de pensée traditionnels, il faudrait peut-être passer par une période de silence. En brandissant la nostalgie d'un passé où les hommes n'étaient pas tenus de participer aux tâches domestiques, *Un homme amoureux* fait ressortir en creux l'impossibilité pour les femmes d'avoir le regret d'une époque où elles étaient sans responsabilités familiales. C'est en ce sens que la prise de parole de Knausgård dérange ; elle jaillit dans toute la force de ses privilèges. Car la question du sens n'est en rien nouvelle ou unique à l'auteur, c'est le contexte de partage et d'égalité qui est nouveau.

Le succès international de l'œuvre de Knausgård est significatif ; des millions de personnes se lisent et se reconnaissent dans ce père de famille moderne, illustration d'un patriarcat résiduel et récalcitrant. *Un homme amoureux* contient les enjeux culturels et sociaux qui caractérisent notre époque en changement, ce qui explique que plusieurs s'identifient au personnage antisocial de Karl Ove et à ses déboires parentaux. S'il est possible de retracer « l'histoire des générations à travers leurs lectures » (Goulemot, 2003 [1985]), alors le succès de la série peut être compris comme une trace du travail qui reste à accomplir pour désamorcer les stéréotypes associés à la virilité. Ce que viennent confirmer ces confessions d'un homme du XXI^e siècle est que le privé est toujours politique.

Bibliographie

Karl Ove Knausgård, *La mort d'un père. Mon combat I*, Paris, Denoël, coll. « Denoël et d'ailleurs », 2012 [2009], p. 53.

Karl Ove Knausgård, *Un homme amoureux. Mon combat II*, Paris, Denoël, coll. « Denoël et d'ailleurs », 2014 [2009], p. 79.

Jean-Marie Goulemot, « De la lecture comme production de sens » dans Roger Chartier (dir.), *Pratiques de lecture*, Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque », 2003 [1985].

Généalogie d'une arriérée

■ Camille Toffoli, étudiante à la maîtrise en études littéraires, UQAM

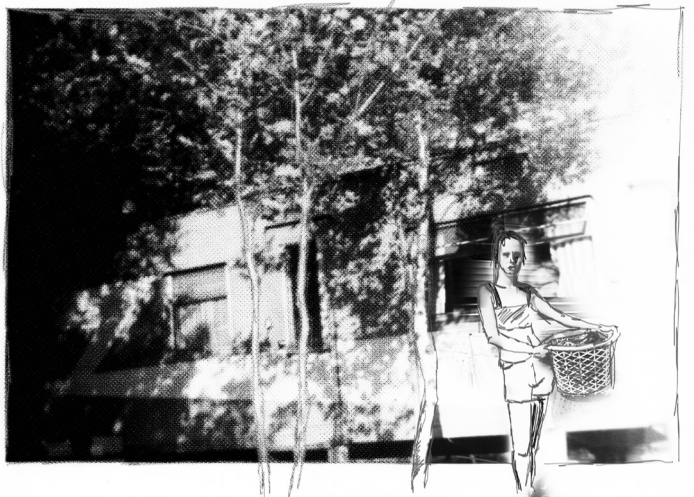
À la Calle, les femmes boivent leur bière avec des glaçons, les hommes fabriquent des fleurs en papier de toilette pour les fillettes, le *blackjack* est le sport national, les cigarettes se troquent contre des recharges de propane en attendant le prochain chèque d'allocation, les mariages comme les divorces sont conclus rapidement puis célébrés au Truck Stop, et bien souvent, les enfants se font garder à l'épicerie ou la quincaillerie du coin en attendant que leur mère rentre du boulot. C'est un espace à la fois inquiétant et fascinant que met en scène ce premier roman de l'écrivaine américaine Tupelo Hassman à travers la voix d'une narratrice adolescente qui raconte son quotidien dans un *trailer park* du Nevada érigé presque par hasard en périphérie de la ville de Reno. Au fil d'une centaine de courts chapitres – pour la plupart des fragments d'une page ou deux –, le personnage pose un regard presque anthropologique sur le monde qui l'entoure, un regard dont la naïveté peut parfois faire sourire, mais qui dresse un portrait troublant parce que crédible de la réalité des communautés de *mobile home*. Car malgré la traduction de l'américain au français qui rend parfois difficilement les traces de *slang* et les marques d'oralité qui font la couleur du texte original, la force de *La fille* réside dans l'atmosphère singulière – un mélange improbable de force et de misères humaines – qui se construit au fil des pages.

« Je m'appelle Rory Dawn Hendrix, fille arriérée d'une fille arriérée, elle-même produit d'une lignée d'arriérées. Bienvenue à la Calle. » (p. 12). Car ce quartier pauvre est le refuge, la terre d'asile de trois générations de femmes qui ont tour à tour quitté la ville pour fuir des conjoints violents et alcooliques et échapper aux visites répétées des services sociaux. Trois générations de femmes aux dents noircies par la misère qui cherchent tant bien que mal à se construire un destin en marge du monde

des hommes; trois générations dont la narratrice tente ici de reconstituer l'histoire, de rafistoler la mémoire grâce à une série hétéroclite de documents d'archives, des lettres rédigées au feutre par sa grand-mère sur du papier pelure jusqu'aux rapports produits par l'assistante sociale chargée du dossier de sa mère.

Je dois interrompre [l'assistante sociale] avant qu'elle continue, et pourtant elle continue à faire la liste des Obligations et des Responsabilités, des Droits, des Avoirs et des Recommandations. Je dois l'interrompre pour déclarer que tout n'est pas noir et blanc, que tout n'est pas carré d'équerre comme c'est marqué sur son double au carbone. (p. 70)

Elle doit interrompre pour rectifier les faits, pour opposer à cette version « officielle » des événements



sa propre vision des choses et se réappropriier une histoire que l'on cherche à circonscrire dans les cases des formulaires de recommandations.

Elle cherche à élucider les secrets et les non-dits qui habitent son passé familial et travaille ainsi à révéler les drames subis par sa mère et sa grand-mère. Ce récit, qui prend les allures d'une anti-saga – car l'épopée racontée ici n'a rien de fabuleux, elle sent le fond de tonne et a le goût légèrement écœurant du RC Cola tiède – met en lumière le caractère cyclique, presque répétitif des trajectoires de ces trois générations de femmes. Pour cette lignée d'« arriérées » qui se démènent à leur manière pour se bâtir un quotidien habitable, le viol apparaît presque comme un passage obligé, une fatalité qui les rattrape inmanquablement, malgré toute leur volonté d'émancipation : « [...] la vie dans la Calle, c'est la vraie vie, on fait pas semblant, et toutes les filles savent qu'une fois que Oh-que-tu-as-de-grandes-pattes tombe sur le petit chaperon rouge, eh bien l'odeur lui restera collée au train aussi fort qu'elle frotte. » (p. 73) Ainsi, ce roman permet-il de réfléchir l'interaction entre les rapports de genres et de classes à travers des portraits de femmes à la fois fortes et vulnérables dont la vie est un combat de tous les instants, une lutte à mener sur tous les fronts.

Implicitement, *La fille* pose aussi la question – discutée sous plusieurs perspectives dans le cadre de ce numéro – de l'héritage. Comment rendre la parole aux sans-voix ; ou encore, aux voix hors /normes, déclassées, celles qu'on tente sans cesse d'étouffer ? Comment *faire mémoire* pour les oubliées, celles qui n'auront jamais pu écrire leur histoire autrement qu'en griffonnant à temps perdu sur du papier pelure ? Or, le texte de Tupelo Hassman ne fournit aucune réponse ; seulement une série de descriptions sensibles qui témoignent d'un point de vue empathique, dépourvu de toute forme de jugement. Car en dépit du caractère sombre et tragique de la réalité dépeinte, le regard posé par *La fille* est tout sauf pessimiste : ce roman nous incite à remarquer les herbes qui poussent au fond des craques du sol bétonné du *trailer park*, à voir un peu de beau là où nos *a priori* n'annoncent que du sordide et du misérable.

Ayant pour protagoniste la jeune Rory Dawn qui fait tout pour échapper à la fatalité de sa condition socio-économique et pour se construire un destin loin de son *mobile home*, ce récit fragmenté peut se concevoir comme une réinterprétation du fameux rêve américain, comme une conjugaison au féminin du mythe du *self-made man*. « Cette édition de *La fille* est la vôtre. », écrit l'auteure en introduction de la

section « Notes et autographes » qui fait office de postface. Cette adresse aux lectrices et lecteurs peut se lire comme un appel, une incitation à s'approprier le texte et à en faire un usage personnel et original, à s'en servir comme la narratrice du roman use de son édition d'occasion du *Manuel de la parfaite scoutie* : comme un guide de survie utile dans une société trop souvent hostile, surtout pour les femmes.

Bibliographie

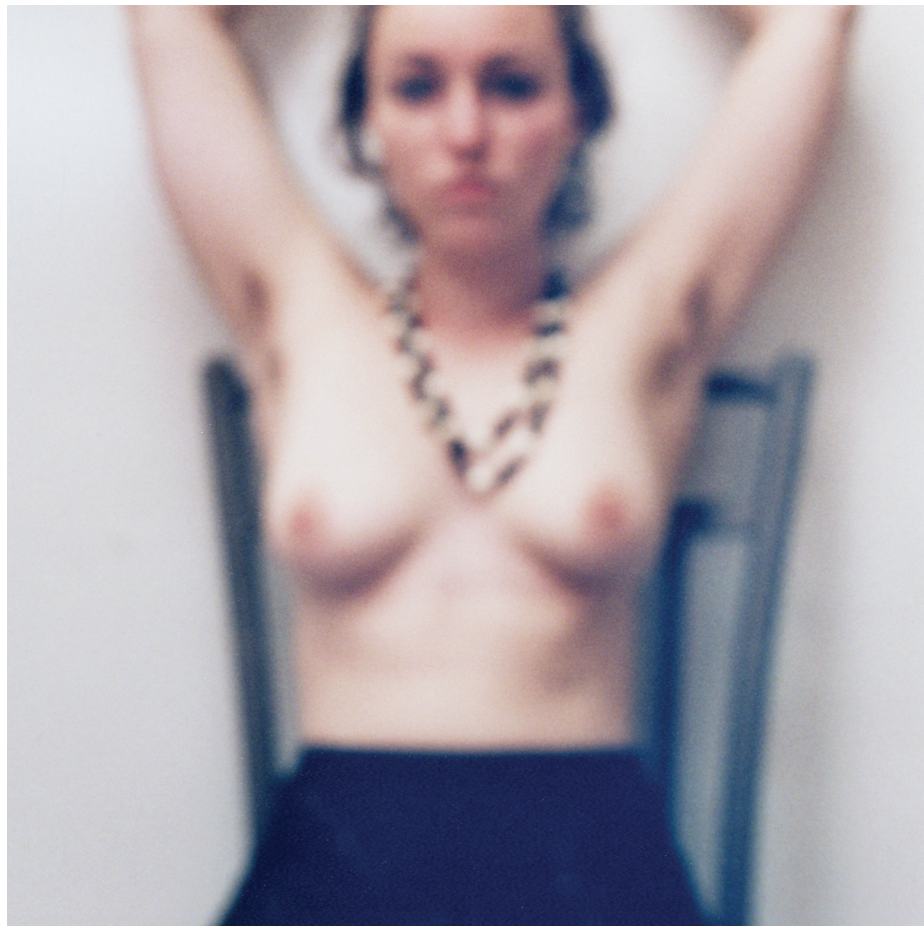
HASSMAN, Tupelo, *La fille*, Paris, Christian Bourgois, trad. Laurence Kiéfé, 2014, 352 pages.



Marie-Michèle Beaudoin, *Sans titre*, dans la série « Pêches et fleurs de jasmin » (2015).



Marie-Michèle Beaudoin, *Sans titre*, dans la série « Pêches et fleurs de jasmin » (2015).



Marie-Michèle Beaudoin, *Sans titre*, dans la série « Parabole de l'intime #2 » (2014).



Marie-Michèle Beaudoin, *Nature morte #2*, (2013).



Marie-Michèle Beaudoin, *Sans titre*, dans la série « Parabole de l'intime #2 » (2014).

À toutes celles

■ Andréane Vallières, étudiante à la maîtrise en création littéraire, UQAM

*Cela fait des années que je note les toutes
premières phrases entendues lors de mes
entretiens avec les femmes en situation de
violence conjugale
J'ai découvert combien elles contenaient à
elles seules des vies tout entières
Je vous en livre ici 1653
J'aurais pu en retranscrire moins, ou plus...
Je ne sais pas*

(quatrième de couverture)

Je suis complètement battue : petit ouvrage composé par Éléonore Mercier, travailleuse sociale qui a noté pendant dix-sept ans des paroles, morceaux d'existence de femmes ordinaires, dans le contexte de son travail à l'accueil téléphonique d'une association qui aide les victimes de violence conjugale. Il en résulte un texte riche et essoufflant qui témoigne d'une horreur quotidienne vécue par des millions de femmes à travers le monde et à nos côtés ; des mères, des sœurs, des filles, des amies :

Ma collègue de travail est dans une
situation critique
Malheureusement mon mari est violent
Je vais rapidement vous expliquer ma vie
Mon conjoint menace de me tuer si je
porte plainte (p. 46).

Mercier ne crée ni un roman ni un récit. À mon sens, elle déroule mille six cent cinquante-trois phrases durant un poème immense et douloureux. Elle nous rappelle qu'un travail de création se situe avant tout dans l'écoute et la composition : elle n'invente rien, elle reconnaît. Cela confère à son texte une valeur profondément humble. *Je suis complètement battue* est un travail de confiance dans lequel le langage tente une ouverture vers cette indicible douleur humaine.

C'est la quantité, ce chiffre, mille six cent cinquante-trois, qui fait la puissance de l'ouvrage. L'accumulation des récits que sous-tendent ces phrases, le rythme effréné de leur succession : ça frappe, sans contredit. En tant que lecteur ou lectrice, on est asséné de coups, l'un après l'autre, et on ne s'en sort pas, la violence se répète : toujours différente, toujours la même. Les paroles (les vers) se succèdent ainsi avec une rapidité certaine et on s'arrête, essoufflé, on doit relire avec lenteur :

Je vous demande une petite écoute
Je vous ai déjà appelés quand mon mari
m'a cassé le pied
Ça fait plus d'un an que je vis dans un
système violent
Je voudrais partir tout de suite si c'est
possible (p. 36-37).

On ne peut pas imaginer mille six cent cinquante-trois phrases, on ne peut pas inventer de telles choses et c'est tout le travail de l'art, toute l'importance de son *écoute* : composer avec le sensible, découper dans la réalité une réalité, la mettre en évidence par un travail de contours. Un agencement artistique fonctionne comme le brouillard, qui choisit des formes, des silhouettes et en cache d'autres. Ça devient une

question de point de vue, d'attention et de don : le brouillard, de même que Mercier, offre à voir. Plus encore, *Je suis complètement battue* accepte de ne pas comprendre, de n'imposer aucune réponse, mais d'interroger sans relâche et sans rien figer. Ce langage de la violence amoureuse ouvre vers du fragile, à l'image de ces femmes, défaites : « Quand mon mari est violent je perds pied » (p. 44). Une écriture qui est arrivée au bout d'elle-même, dont l'absence quasi totale de ponctuation révèle un dépouillement qui est celui d'une détresse absolue. La lecture du texte est difficile parce qu'il est efficace : « Mon mari ne me bat pas, il me détruit » (p. 41). Ces paroles, cette langue sont le fruit d'une attention et d'un dévouement extrêmes de la part de l'auteure. Son impact est puissant parce qu'elle s'est faite le réceptacle d'une réalité gigantesque et quotidienne.

Le texte offre que soient réfléchies les violences qui visent le féminin *parce qu'il est féminin*. Mercier semble s'effacer en tant que sujet, mais son écoute est partout et elle crée un objet politique : son projet dénonce l'atteinte à l'humanité derrière chaque fragment de vie violentée, dans une écriture de tous les jours, de l'ordinaire. Tout comme ces femmes, c'est une écriture dépourvue et dévastée. *Je suis complètement battue* est un impossible poème qui dit la souffrance telle qu'elle se présente : murmurante, terrifiante et nue.

Bibliographie

Mercier, Éléonore. (2010). *Je suis complètement battue*. Paris : P.O.L., 107 p.



Une lame tranchante sur la tempe de l'inceste

■ Marie-Ève Blais, libraire et critique littéraire

Mettre la hache : *Slam western sur l'inceste* (mars 2015) est le deuxième ouvrage publié dans une petite collection littéraire aux Éditions du remue-ménage. Cette série est empreinte d'une pensée politique féministe qui réussit, par l'écriture, à exposer des tabous. Après le *Carnet écarlate : fragments érotiques lesbiens* (2014) d'Anne Archet, un recueil ludique et sexy s'intéressant à la sexualité lesbienne, nous est présenté un livre jaune flamboyant agrémenté d'une petite touche de vert. Le O'Green se mêle au jaune et Pattie O'Green apparaît pour parler de cette honte sociale, du tabou de l'inceste qui nous fait rire un peu jaune, trop souvent.

Il est nécessaire d'inscrire le livre dans sa situation particulière. Un contexte où des dizaines d'étudiantes ont dénoncé des agressions sexuelles vécues notamment lors de la grève de 2012 et qui a vu le mouvement #AgressionNonDénoncée¹ ouvrir un large espace de parole. C'est donc des centaines de femmes qui ont brisé le silence, pris la parole et affirmé qu'elles ne voulaient plus subir cette culture qui contrôle leur corps par l'institution de lois ancestrales. Car, c'est d'une culture du viol que l'on parle. Son premier mécanisme est celui du silence, qui s'inscrit de diverses façons, imposant la honte, niant la sensibilité et la colère. Ce processus pose le fardeau de la dénonciation sur les épaules des survivantes.

Pattie O'Green dénonce ardemment cette « culture du silence ». Blogueuse depuis plusieurs années, elle n'en est certes pas à ses premiers écrits sur l'inceste. Notamment, en novembre dernier, elle a réagi à un texte de Michèle Ouimet², chroniqueuse à *La Presse*. Celle-ci, plutôt que d'utiliser le terme « inceste », parlait de « pédophilie », expliquant les actes commis par une pathologie au lieu de pointer une dynamique sociale. Par le fait même, elle invisibilisait la parole des survivantes d'inceste³. Cette explication de la violence sexuelle par la pathologie ou la psychiatrie n'est pas

nouvelle et reste très problématique dans sa tentative d'expliquer des actions inacceptables. D'autant plus qu'elle ne remet pas en question l'implication des agresseur.e.s dans les violences perpétrées.

Les textes du recueil *Mettre la hache* agissent comme une lumière qui s'ouvre sur les effets pervers d'une société fonctionnant sur la loi du silence, sur ces jeunes femmes qui ont subi l'inceste et vivent la dépossession de leur corps. Le titre permet déjà de déceler ce vers quoi elle nous dirige : **Mettre la hache**. La hache : objet tranchant qui coupe grossièrement. Le thème de l'inceste y est introduit comme un coup de la lame d'une hache, sans subtilité, impudemment. Si l'on pense à l'expression « déterrer la hache de guerre », elle ouvre les hostilités contre une société qui accepte,



perpétue les petits et grands assassinats à travers une culture du silence. Elle déterre les préjugés, les trop entendus et les rend visibles. *Slam western sur l'inceste*. Le *slam* est une prise de parole bien à soi, au style unique dirigée vers un public. Le *western* est un genre cinématographique construit autour d'une conquête qui prend ici la forme d'une reprise de pouvoir sur son corps. Pattie O'Green se fait la *cowgirl* face à une société de *cowboys*, elle met la hache, posant les pieds sur un territoire qui se construit sur des violences répétées et des voix étouffées. Elle met sa hache dans le silence.

En écrivant ce texte, elle fait une première entaille. Car l'acte même d'écrire l'inceste, de l'exposer est une reprise de pouvoir et de parole. Elle s'empare de ce qui lui a été enlevé. Ici, le sarcasme est un premier allié, il tourne en dérision l'idée que les femmes profitent et gagnent quelque chose de cette « mode » qui serait celle de parler d'inceste. « Parce que ce sont TOUJOURS les femmes qui profitent de leurs expériences infantiles malsaines pour avoir de l'attention. »⁴ L'auteure cible ce discours comme le détournement d'une réalité où la souffrance est bien présente. Car, parler de la violence vécue est considéré comme un moyen d'acquérir du capital social. Cette façon d'étouffer les voix a pour effet d'enfermer les survivant.e.s dans le silence. L'humour permet donc une reprise de pouvoir nécessaire à travers une réappropriation du dérisoire.

**« JE ME SUIS MISE EN BOULE
DANS MON LIT
ENDESSOUSDEMA COUVERTURE
JUSQU'À CE QUE QUELQU'UN QUI
M'AIME
ME DISE QU'IL M'AIME. »**⁵

L'utilisation de différents caractères, de différentes grandeurs de texte démontre la complexité des émotions ressenties. Il existe un conflit entre les

émotions d'une part, avoir envie de s'imposer, d'exister dans le besoin de crier sa rage, mais aussi son besoin d'amour; et d'autre part, un désir de s'effacer, disparaître et s'oublier. Cette voix est rarement écoutée. Avec des blagues détournées, des attitudes moralisantes ou tout autre moyen plus ou moins direct, plusieurs empêchent les survivantes d'exprimer leur colère. On cherche à les calmer, associant leur agressivité, leurs nerfs qui éclatent, à une pathologie. On leur conseille alors *l'anesthésie générale*⁶. Entre la médication pour calmer, la méditation pour reconstruire son intérieur, les rencontres chez des psychologues, douleur et colère sont encadrées et enfermées.

« Celui qui parvient en un petit tour de force à nous donner notre dose d'anesthésiant quotidienne : avoir raison. Avoir raison au-delà de nos sensations corporelles et de nos émotions les plus viscérales et douter jusqu'à s'invalider au complet. »⁷

Elle dénonce le fait qu'on demande aux survivantes de faire leur propre processus de pardon, d'y mettre la main à la pâte, de prendre sur elles pour ne pas briser la paix familiale et sociétale. Là est l'un des cœurs du problème. L'inceste n'est pas considéré comme un problème collectif qui doit être pris en charge par l'ensemble de la société, qui doit sortir du privé, mais bien comme un problème individuel où l'on demande aux femmes de se reconstruire petit à petit, seules.

Dans ces douze courts chapitres, Pattie O'Green construit un portrait empreint de sensibilité, complet dans sa complexité, des préjugés perpétrés qui permettent d'invalider la parole des survivantes. Les titres sont très évocateurs, et on y perçoit différentes facettes de l'inceste. À cet effet, il est nécessaire de s'attarder au troisième chapitre, *Mettre la hache*⁸, qui prend la forme du manifeste contre l'inceste. Elle y décrit la nécessité « de mettre la hache dans le doute, dans la prudence, dans les convenances et dans

« La force du texte reste dans cette sensation de phrases construites consciencieusement derrière un discours craché, obligé, déclamé sous l'effet de la violence. [Patty O'Green] revendique les complexités qui s'expriment aussi dans la forme de son écriture qui se fait multiplication de paroles des femmes survivantes et victimes. »

nos préjugés. »⁹ Évidemment, le rappel du titre est important. Car, un seul chapitre, un seul manifeste, ne serait pas suffisant pour exprimer l'ensemble des souffrances, pour expliquer les complexités et diverses réalités. Le manifeste ne fait sens que dans la prise de conscience du contexte plus large.

De plus, ce n'est pas la trame narrative qui s'impose en premier, c'est le besoin de dire maintenant. On retrouve la forme du *slam* où les mots se forment en même temps que les idées et se délient à une vitesse effrénée. C'est de cette façon qu'on lit le texte, sans pause, jusqu'au dénouement final. Cette suite d'idées, de mots, génère une envie d'agir, d'être en action pour arrêter le massacre. Le choix du *slam* prend ici toute sa pertinence en tant que forme d'écriture sortant du cadre habituel des écrits romanesques. Le style du texte est hybride, entre l'auto-fiction, la poésie, le *slam* et le manifeste. Pattie O'Green agit ici sur divers fronts, comme une auteure, une poète, une militante, une survivante. Elle propose des pistes de réflexions politiques, dénonce la violence du système, et s'implique dans un processus d'expression. Cette implication est perceptible dans l'écriture, utilisant des termes populaires, des expressions anglaises et des référents culturels connus. Elle joue avec les mots, se les réapproprie, leur octroyant une force multipliée. La force du texte reste dans cette sensation de phrases construites consciencieusement derrière un discours craché, obligé, déclamé sous l'effet de la violence. Elle revendique les complexités qui s'expriment aussi dans la forme de son écriture qui se fait multiplication de paroles des femmes survivantes et victimes.

Ici, la parole est partagée entre les mots et les dessins de l'artiste du graffiti Delphine Delas. En effet, celle-ci nous présente sur la couverture, une jolie hache où les flèches sont une invitation à poser les mains sur le manche, à prendre à deux mains le livre. Il y a aussi une femme bouddhiste en tailleur qui a le corps mou,

les traits évasifs, un halo jaune coloré autour de la tête¹⁰, disant que cette position de zénitude n'est pas aussi confortable qu'on aimerait le faire croire. Puis, des cœurs entassés les uns sur les autres, brisés, qui saignent rouge¹¹, découvrant toute la chair abattue et, un peu plus loin, un petit vagin qui dit « stop » avec une main minuscule¹². Il y a le regard de guerrière apposé au fusil de la convenance sociale¹³, et des corps enflammés¹⁴ qui cohabitent ensemble dans des ailes de la convalescence¹⁵. Et cette dernière illustration, quatre mots nécessaires qui auraient pu être gravés sur les murs de tous les immeubles, termine le texte : « MOI, JE TE CROIS »¹⁶. Un premier pas vers la solidarité.

Pattie O'Green et Delphine Delas donnent envie de s'écrire, de se penser et de partager. Elles posent un baume sur des blessures et nous prêtent la hache afin de prendre un élan contre les racines de la violence. Elles créent un terrain fertile pour les solidarités, pour les confiances. Peut-être est-ce là notre porte de secours ? Ce lieu où il est possible de se reconstruire, ces espaces où l'on peut gueuler, écrire et partager. Après la catharsis du mouvement de dénonciations, nous étions plusieurs à nous questionner à propos de ce qu'il adviendrait de toutes ces paroles lancées dans l'océan social, ce qu'il resterait de ces femmes qui allaient subir le *backlash* de la prise de parole. Et le *backlash* (réactions négatives aux dénonciations, suspicion sur la réalité de celles-ci et remise en question de la parole des survivant.e.s) s'est produit. Par contre, après la lecture de *Mettre la hache*, il reste quelques poussières de cette prise de pouvoir collectif. Cette sensation démontre, je l'espère, qu'il y a eu écho quelque part, qu'il y a le début d'un changement. Des premiers bâillons débâillonnés. Des solidarités à affirmer. Des feuilles à noircir.

Il faut davantage de Pattie O'Green, de Delphine Delas, et il faut, surtout, multiplier les coups de hache !

Références

1. Provient du mouvement anglophone #BeenRapedNeverReported (J'ai été violée, je ne l'ai jamais dénoncé).
2. « Pédophilie : ces femmes qui pardonnent », Michèle Ouimet, *La Presse*, 30 novembre 2014, [<http://www.lapresse.ca/actualites/national/201411/29/01-4823650-pedophilie-ces-femmes-qui-pardonnent.php>].
3. « L'inceste n'existe pas », Pattie O'Green, [<https://patty0green.wordpress.com/2014/11/30/linceste-nexiste-pas/>].
4. *Mettre la hache : Slam western sur l'inceste*, Pattie O'Green, 2015, remue-ménage, p. 10.
5. *Ibid.*, p.13.
6. *Ibid.*, p. 15.
7. *Ibid.*, p. 16.
8. *Ibid.*, p. 23.
9. *Ibid.*, p. 31.
10. *Ibid.*, p. 14.
11. *Ibid.*, p. 32.
12. *Ibid.*, p. 46.
13. *Ibid.*, p. 58.
14. *Ibid.*, p. 84.
15. *Ibid.*, p. 123.
16. *Ibid.*, p. 124.



Sixième section : Le féminisme au quotidien

FéminÉtudes, vol. 19, no 1, octobre 2014

Putain de rage

■ Madeleine Bègues, étudiante au doctorat en sexologie avec concentration en études féministes

La rumeur en torsade du désert s'envole, s'alimente, grossit et s'enroule autour de nous, en nous laissant amers et démunis face à des mots dont l'origine demeure occulte. La rumeur m'a saisie un matin, à l'aube de ma vie. J'ai porté le stigmate de putain. Mon crime, du moins je le pense sans en être certaine aujourd'hui : avoir osé mettre un petit caraco rouge en dentelle anglaise sur une jupe blanche, mon petit bidon tout rond à l'air libre. Heureuse de la douceur du vent et de la caresse du soleil sur ma peau.

« *Putain!* » Mon tort : avoir les cheveux en bataille, un mince filet de crayon noir sous les yeux, du rouge aux lèvres et des copains à l'entrée de mon allée, car adolescente j'étais désirée. L'insulte irrémédiablement m'a blessé : la personne qui a prononcé les mots était tellement chère à mon cœur. Aujourd'hui encore, le souffle malfaisant de sa parole brûle mon être. Mes dents incrustées dans mon poing serré pour étouffer le long sanglot irrépressible, les yeux grands ouverts, la rage coule en sillons sur mes joues, mon corps raidi sur le fil de mon existence, déjà les larmes se tarissent. Dans ma tête, le leitmotiv « *je ne plierai jamais, je ne plierai jamais...* » fait écho à la tension interne qui s'installe en arc de résistance dans mon corps.

« *La fille à Mimi est une putain* »... La rumeur galopante et salissante, fait son chemin et oblige mon père à poser la loi, ma mère complice en un prolongement de sa loi d'homme. À genoux, une nuit à écouter les remontrances maternelles et sentir la honte intense, compacte s'agglutiner en moi pour une amourette d'adolescence. Mon tort : aimer un garçon et l'embrasser au grand jour, faisant fi de ces gens bien-pensants, qui jour après jour surveillent mes faits et gestes et se nourrissent de petitesesses. Le bruissement de la rumeur flotte et précède mes pas. Les *pôvres*, ils n'ont de réalité que ma réalité en projection exacerbant leurs frustrations. C'est sûr, ma liberté les fait souffrir et mon rire comme une bravade excite leurs colères

envieuses. Mon rire comme un coup de canon, mon rire comme un défi, ma seule arme. À 15 ans déjà, j'avais saisi dans une lucidité terrifiante le chemin qui serait le mien sous le joug d'une société qui ne me laisse aucune illusion sur mon destin de femme, me reléguant à une place d'objet.

« *Té! 5 francs!* » C'est ainsi qu'un homme s'est octroyé le droit de m'appeler, conduisant sa grosse auto rutilante, affichant son opulence de façade et d'apparence, à défaut d'une richesse de l'âme. Vêtue de ma grande jupe flottante, mon body en dentelle sous mon chemisier court, mon nombril n'était plus à l'air ce jour-là! J'avais assimilé la leçon et m'étais joliment couverte. Mon tort? Mes longs cheveux aux boucles permanentées comme une cape, m'enveloppe, mon sourire si large, pour accueillir le soleil, montre aux autres que je mange la vie à pleines dents : insupportable affichage d'une joie de vivre qu'il faut vite canaliser et enfermer ou briser pour mieux contrôler : « *Une fille qui se tient n'a pas les cheveux farfourillés¹, se tient droite et ne sourit pas – voyons!* » Quant à rire à gorge déployée sans aucune retenue... « *Mon Dieu, mais quelle indécence... Elle a bu c'est sûr!* »

« Putain! » à nouveau. À ce moment-là, le mot m'a semblé usé tellement il était dépourvu de consistance et de sens si ce n'est dans les bouches sales – « *vos mères ne vous ont pas suffisamment lavé la bouche au savon de Marseille pour que vous disiez de si gros mots à quelqu'un? Vilains personnages!* »² – parce que je suis assise parmi les parias, les démunis, les classés déviants qui n'ont que la colère comme défense et les joints en THC pour oublier l'offense faite par une société qui les nie dans leur potentiel d'humain... Tous noirs et forts et beaux... « *Ils sont à corriger ces délinquants!* ». Les mots nous façonnent et s'inscrivent dans nos épidermes.

Toute Yab³ que suis, j'ai décidé d'être parmi les Kaf. Sur mon galet au cœur de la cité, j'acquiesce alors mon envergure d'être, leurs regards me reconnaissant pour ce que je suis, avant même que

je ne puisse me le rendre admissible à moi-même. Et lentement m'éveiller d'une longue illusion pour prendre conscience, inéluctablement, du sens des mots « suprématie blanche », et « privilèges blancs » au travers d'innombrables offenses actées contre des êtres dits de couleurs – nègres, mulâtres – pour mieux les avilir. Voilà donc le travail des hommes blancs : celui de passer son temps à contenir un « *éboulis qui s'enfle* » apeurés par l'écho de Cimendef⁴ qui se diffuse au travers d'un rouleur⁵, dont la puissance des sons redimensionne l'existence de ces millions d'êtres malmenés au cours de la Traite. Aujourd'hui, leurs efforts pour assujettir cet Autre, qu'ils n'ont pu détruire - dont les traumatismes doivent être indemnisés pour pouvoir pardonner la violence vécue – les rendent exsangues de valeurs humaines.

En suspens, les mots me reviennent comme des boomerangs ces jours-ci. La rumeur à nouveau dans ce pays de froids intenses vient me cueillir et m'enfermer dans un pattern dont je ne suis pas en mesure de bouger les murs : ils sont tellement lourds et épais. Seule, prisonnière, je me fais l'effet d'une esclave en fuite. Il ne me manque plus que l'étiquette de folle. Dans un sens, peut être que cela me donnerait un peu de repos : il me faudrait alors devenir malade, dépressive, et m'enrouler dans la nostalgie et me replier pour enfin correspondre au destin qui devrait être le mien puisque je ne rentre pas dans les normes sociales qui s'imposent à moi. La peur dévorante d'un enfermement aliénant s'est installée en moi depuis longtemps, telle une menace qui plane depuis toujours sur les femmes qui ne se conforment pas et n'obéissent pas en rentrant dans le moule.

Rien ne sera dit de ces moulins à mots qui fabriquent les réputations et qui détruisent les êtres avec de petites blagues qui ne font rire que quelques initiés, le racisme parce que je suis Française, le sexisme parce que je suis femme, la lesbophobie et la transphobie. Rien ne sera dit des non-réponses, des demi-réponses, des fausses réponses. Juste le discrédit de ce que l'on est et nous faire nous sentir responsable d'une maltraitance systémique huilée, roulante, séculaire, implacable jusqu'au pathos. Dois-je réserver dès maintenant ma place à Pinel⁶? C'est sûr qu'ils auront un plan de carrière pour moi : « Tsé, une Madeleine pleureuse, Française qu'est pas Française, blanche, mais qui ne supporte pas sa blancheur, hétérosexuelle pendant - Pfuuuu lala je ne compte plus ...- parce que formatée

pour, ces jour-ci lesbienne en émergence ». « *Ça existe-tu ça des lesbiennes en émergence? Qui émerge d'où? De quoi? Comment? Pourquoi?* »... Je deviendrai alors l'objet de souffrance à soigner, réparer, orienter, accompagner, justifiant par mon existence les salaires durement acquis sur une misère humaine programmée, instrumentalisée, organisée.

La rumeur apporte des bénéfices à ceux qui la répandent et à ceux qui s'en font les porteurs, la rumeur renforce et isole, la rumeur tue, la rumeur blesse, la rumeur est facile à nourrir et tellement difficile à contrer. Lutter seule, je n'y arrive plus. La tentation est là, toute proche. La mort, certains jours, me semble préférable.

Poser mes clés sur la table, et sortir. Prendre la rue à gauche, puis à droite puis encore à gauche et à droite pendant des heures et oublier le chemin du retour. Partir dans la rue sans rien, perdre toute trace de soi, perdre toute identité, devenir inexistante. S'effacer, renoncer, partir loin, loin et ne plus exister jusqu'au bord de l'océan. Entrer dans la vague et se diluer en elle, devenir l'eau qui roule, toute bleue en dedans, qui roule, roule et venir s'échouer sur la grève, en imprimant dans l'espace le son des galets qui raclent lorsque l'eau se retire, et revenir à la charge, vagues après vagues, le chant de la mer comme une empreinte dans le monde... repartir en arrière... pour reprendre des forces, s'armer d'énergie de vie. Grossir de rage et de colère, devenir rouleaux noirs, devenir mauvaise et dans l'écume noire des jours longs et sans espoir, se fracasser sur la falaise de mon existence de basalte ténébreuse pour lui imprimer un nouveau visage, rouleaux après rouleaux, rages après rages... pour la rendre meuble et la transformer en grains de sable noir que l'on emporte avec soi dans une autre crique plus accueillante... et se laisser aller dans les grands fonds infinis... pour remonter à la surface, pleine de vie, et venir m'échouer sur le sable noir. Dans mes mains en coupe, le sable noir, si fin, si beau, glisse impossible à contenir. Il trouve son chemin dans les moindres ouvertures et les interstices, seules traces collées à ma peau le basalte noir et l'olivine scintillante s'incrument... Impossible de résister, je me roule dans le sable noir tout chaud, m'enveloppant d'une intense source de chaleur et d'humanité. Ah, ah! Je suis un être de couleurs multiples maintenant.

Entre folie et errance, mon option à moi s'alimente

« Malgré tout, je pose sur la table du matériel intellectuel dont je paye un prix exorbitant parce que je suis d'ailleurs, d'une autre génération et d'une autre culture, d'une race choisie, et que les étiquettes n'existent pas pour me classer, ranger, discipliner. À chaque pas que je fais, à chaque mot que je prononce la rumeur me suit. Moi, je sais ce que je vauX, je n'ai pas honte de ce que je suis. »

de la rage. Lutter seule aussi longtemps, prise au piège dans ma tête et dans des dictats sociétaux aussi violents, faut-il avoir de la rage en soi? La rage alimente mon moteur ... La putain de rage qui est en moi me fait me lever le matin. Même blessée, fatiguée, injuriée, salie, j'affronte le monde, la socialisation trop souvent impossible. Les lèvres fines étirées par la sécheresse de mon existence, la boule dans la gorge d'une rage contenue face à l'injustice qui me confine dans une existence de survie, étudiante mendicante par défaut. Malgré tout, je pose sur la table du matériel intellectuel dont je paye un prix exorbitant parce que je suis d'ailleurs, d'une autre génération et d'une autre culture, d'une race choisie, et que les étiquettes n'existent pas pour me classer, ranger, discipliner. À chaque pas que je fais, à chaque mot que je prononce la rumeur me suit. Moi, je sais ce que je vauX, je n'ai pas honte de ce que je suis. Inquiète d'un avenir qui devient de plus en plus rude, qui porte le nom d'austérité brandie par les dominants sabrant dans les droits durement acquis au cours de longues luttes pour une égalité de traitement, certes. Lasse, de cette lassitude infinie face à ces mirages flottants que sont mes espoirs de changements, oui!

Chaque jour, malgré tout je retourne à ma tâche, car j'ai croisé le regard confiant de cet être qui grandit, qui compte sur moi. Aujourd'hui, je regarde ma belle enfant prendre soin de son nombril, le bijou offert, et les mots tricotés serrés dans ces longues discussions mère-fille seront ses armes contre le sexisme et le contrôle quotidien de ces adultes, trop nombreux, dépourvus d'indulgence qu'elle rencontrera sur sa route.

Notes

1. L'expression avoir la tête farfourillée, renvoie à une sexualité débridée. Les filles qui se tiennent bien ont les cheveux ramassés sans aucune mèche folle donnant ainsi l'image de petite fille sage.
2. « Je vais te laver la bouche au savon de Marseille » est une menace qu'utilisent des parents à La Réunion pour empêcher l'enfant de dire des gros mots.
3. Les appellations « Yab » et « Kaf » servent à désigner les créoles blancs et noirs. Les créoles réunionnais se déclinent en différentes ethnies : les Kaf, les Yab, les Malbar, les Zarab, les chinois, les Komor, les Zorey. Pour plus de précisions voir Laurent Médéa (2003) « La construction identitaire dans la société réunionnaise », *Journal des anthropologues*, 1992-93, p. 261-281.
4. Un esclave marron, d'origine malgache, choisit de s'appeler Cimendef, qui signifie : « celui qui ne courbe pas la tête ». Il fut tué vers 1752 par François Mussard. Dans son poème « Vali. Pour une reine morte », Boris Gamaleya en hommage à cet homme qui a marqué La Réunion de son refus de l'esclavage, lui prête les vers suivants : « Je suis l'écho premier d'un éboulis qui s'enfle » (1986, p. 28).
5. Le rouleur ou roulèr est un gros tambour. Le musicien s'installe dessus et régule le son avec son pied tout en tapant dessus pour faire résonner le Maloya. Interdit jusqu'en 1981, il reste l'instrument de musique rattaché à la révolte des esclaves marrons face aux esclavagistes.
6. Institut Philippe-Pinel.

Mes origines féministes

■ Sarah Marchand, étudiante au certificat en création littéraire, UQAM

Asix ans, j'ai dit à ma grand-mère que plus tard, j'voulais devenir pape. J'pensais qu'elle m'encouragerait pis qu'elle serait fière de moi, vu qu'elle m'amenait tout le temps à l'église, pis qu'elle avait l'air de ben ben aimer ça, mais à la place, elle a ri. Pis elle m'a dit que j'pourrais pas, parce que c'était une profession dédiée aux *hommes*. Là, j'y ai dit que j'serais la PREMIÈRE *femme* pape. Elle a encore plus ri. Pis elle m'a dit que Dieu pouvait juste être représenté par un homme. Ça m'a fait de la peine de penser que Dieu voudrait pas être incarné par moi. J'l'aimais ben, moi, lui, avant de savoir ça. Tsé, s'y nous trouvait si poches que ça, y avait juste à pas nous faire, me semble. Ma grand-mère avait pas de réponses à mes questions. Mais elle m'a dit que j'pouvais toujours devenir sœur. J'y ai demandé si j'pouvais accéder à la papauté avec ça, mais encore une fois, j'ai été déçue de sa réponse.

J'ai continué à penser à ça pendant un boutte, mais j'ai réalisé que ce qui m'inspirait le plus dans le pape, c'était qu'y pouvait parler des heures devant des milliers de fidèles sans que personne l'interrompe. J'me suis dit que j'étais aussi ben de trouver une autre job où j'pourrais défendre mes idées devant plein de monde pis que ça reviendrait pas mal au même. C'est comme ça qu'un peu plus tard, c't'année-là, j'me suis trouvé un rêve à ma portée, pis que j'ai dit à ma grand-mère que j'deviendrais première ministre à la place. Elle a encore ri. Là, j'ai vraiment pas compris pourquoi. Elle m'a répondu que c'était pas impossible comme la papauté, mais qu'y faudrait que j'travaille ben fort, parce que ça non plus, même si c'est pas explicitement interdit, aucune femme l'avait jamais fait avant moi. Pis elle en a rajouté, en me disant que, elle, quand elle était p'tite, elle avait même pas le droit de voter, pis qu'elle doutait ben gros de voir ça de son vivant, une femme première ministre, pis qu'elle avait tellement jamais vu ça, qu'elle était pas sûre qu'elle voterait pour une femme, quand ben même y en aurait une qui serait « assez folle pour se présenter ».

C'est à ce moment-là que j'ai commencé à trouver que c'était vraiment d'la marde, avoir un vagin.

Quand j'ai essayé d'expliquer tout ça à ma mère, une fois retournée chez nous, elle a pas trop compris. Là, j'ai essayé d'y expliquer plus fort, mais ç'a pas plus marché. Un coup ben choquée à tenter d'y expliquer que j'venais de comprendre que j'appartenais au sexe inférieur, mon frère a commencé à gueuler, parce qu'y avait perdu son GI Joe ou ben son camion rouge, j'me souviens pu, pis là, tout d'un coup, ce que moi j'avais à dire, c'était pu vraiment important. Ma mère m'a dit d'arrêter de m'en faire avec ça, que c'était pas grave, pis elle est allée s'occuper de mon p'tit frère.

C'est à ce moment-là que j'ai compris que dans vie, y a juste les gars qui peuvent crier pour avoir ce qu'y veulent. Pis que la violence, c'est une exclusivité d'hommes, finalement. Les femmes, elles peuvent pas. Sinon, sont folles pis enragées pis dangereuses, pis sont même pas des vraies femmes.

J'étais franchement à boutte, parce que j'voyais pas ce qu'y me restait comme option. La religion, la politique pis la guerre m'étaient interdites. Autant de noms féminins qui avaient rien à offrir aux femmes.

C'est à ce moment-là que mon avenir s'est dessiné ben clairement devant mes yeux.

J'savais pas trop c'était quoi qu'y fallait dire, ou qu'y fallait faire ou si y avait un métier ou quoi que ce soit dans ce sens-là, mais j'savais que j'avais envie de lutter pour que les femmes soient égales aux hommes. Qu'elles puissent être papes, premières ministres, ou chefs d'armée si elles voulaient. Pis qu'éventuellement y aurait pu personne, femme, ou homme, qui serait placé en haut des autres pour dire au monde ce qu'y fallait faire, parce que tout le monde serait égal.

J'en ai pas parlé à ma grand-mère. Ni à ma mère. De peur de me faire dire que j'pouvais pas. Mais moi, j'savais. Plus tard, je serais féministe.

J'sais que c'est pas tout, que la lutte fait juste commencer quand on se dit ça, mais chaque fois que j'me tiens d'boutte pour parler, tout d'un coup, juste de même, j'me mets à exister.



JoanART

Joan Berthiaume, *Ombres et lumières*.

C'est son ventre

■ Stéfanie Clermont

C'est son ventre. C'est elle qui met de la bouffe dedans, c'est elle qui le fait bouger sur le plancher de danse, c'est son ventre, c'est elle qui a mal quand elle boit trop de café, c'est elle qui sait ce qui fait du bien, c'est elle qui peut dire, « touche-moi là, à cette vitesse-là ». Mais ils sont plusieurs à la guetter, à faire des paris. C'est qu'elle va avoir un bébé. C'est sérieux. C'est pas des farces. Un enfant, c'est pour toute la vie. Sais-tu dans quoi tu t'embarques? Non, elle ne peut pas le savoir, disent-ils. Elle est jeune, mais c'est plus que ça. Elle est conne. Elle est pas vite vite. Elle a toujours été un peu... C'est dur de ne pas rire. Pendant les partys de Noël... Les jokes qu'elle pogne jamais. Les références culturelles qui lui passent dix pieds par-dessus la tête. Les choses qu'elle devrait savoir et comprendre à son âge, mais qu'elle ne sait pas, qu'elle ne comprend pas.

Ma mère est inquiète pour l'enfant. Elle ne s'est jamais inquiétée pour Lucie, ma cousine niaiseuse. Elle ne l'a jamais appelée pour voir si elle avait besoin d'aide à déménager, si ça se passait bien à sa job quand elle a commencé à travailler comme réceptionniste. Elle ne l'a pas appelée quand elle a su que son chum était violent avec elle. Car comment justifier un appel quand on apprend que le chum de sa nièce est violent alors qu'on n'a jamais appelé la nièce en question pour savoir si ça se passait bien à la job, pour lui offrir de l'aide à déménager? C'est une question d'étapes. On ne peut pas voir quelqu'un une ou deux fois par année seulement et ensuite se sentir à l'aise d'intervenir en apprenant que cette personne se retrouve dans une relation abusive. On ne passe pas des échanges sur la sauce rouge des crevettes ou de la partie de Cranium à la solidarité entre femmes. La réaction de ma mère a plutôt été de rire des blagues de mon père et de mon frère, qui surnommaient le copain violent Rat-né – il s'appelle René – et de secouer la tête tristement. « Pauvre Lucie ». Dans ce « pauvre Lucie », je sais qu'il y avait une part de « trop niaiseuse pour sentir les mauvais gars à distance », mais cela n'était pas dit à voix haute. Si ma mère avait osé finir sa phrase, je lui aurais dit que je connaissais deux ou trois femmes très intelligentes, qu'elle connaissait aussi et qu'elle trouvait très intelligentes, qui fréquentaient des hommes violents. Ce n'est pas juste aux connes que ça arrive.

Rat-né est disparu, il est allé vivre dans le sous-sol des parents d'une autre fille. Mais Lucie est enceinte, et tout le monde *freake*. Elle ne sait pas que le Pepsi est mauvais pour la santé, dit ma mère. Elle dit encore « tu peux-tu me l'ouvert » au lieu de « peux-tu me l'ouvrir ». J'arrête d'écouter. Maman, tu parles comme une eugéniste. C'est son ventre, après tout. C'est sa vie.

Dis donc, toi non plus, tu ne l'as jamais aidée à déménager, dit ma mère, et elle a raison.

Vents creux

■ Héroïse Henri-Garant, étudiante au baccalauréat en communication, UQAM

Entraînée par le vent, la neige tournoie et quitte le sommet d'un immeuble
jusqu'à soi
d'un mouvement résigné, le vent étant le vent, les flocons tombent
soulevés par lui
c'est un soulèvement qui bouleverse foule et passants
qui passent inlassablement
il naît de ce souffle une grande musique
qui siffle l'histoire d'une idée venteuse
comme tant d'autres.

Une femme écrit et réfléchit, elle fait les deux, elle constate :

Il m'est né un ventre, tout simplement, et je naissais de lui. Malgré cela il m'était, jusqu'à récemment, bien inconnu. Inconnu parce que fonctionnel, inexistant parce qu'inutilisé, le portrait d'une ignorance délectable.

De ce constat hivernal s'étonne une rencontre. Celle d'un mot d'une composition qui tient de lettres chuchotées. Elle couchée, étendue près de lui, doucement sur la nature du langage, lui à la fois le mot à la fois l'idée. Complice qui glisse et s'immisce, avec sous lui, qui ne tarirait, une poutre de lettres. Parfois de chiffres. Le tout, si je puis dire, si mystérieux.

*

Cette femme écrit, pensant à lui, mais également à elle-même. Elle voyage, entre les falaises éventées et leurs parois d'écume en dentelle. Entre le bleu de la mer et la verdure inachevée, elle remarque :

La rencontre d'un complice bouscule un creux qui n'était jusqu'à présent ni obstacle ni appui. Un ventre comme une île suspendue entre deux continents, où s'échouent les courageux explorateurs, qui s'offre à nous, mais à moi d'abord. Elle m'apparaît maintenant comme une promesse, cette Grande reconnaissance du ventre, moi qui me possède et qui me sais possédée grâce à lui.

Il lui naît donc un espoir, vécu de la moitié du monde. Du haut des falaises elle observe à l'horizon des orages que l'expérience vivement entaillée, lui promet des coulisses de lumière en floraison.

*

La femme écrit, elle fait suite à la rupture, comme celle que le ciel déchire par l'éclair. Ni juge d'elle-même, ni du temps perdu, un corps quitte la scène. Elle, qui avait habillé ses témoins de lendemains sûrs, de jours vernis d'avenir. Elle compose :

Comme lui part et elle reste
lui part et lui reste
le constat
lui
qui sans ventre
elle
qui du sien
le temps
un rebours

En réalisant, pour la première fois peut-être, combien elle a souffert d'être née femme, elle écrit, et conclue d'une main brusque :

Si une femme naissait libre, demain
c'est qu'elle serait née sans ventre.

SECOUSSES D'UN HURLEMENT TREMBLANT AU FOND DE MA GORGE

■ Catherine Fortin, étudiante au baccalauréat en études littéraires françaises, UQAC

mon souffle résonne comme mille à mes oreilles j'ai l'impression de prendre trop
d'espace je voudrais m'effacer un peu réduire mon tour de taille avoir un *thigh*
gap

parce que l'espace que je n'occupe pas me rend plus jolie.

plus jeune on m'a dit que crier c'était pas *ladylike* j'ai grandi avec un *ballgag*
enfoncé dans la bouche et « petit » ça fait pas masculin c'est pour les filles ça

j'ai essayé j'ai essayé rêvant de l'apaisant chuchotement des bistouris et scalpels
sur ma peau mon corps large mes épaules larges

pardon pardon pardon

ça fait toujours bizarre de se voir photographié dans ma tête je suis minuscule
on dit que les femmes sont fragiles c'est peut-être ce qui cause cette peur qui a
grandi en même temps que moi cette crainte d'entendre mes os se briser quand
il pose sa main sur moi et

pourtant

je suis pas aussi délicate que j'aimerais l'être

tu prends trop de place, ma pauvre, reste chez toi là tu peux déranger personne par tout cet espace

*cet espace que tu prends que tu occupes que tu oses t'approprier cet espace qui aurait pu être à une
femme plus belle plus mince ou à un homme simplement ça dérangerait moins que tes hanches
de Willendorf*

apparemment que les sacres, c'est pas pour les filles lui s'est pas gêné, pourtant, est-ce que *ta gueule salope ferme ta putain de gueule c'est gentleman like?*

alors pourquoi est-ce que je dois maquiller ma voix maquiller mon corps alors qu'eux ont

le droit d'être

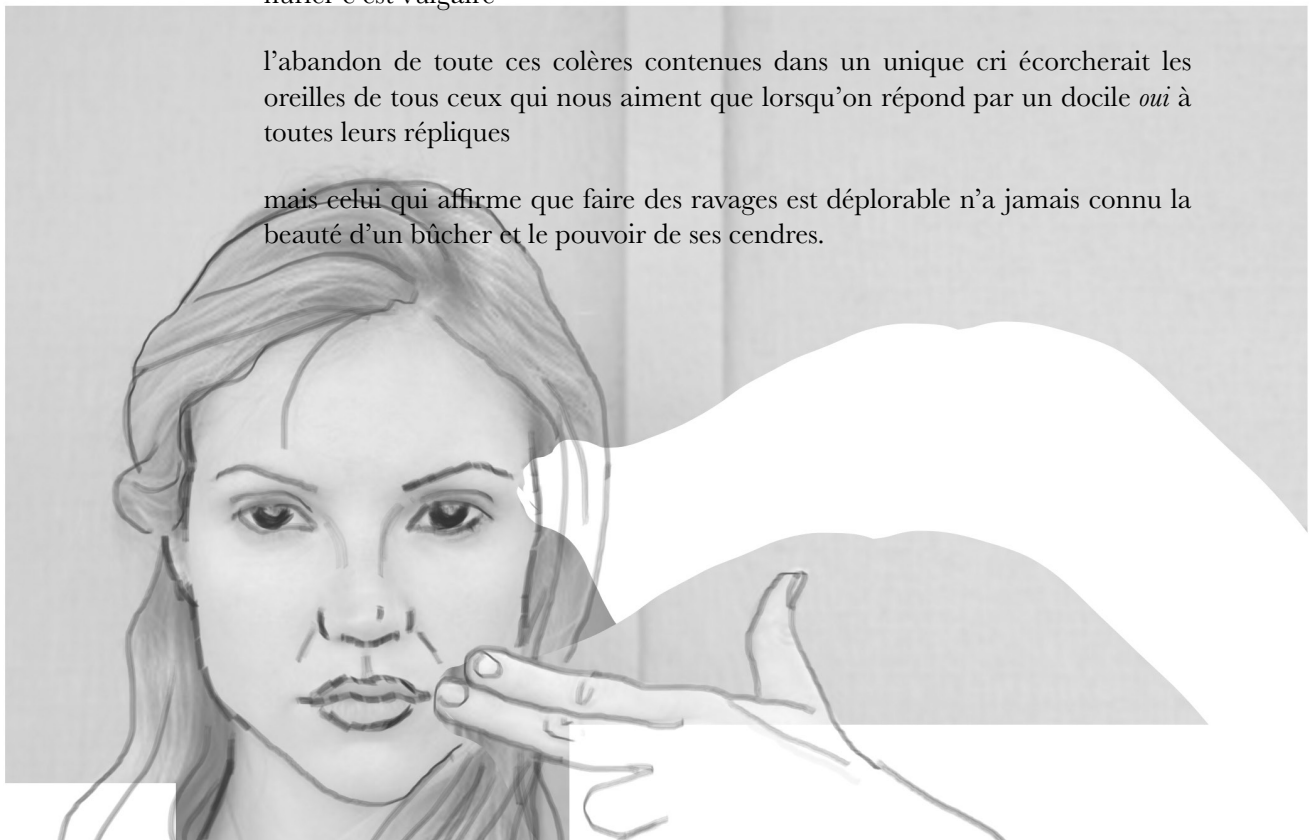
d'être affreusement humain ?

je vois ma grand-mère disparaître un peu plus à chaque Noël sa taille mince ses poignets osseux presque aussi pâle que son assiette vide moi aussi on m'a dit que je suis plus belle avec deux doigts enfoncés au fond de la gorge

est-ce que la peur, c'est héréditaire ou un tremblement du chromosome X? génération après génération on s'est transmises une vie passée à se resserrer à essayer de se faire disparaître centimètre par centimètre à murmurer chuchoter hurler c'est vulgaire

l'abandon de toute ces colères contenues dans un unique cri écorcherait les oreilles de tous ceux qui nous aiment que lorsqu'on répond par un docile *oui* à toutes leurs répliques

mais celui qui affirme que faire des ravages est déplorable n'a jamais connu la beauté d'un bûcher et le pouvoir de ses cendres.



Numéros précédents

Le féminisme au quotidien

FéminÉtudes, volume 19, numéro 1, octobre 2014.

ConflictuELLES

FéminÉtudes, volume 18, numéro 1, octobre 2013.

Les pratiques féministes

FéminÉtudes, volume 17, numéro 1, octobre 2012.

Je suis féministe, mais... et!

FéminÉtudes, volume 16, numéro 1, septembre 2011.
Épuisé

Célébrations! Agir et penser les féminisme

FéminÉtudes, volume 15, numéro 1, septembre 2010.
Épuisé

FéminismeS et diversitéS culturelleS

FéminÉtudes, volume 14, numéro 1, septembre 2009.
Épuisé

Femmes sur la scène publique : visibilitéS subversives

FéminÉtudes, volume 13, numéro 1, septembre 2008.

Féminismes de demain : enjeux et défis

FéminÉtudes, volume 12, numéro 1, septembre 2007.

Femmes et militantisme

FéminÉtudes, volume 11, numéro 1, octobre 2006.

Femmes et égalité

FéminÉtudes, volume 10, numéro 1, octobre 2005.

Femmes et pouvoirs à la conquête des territoires

FéminÉtudes, volume 9, numéro 1, octobre 2004.

Jeunes et société : kaléidoscope d'une génération

FéminÉtudes, volume 8, numéro 1, décembre 2003.

Femmes et sexualité(s)

FéminÉtudes, volume 7, numéro 1, juin 2002.
Épuisé

Identités et altérités : formes et discours

FéminÉtudes, volume 6, numéro 1, mars 2001.

Les femmes et l'art : de muses à créatrices

FéminÉtudes, volume 5, numéro 1, mars 2000.
Épuisé

Femmes du siècle

FéminÉtudes, volume 4, numéro 1, avril 1999.

Une revue à soi

FéminÉtudes, volume 3, numéro 1, avril 1997.

Terre(s) des femmes?

FéminÉtudes, volume 2, numéro 1, avril 1996.

La vague anti-féministe

FéminÉtudes, volume 1, numéro 1, avril 1995.
Épuisé

Tous ces numéros sont disponibles en version numérique sur notre site internet : www.feminetudes.org.

Pour obtenir un exemplaire papier de l'une des publications précédentes, veuillez visiter le site suivant : www.iref.uqam.ca/publications/revue-feminetudes.html.

Remerciements

Merci à l'IREF, particulièrement à Alice van der Klei, pour son soutien et son appui toujours renouvelés.
Merci aux cafés des arts et de design et au café Aquin de vendre nos revues.
Merci aux auteur.e.s, artistes et au comité de rédaction de ce numéro.
Merci à vous de nous lire année après année.